LES MEILLEURS SLASHERS OUBLIES | DOSSIER BRIAN DE PALMA

NOUVELLE FORMULE

MAD MOVIES

LE PLUS FORT DU CINÉMA

PREVIEWS

REPOSE EN PAIX
DARK ANIMATION

SISTERS
UNION MORBIDE

SEE NO EVIL
CATCHEUR MEURTRIER

LE DAHLIA NOIR
BELLE A MOURIR

THE HOST
MONSTRE EN FAMILLE

HEROES
LA SERIE DONT VOUS ETES LE SUPER-HEROS !

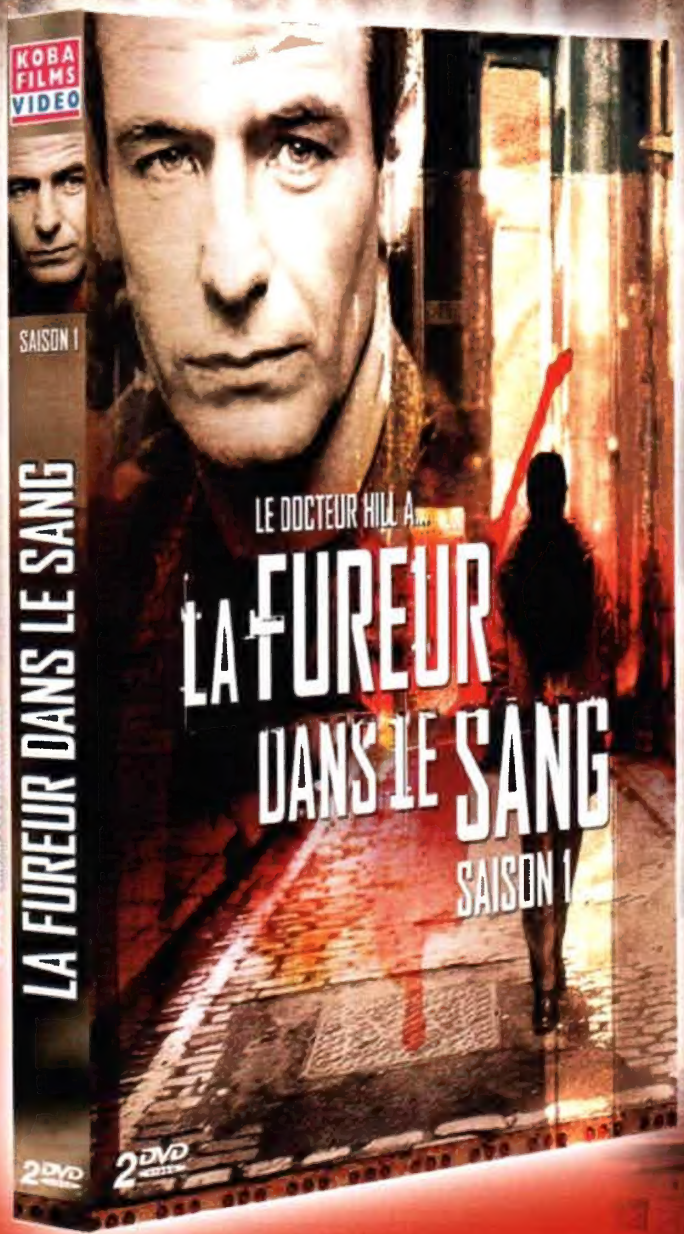
PERVERS ! GORE ! TRAUMATISANT !

SAW III

LE BAL DES TORTURES EST OUVERT !

DOM : 5,50 € - BEL : 5 € - CH : 9 FS - CAN : 8,5 $CAN - ESP : 5,50 € - ITA : 5,50 €
LUX : 5 € - PORT CONT : 5,50 € - D : 6,60 € - GR : 5,50 € - MAR : 42 DH

LA SÉRIE TV À RANGER ENTRE SEVEN ET LE SILENCE DES AGNEAUX



© 2006 Coastal Productions Ltd

Tony Hill a le pouvoir de rentrer dans la tête des serial-killers. Recruté par la police pour les enquêtes dites "impossibles", son don le met en danger de mort...
Récompensé au Festival de New York 2006, LA FUREUR DANS LE SANG est l'une des séries TV les plus réalistes et impressionnantes jamais tournées.
Attention : interdit aux moins de 12 ans.

LA SÉRIE CHOC DE CANAL+

LA SAISON 1 EN VENTE EN 2 DVD VIDEO™

INFORMATIONS AU 01 40 60 40 50

MAD MOVIES · 20 minutes · 13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE · KOBA FILMS VIDEO

Edito

RADICALISONS-NOUS !

Depuis maintenant plusieurs mois, une tendance semble secouer tous les créateurs voués au cinéma fantastico-horrifique. Cette tendance, c'est celle de la radicalisation. Discours engagés soulevant des problèmes d'actualité, jusqu'au-boutisme graphique repoussant toujours plus loin les limites de la censure, volonté de remuer le spectateur sans prendre de pincettes, bref, une terrible envie de foutre le bordel, et avec la manière s'il vous plaît, s'est répandue chez les jeunes réalisateurs. Car si le cinéma d'horreur est certainement le genre le plus contestataire et revendicateur qui soit, il s'est sacrément ramolli dans les années 90, durant lesquelles ont fleuri néo-slashers insipides et autres niaiseries adolescentes consensuelles à en vomir. L'amateur en mal de nouveautés se retrouvait alors face à des œuvres bien souvent cyniques, mal branlées, et pour la plupart très frustrantes. Mais, petit à petit, une poignée de films « différents » a commencé à émerger, laissant augurer du meilleur pour l'avenir du genre. **Saw** premier du nom fait partie de cette « élite », et quoi qu'on pense de la franchise, a participé à un véritable renouveau. Ainsi, à l'instar des glorieuses 70's, qui ont vu naître les films les plus radicaux en termes de violence et de contenu idéologique (le contexte politique étant bien évidemment responsable de cette réponse cinématographique viscérale), l'époque actuelle, avec sa flambée de barbarie universelle, accouche elle aussi de rejetons filmiques en tout point comparables à leurs fameux aînés. **Hostel**, **The Devil's Rejects**, **Wolf Creek**, **La Colline a des yeux**, et bien d'autres, font clairement parler la poudre, en revendiquant un véritable point de vue et en s'inscrivant dans le genre qu'ils représentent. **Saw III**, avec sa violence délirante et son goût immodéré pour l'excès, appartient lui aussi à cette catégorie si précieuse. Si vous aimez vous retourner l'estomac et même réfléchir un peu (si, si !), on ne peut donc que vous conseiller ce troisième volet à la générosité renversante et parfois carrément gerbante. Effet garanti ! Enfin, au programme de ce numéro, le film monstrueux de Bong Joon-ho, **The Host**, là aussi un bel exemple de cinéma contestataire, le passionnant ratage de Brian De Palma, **Le Dahlia noir**, les previews du très bourrin et décomplexé du bulbe **See No Evil**, de **Sisters** (tiens, tiens), et d'une série animée française tout bonnement bluffante, ***Repose en paix***. Ajoutez à cela quelques dossiers thématiques qu'on espère à votre goût et un zoom sur la nouvelle série culte ***Heroes***, et vous avez le programme complet de ce Mad bien chargé. Ah oui, nous saluons aussi Paul Verhoeven qui a bien retourné la rédaction avec son explosif **Black Book**. Danke Paulo !

Fausto FASULO

Retrouvez ce mois-ci en DVD avec Mad Movies le film **Shock**, signé Mario Bava. Une œuvre certes méconnue, mais chaudement recommandée à tous les amateurs de grand cinéma transalpin !

Mad Movies Rédaction, Administration
6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur Jean-Pierre Putters
Directeur de la rédaction Gérard Cohen (g.cohen@mad-movies.com)
Rédacteur en chef Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Rédacteur en chef adjoint Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com)
Rédacteur/Réviseur Laurent Duroche
Rédacteurs pour ce numéro Arnaud Bordas, Alain Carrazé, Erwan Chaffiot, Yannick Dahan, Cédric Delelée, David Doukhan, Alexis Dupont-Larvet, Julien Dupuy, Laurent Duroche, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Jean-Baptiste Herment, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Romain Nigita, Alexandre Poncet, Jean-Pierre Putters, Julien Sévéon, Marc Toullec, Martin Winckler
Correspondant aux États-Unis Didier Allouch
Conception graphique Isabel Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com)
Iconographie Mathieu Roux
Impression Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros
DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 04
Publicité Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634
Remerciements Michèle Abitbol-Lasry, Sabri Amar, Bach Films, Marie Anne Benardais, Ketty Beunel, Daniel Bouteiller, Sylvie Brevignon, Michel Burstein, Sébastien Carell, Olivia de Catheu, Agence Cat's, Nathalie Chambon, Carole Chomand, Philippe Christin, Anne Crozat, Dark Star Presse, Marquita Doassans, Monica Donati, Elodie Dufour, Abdelghani Essaadi, FIP (Patrick, Guillaume et Jessica), Sylvie Forestier, Marie-Laure de Freschéville, François Frey, Benjamin Gaessler, Cécile Gélineau, Laura Gouadain, François Guerrar, Agnes Guery, Olivier Guigues, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Vanessa Kirsch, Christophe L., Cédric Landemaine, Germanico Laposse, Séverine Lajarrige, Manu Lanzi, Anne Lara, Pascal Launay, Karletty Lavocat-Lecorre, Christophe Le Belleguy, Frédéric LeBihan, Aurélie Lebrun, Anaïs Leleng, Henry Lenique, Cécile Leobon, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Elizabeth Meunier, Murielle Monticlair, Marc Morris, Dorothée Pasqualin, Mélanie Perrier, Céline Petit, Aurélien Poitrimoult, Eugénie Pont, Sophie Postollec, Le Public Systeme Cinema, Stéphane Ribola, Nicolas Ricult, Christopher Robbe, Alexis Rubinowicz, Fabrice Sapolsky, Alexandra Schamis, Bruno Terrier et la boutique MK2 DVD, Delphine Vaquier, Justine Veillot, Patrice Verry, Jean-Pierre Vincent.

Commission paritaire N° 0707 K 81858
ISSN N° 0338-6791 **Dépôt légal** à parution
Directeur de la publication Benjamin Cohen
Editeur Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 €
RCS Paris B 394 412 928.
Principal actionnaire Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Shock** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,50 € (prix promotionnel) pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Disponible également pour les abonnés au prix de 6 €.
Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2005

Wilderness

30 MILLIONS D'ENNEMIS

Une île, des minots turbulents et des compagnons d'infortune à quatre pattes qui vont ruiner les espoirs de socialisation d'une génération déjà sacrifiée. Mieux que le Kärcher, les chiens affamés dévoreurs de racailles ! Ouch !

On nous l'a toujours appris : il ne faut pas faire de mal aux animaux. Mais quand ces derniers se révèlent enragés, prêts à vous ronger jusqu'à l'os, forcément, ça fait réfléchir ! **Wilderness**, dernier film en date du réalisateur anglais Michael J. Bassett (**La Tranchée**), nous propose de suivre les mésaventures d'un groupe de jeunes délinquants mis au vert sur une île en apparence paisible. En apparence seulement, car nos sauvageons vont devoir en découdre avec de sales bêtes aux crocs acérés. Quand travaux d'intérêt général rime avec massacre total…

magazine

30 REPOSE EN PAIX
Alors qu'on a très souvent l'impression que tout marche au ralenti en France, les p'tits gars derrière la série animée ***Repose en paix*** sont là pour nous prouver le contraire. Envoyé spécial sur le tournage de la bête, Julien Dupuy, l'œil alerte, nous fait un topo sur cette sublime entreprise.

34 SISTERS
Remake du film culte de Brian De Palma, **Sisters**, signé Douglas Buck (l'auteur du très hardcore **Family Portraits**), nous promet de grands moments de folie pelliculée. Jean-Baptiste Herment, lui-même psychotique (il s'habille comme les boogeymen de ses slashers préférés, le dingue !), nous invite dans l'univers tortueux de ce film barré comme on les aime.

38 SEE NO EVIL
*« **See No Evil** est certainement l'un des meilleurs films créés sur cette Terre. »* Euh, J-B, t'es sûr que tu ne pousses pas le bouchon un peu loin, là ? Bref, si vous aimez le catch, les jeunes idiots fornicateurs et les énucléations à la pelle, **See No Evil** est fait pour vous. Ah oui, dernière précision : le réal est un vieux routier du cinéma porno. Hot !

42 SAW III
Et de trois ! Très attendu pas une partie de la rédaction (l'autre préférant disserter autour de l'utilisation du plan de coupe chez Eric Rohmer), ce dernier - pour l'instant ! - volet de la saga **Saw** répond parfaitement aux attentes des amateurs de divertissements décomplexés de la tripaille. Laurent Duroche, alias El Rock, s'est néanmoins décarcassé pour nous pondre une analyse passionnante des tenants et aboutissants du film de Bousman. Quant aux principaux responsables de ce festival de perversions, ils s'expriment dans les pages suivantes...

48 DOSSIER FORGOTTEN SLASHERS
Qui a dit que le slasher était un genre limité ? Après un lointain dossier concocté en son temps par Alexandre Bustillo (« Il était une fois le slasher »), parti désormais s'exposer à la lumière des spotlights, il fallait bien remettre le couvert avec cette fois-ci un focus sur les films oubliés de notre genre adoré. C'est JBH (à ne pas confondre avec BHL) qui s'y colle, et il le fait avec amour !

52 THE HOST
La fameuse bestiole qui avait ravagé la Croisette lors de son passage à la Quinzaine des Réalisateurs débarque enfin sur les écrans français. Le Napolitain Esposito, armé de sa plume al dente, nous livre ses impressions sur le film-monstre de Bong Joon-ho. Julien Dupuy, équipé de son scalpel à SFX, dissèque quant à lui les effets phénoménaux du métrage.

58 LE DAHLIA NOIR
Adaptation très attendue du roman culte de James Ellroy, **Le Dahlia noir** ne pouvait passer entre les mailles du filet de notre Sicilien tatoué, Fausto Don Fasulo. Dans un accès de patriotisme aigu, ce dernier a désormais décidé de défendre tous les films réalisés par des réalisateurs portant un patronyme de consonance transalpine. On n'est pas couché !

62 DOSSIER MURDER A LA DE PALMA
Il fallait bien un esprit aussi tordu que celui du réalisateur à la veste de pêcheur pour pondre un dossier thématique sur l'art du meurtre chez Brian De Palma ! Archiviste de la perversité, Fausto De Fasulo nous dresse un topo complet des morceaux de choix du ciné-choc de l'auteur de **Scarface**.

64 EVENEMENT TELE : HEROES
Vous avez toujours rêvé de vivre en collants et de vous balancer d'immeuble en immeuble ou de voler dans les airs ? Bon, alors soit vous voulez ressembler à Stéphane Moïssakis (assez éloigné du physique d'un super-héros, imaginez un McClane grec avec un Marcel taché de Coca-Cola), soit vous avez le profil type pour mater ***Heroes***, nouvelle série autopsiée pour l'occasion par Romain Nigita.

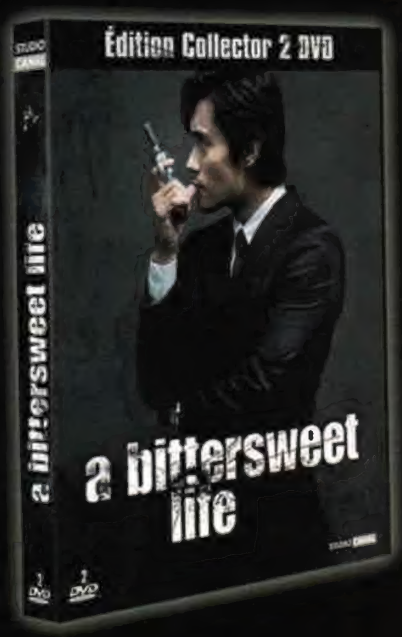
102 LE FILM DECRYPTE : L'HOMME QUI RETRECIT
*« Allô ?! Allô ?! C'est Gilles au téléphone, vous m'entendez ? Oui, Gilles Esposito ! Je suis en train de sauter à pieds joints sur mon clavier pour finir mon texte sur **L'Homme qui rétrécit**, j'aurai un peu de retard, du coup ! Je me suis tellement immergé dans l'univers du film que j'ai fini par vivre les mêmes aventures ! »* Bon, Gilles, tu vas arrêter tes conneries maintenant, et trouver de vraies excuses quand tu nous rends tes textes à la bourre !

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE - 2005

FESTIVAL DU FILM ASIATIQUE
DE DEAUVILLE 2006
LOTUS ACTION ASIA
GRAND PRIX ACTION ASIA

a bittersweet life

« des gunfights et combats
qui révolutionnent le genre »
★★★★ *Score*



+ 2 H de bonus
(making of, scènes coupées...)

Également disponible
pour la 1re fois en DVD
FOUL KING
(du même réalisateur)

**En DVD et DVD Collector
le 27 novembre**

PREMIERE
LE PREMIER MAGAZINE CINEMA

dvdrama.com
Le premier quotidien du DVD

EUROPE 2 TV
LA CHAINE DE LA MUSIQUE

STUDIO CANAL

rubriques

4 RIEN QUE POUR VOS YEUX
Une photo digne de **Predator**, c'est le cadeau que nous vous faisons dans ce numéro avec **Wilderness**, métrage bestial sur lequel nous reviendrons très bientôt. En attendant, regardez un peu le monstre !

12 NOTULES LUNAIRES
Toujours prêt à nous parler des dernières zèderies produites à travers le monde, San Helving, cette immonde crapule qui n'hésite pas à menacer le patron avec un fusil de chasse pour réclamer son chèque de salaire, est épaulé par Big Dam Granger, fidèle compagnon de beuverie et fan de péloches délurées. Les suivrez-vous dans leur tournée des Z ?

18 NOTULES ASIATIQUES
Ce mois-ci, Julien Sévéon, le rédacteur le plus controversé à Mad (il reçoit des menaces de mort presque chaque mois, le pauvre !), nous parle de la destruction du Japon avec **The Sinking of Japan**. Vous vous imaginez, le Japon détruit ? Plus de films de fantômes pourris avec des jeunes filles qui ne se lavent jamais les cheveux, plus de pelloches nazes avec des monstres géants en plastoc, plus de séries animées finies avec les pieds, bref, enfin de la qualité sur nos écrans !

20 DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE
Beaucoup de films ce mois-ci, dont quelques gros morceaux : **Mémoires de nos pères** de Clint Eastwood (eternal respect !), **Les Infiltrés** de Martin Scorsese (hail to the king !) et **Le Concile de pierre** avec Catherine Deneuve en ours. Oui, oui, en ours. Génial, non ? Bon, sinon, on vous cause aussi de **Ne le dis à personne**, **Le Prestige** et **Bad Times.** Une programmation plus qu'éclectique !

3 Édito
10 Courrier des lecteurs
26 Avis chiffrés
28 Abonnement
94 Anciens numéros
112 Petites annonces

24 LE CINEPHAGE DU MOIS : BLACK BOOK
Raging Paulo is back !!! Après 6 ans d'absence, notre Hollandais violent est de retour avec un uppercut à la bienpensance qui fait vraiment très mal ! **Black Book**, son dernier méfait, mérite donc sans problème le titre de Cinéphage du mois. C'est notre Celtique épéiste, Cédric Delelée, qui signe ce dithyrambe mérité.

69 MAD'GAZINE
Des séries télé, des téléfilms attendus, des bouquins à gogo, des B.O. en veux-tu en voilà, le Mad'Gaz du mois est gorgé d'« indispensables » qui feront craquer votre portefeuille. Nous, on s'en fout, on reçoit tout gratos ! Ah ! Ah !

70 RUBRIQUE DVD
Les ***Masters of Horror*** en DVD, des gialli inestimables, du Richard Stanley, Brian De Palma, Takashi Miike, et autres maîtres vénérés... La rubrique DVD du mois dresse un joli panorama des sorties majeures de novembre. À l'approche des fêtes, préparez déjà votre liste, car elle va être chargée ! Petit Papa Helving, viens à notre secours !

93 MAD IN FRANCE : PRESQUE DES HOMMES
Quand les idoles de notre jeunesse jouent du canon, cela donne **Presque des Hommes**, court-métrage explosif dont nous parle le cinémaniaque dénicheur de talents R-One Chaffiot. À quand un film avec des Télétubbies cannibales et braqueurs de banques ?

96 LES LEGENDES DU FANTASTIQUE : RICHARD MATHESON - 1ERE PARTIE
« Je suis une légende ! » s'est exclamé Marc Toullec juste avant de rendre son texte sur le grand Richard Matheson. Ouais Marc, bon, modère un peu tes propos et attelle-toi à la deuxième partie parce que là, ça urge !

105 FANTASTIC GUIDE
Tel Ben-Hur lancé sur son char, JPP, les doigts engourdis par des années d'archivage de documents, continue son entreprise épique avec le Fantastic Guide. Chapter 79 ce mois-ci, et encore la lettre « D ». Et ça continue, encore et encore, c'est que le début, d'accord, d'accord...

110 TERRA INCOGNITA
Quand Sévéon délaisse ses asiateries, c'est pour nous parler de culture pop. Mais ne vous méprenez pas, il ne cause pas de musique pop à la Lorie et autres ados déculottées, mais bien de cinoche populaire français tel qu'on n'en fait plus. La nostalgie, camarade !

112 PIN-UP : MASUIMI MAX
Après une pin-up digne de figurer dans le calendrier des plus beaux travelos du Bois de Boulogne le mois dernier (en même temps, chacun ses goûts, hein !), ces pages accueillent enfin une créature digne de vos braguettes : Masuimi Max, beauté eurasienne tatouée à vous déchirer les muscles phalliques.

Embarquez pour la plus grande aventure de tous les temps !

**Une jeune fille intrépide,
une mystérieuse course interplanétaire,
une épopée grandiose...**

ŌBAN STAR-RACERS

Le Cycle d'Arouas : 13 épisodes

Plus de 4H30 de programme !

Musique : Yoko Kanno et Taku Iwasaki

Son : 5.1 DOLBY DIGITAL en exclusivité

BONUS (50 mn) :
Making-of (28 mn),
Bande-annonce version longue,
Galeries d'images, Fiches vaisseaux
et personnages, ...

Le 22 novembre 2006 en coffret 2 DVD

JETIX · ANIMAGE LAND · dvdrama.com Le premier Quotidien du DVD · WWW.WILDSIDE.FR · SCORE · france 3 · WILD SIDE VIDEO

Star Blazers © Leiji Tez World Productions / Jetix Europe 2006. Tous droits réservés.

Courrier des lecteurs

OLD GENERATION

Bonjour,
Je pense faire partie de vos fidèles inconditionnels. En effet, accro à 16 ans en 1980, je n'ai loupé aucun de vos numéros, au point de considérer votre mag comme une véritable bible. Tiens, à ce titre, je pense que la photo mystère est tirée de **L'Autre enfer**. Mon inconditionnelle fidélité, donc, est liée au plaisir toujours renouvelé de découvrir des avis qui correspondent généralement aux miens. Quelque part, ça rassure de savoir que le politiquement incorrect a encore des adhérents parmi les gens de mon âge, et que cette tournure d'esprit arrive à séduire la nouvelle génération (j'ai vu ce matin un djeun dans le bus qui arborait fièrement son Mad).
À propos de transports en commun, j'ai plusieurs métros de retard en exprimant toute mon admiration pour le remake de **La Colline...** (j'avais fait partie de ceux qui avaient taxé Aja de gros pompeur n'assumant pas ses emprunts au livre de Koontz pour le scénar de **Haute tension**) et **The Devil's Rejects**. Enfin des films bien hargneux comme je les aimais tant dans les glorieuses 80's, lorsque l'avènement de la vidéo me permit de découvrir les chefs-d'œuvre du genre (un grand merci pour le dossier direct-to-video qui recense la quintessence de tout ce que j'aime).
On sent donc qu'une nouvelle garde de réal émerge et cherche à secouer nos salles en y balançant leurs bombes qui tachent. Ils nous prouvent leur attachement au genre en faisant des films sans concession, qui réussissent à vous prendre aux tripes (putain, ce final de **The Devil's Rejects** sur fond de *Free Bird* qui m'a presque tiré des larmes !!). D'ailleurs, même en Italie, j'ai pu voir que des petits nouveaux cherchent à changer les choses. Ainsi, les propos du réal de **Il Bosco fuori** laissent présager un thriller saignant et méchant dans la veine des survival des 70's, bien loin des purges que pouvaient être **Occhi di cristallo** et surtout **Hate 2 O**.
Concernant la nouvelle formule, le numéro est effectivement très complet et la tendance amorcée depuis quelques numéros visant à nous remémorer l'histoire avec Les Légendes du fantastique mérite d'être renforcée, ce que vous faites avec la renaissance de Terra Incognita. Dans la même logique, les dossiers revenant sur des œuvres du passé tout en restant liés à l'actualité sont d'une très grande richesse, tant dans les textes que dans les photos. Enfin, la rubrique DVD est hyper complète, et me fait office de catalogue lors de mes razzias à la Fnac.
J'ai juste deux critiques. D'abord, les notes des Avis chiffrés devraient apparaître un peu plus en gras pour les myopes de mon âge. Ensuite, la rubrique Anime Nation me gonfle toujours autant, et je trouve votre admiration pour le cinéma asiatique un peu excessive. En effet, je n'ai trouvé qu'à de rares exceptions des films Made in Asia justifiant un enthousiasme aussi débordant.
Malgré tout, j'ai bien conscience que cette dernière remarque va, dans sa subjectivité, complètement à l'encontre de l'esprit très libertaire qui caractérise (et qui me fait aimer) votre revue.
En conséquence, je vous renouvelle ma confiance pour encore longtemps, en espérant que vous me donnerez tout aussi longtemps l'occasion de le faire.

David Etienne (Toulouse)

Salut David,
Nous sommes très contents que tu fasses encore confiance à Mad et que la nouvelle formule te convienne. Cette dernière a en tout cas été pensée pour ne pas froisser les anciens lecteurs et tenter de rameuter de nouveaux curieux désireux de plonger dans notre univers. À l'heure de l'uniformisation de la presse, il est toujours bon de se distinguer un peu de la masse en apportant quelque chose de définitivement « différent ». Alors bien sûr, nous sommes toujours tributaires de l'actualité, et nous ne pouvons pas répondre aux attentes de tout le monde à chaque numéro, mais nous nous efforçons de faire découvrir de nouveaux horizons cinématographiques à nos mad lecteurs. Pour ta remarque concernant les Avis chiffrés, sache que dès ce numéro, nous allons faire en sorte de rendre plus visible cette page tant appréciée. Quant à ton avis sur Anime Nation et le cinéma asiatique, tu l'avoues toi-même, c'est un avis subjectif que nous sommes en droit de ne pas partager. Merci pour ta fidélité et à bientôt on l'espère !

COMMENT NOUS ECRIRE ?
Mad Movies, Courrier des lecteurs,
6 rue rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

CREATEUR ET CREATURES

Salut à toute l'équipe de Mad,
Je prends cinq minutes pour vous

envoyer les photos de deux de mes créations, en l'occurrence le Vermithrax du **Dragon du lac de feu** et le Spinosaure de **Jurassic Park III**. Ils sont conçus en pâte à modeler pour les personnages, et en argile pour les socles. Voilà, je vous souhaite à tous une longue et bonne continuation.

Brice Chenu (St Severe)

LES FILS OUBLIES ?

Mon cher Mad,
Vous avez adoré **Les Fils de l'homme**, alors pourquoi, oui, pourquoi vous contentez-vous des Griffes du cinéphage pour en parler !!! S'il vous plaît, il mérite que vous le décortiquiez, que vous l'autopsiiez comme vous savez si bien le faire. Mais bon, vous m'avez malgré tout donné envie de le voir, ainsi je vous pardonne. Mais voilà, moi, j'ai envie d'en parler avec vous : vous avez vu, jamais l'arme à la main notre Théo (comme quoi, la non-violence ça paie pour changer le monde) ! Ah oui, et puis le coup du sifflement, quelle merveille ! Subtilement introduit par le personnage joué par Julianne Moore. Bon dieu ! Comme c'est angoissant pour notre Théo lorsque ce sifflement nous assourdit les oreilles dans la dernière partie du film ! Merci Cuaron ! Merci beaucoup, il est beau ton film ! Bon Mad, je vous salue bien bas, continuez à me faire rêver quand je vous lis paisiblement le matin pour me réveiller autour de mon café-clope quotidien. Bien à vous.

Virgile (Paris 19e)

Salut Virgile,
Effectivement, **Les Fils de l'homme** *fait l'unanimité à la rédaction, et on peut carrément dire que la qualité du film nous a vraiment pris de court ! C'est bien simple, on ne causait pas du tout du métrage avant sa projection, c'est dire la surprise lors de sa découverte ! Malheureusement, la communication faite avant sa sortie a tout simplement été hasardeuse, le distributeur ne sachant apparemment pas trop comment gérer le sort de cette bombe. Résultat des courses : nous disposions de très peu de photos du film pour illustrer plusieurs pages le concernant, et nous n'avons pu faire l'interview d'Alfonso Cuaron à temps pour le bouclage. Nous sommes tout aussi frustrés de ce traitement, et nous tâcherons de revenir sur ce film « qui compte » très bientôt.*

CINEMATHEQUE FRANÇAISE : LES SOIREES CINEMA BIS DE NOVEMBRE

En Novembre, la Cinémathèque française accueille tous les bisseux parisiens avec une programmation on ne peut plus alléchante ! Tinto Brass, Joe Sarno, des polars italiens musclés, bref, tout ce qu'on aime, ici, à Mad !

Hommage à Tinto Brass (en sa présence)
Samedi 4 Novembre – Salle HL
20h00 **Vices et caprices**
22h15 **Paprika**

Polars italiens
Vendredi 10 Novembre – Salle HL
20h00 : **La Police au service du citoyen** de Romolo Guerrieri
22h15 **L'Autre côté de la violence** de Franco Martinelli

Hommage à Joe Sarno (en sa présence)
Samedi 18 Novembre – Salle HL
20h00 : **The Bed and How to Make It !**
22h15 : **Abigail Lesley Is Back in Town**

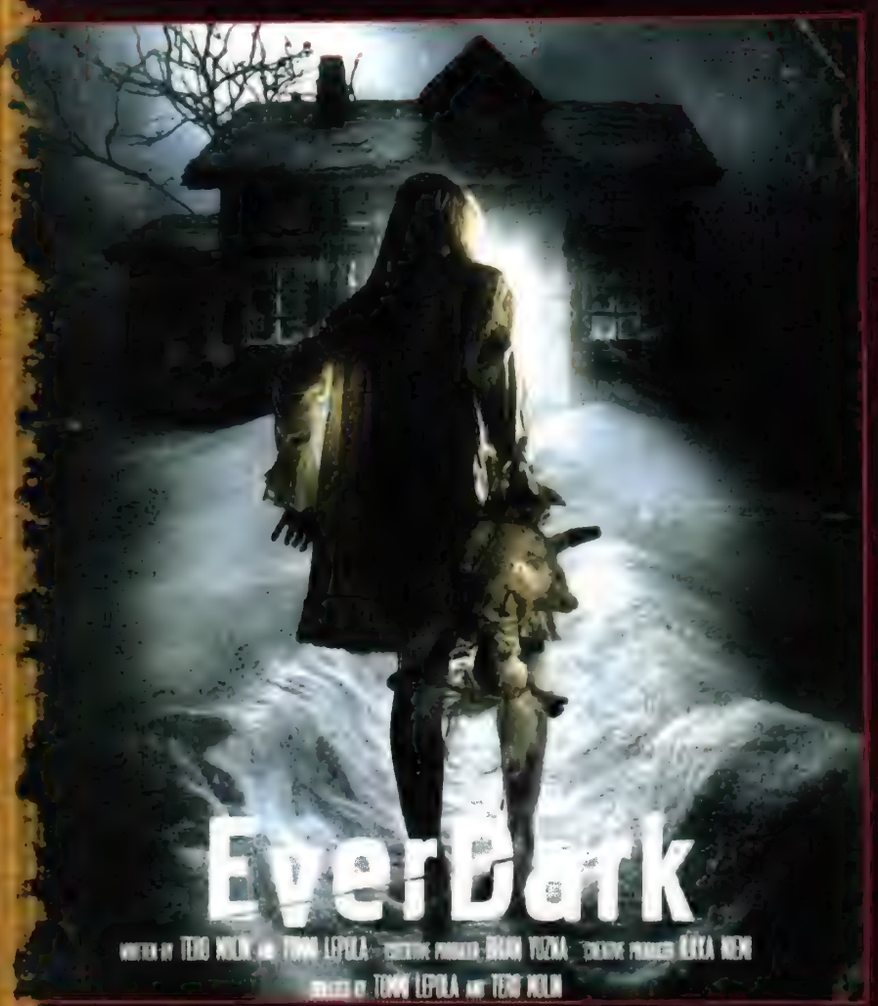
NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique

SEED MOURIR... REVENIR

Uwe Boll a beau tourner des adaptations de jeux vidéo plus vite que son ombre, il ne fait pas que ça, comme en témoigne **Seed**, qu'il emballe vite fait bien fait entre **Dungeon Siege**, **Postal** et **Far Cry**. Ce film de serial killer lui permet de renouer avec un genre qui lui réussit plutôt pas mal : souvenez-vous de **Sanctimony**, thriller bien vénère et gorasse à souhait avec Michael Paré et Casper Van Dien. Si Paré est toujours de la partie, Van Dien laisse quant à lui sa place au géant nordique Ralf Moeller (la série télé *Conan*), et surtout à Will Sanderson (**Alone in the Dark**), qui tient le rôle-titre. Celui de Max Seed, un tueur en série des plus vicelards qu'un passage sur la chaise électrique n'a pas suffi à envoyer ad patres. Présumé mort et enterré, il sort de sa tombe pour se venger de ceux qui ont participé à la rédaction de son acte de décès. Masque et tablier en cuir, ambiance glauque (avec un petit air d'**Hostel**) et armes blanches bien tranchantes sont à prévoir. Comme pour **BloodRayne**, c'est le dentiste et réalisateur allemand Olaf Ittenbach (**Premutos**, **House of Blood**), un compatriote de Boll donc, qui dirige la deuxième équipe, tandis qu'Adam Stern (**Snakehead Terror**) et Nicholas Podbrey (**Des serpents dans l'avion**) se chargent des nombreux effets spéciaux. Jodelle Ferland, la gamine de **Silent Hill**, complète la distribution. **Seed** s'inspirerait de faits réels, qui se seraient déroulés à Seattle en 1972. Ça sent surtout le coup de promo foireux à la **Ils**...

Damien GRANGER



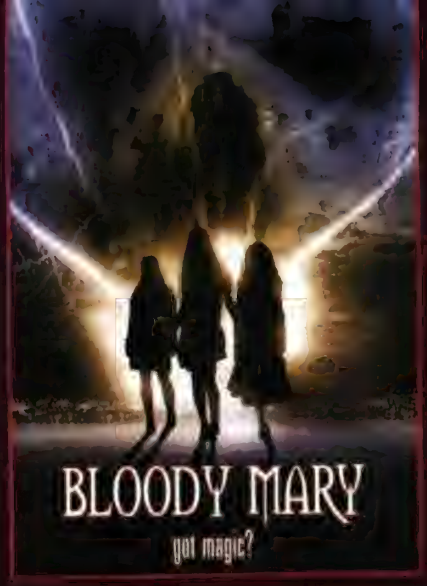
La cohabitation, c'est pas forcément un truc propre au gouvernement, ça existe aussi à Mad. Avoir affaire à Fausto et Big Dam, c'est un peu comme être face à Dr. Jekyll et Mr. Hyde. Entre le premier, le bon rital de base qui me harcèle de coups de fil pour me demander de glisser une ou deux news sur Materazzi, et l'ancien qui m'oblige à parler de tout un tas de Z pourris, je vais finir par y laisser ma santé mentale ! Mais ça fait 23 ans que je la fais, cette putain de rubrique ! Alors vous allez pas m'apprendre mon boulot, bande de petits cons, merdeuhhhh ! Surtout que ce mois-ci, pour une fois, ça commence plutôt bien avec **Everdark**, une production finlandaise « Brian Yuzna approved » réalisée par Tommi Lepola et Tero Molin, deux jeunes cinéastes (un film à leur actif) qui promettent, si on en croit le producteur de **Re-Animator**. Inspiré d'une histoire vraie qui s'est déroulée dans un village finlandais en 1885, une époque où la modernité faisait ses premiers pas et où religion et superstition étaient encore étroitement liées, **Everdark** raconte la terrible histoire vécue par la famille Martin. Professeurs respectés, ces derniers se retrouvent accusés de sorcellerie après que des villageois aient été témoins de 17 événements surnaturels ayant eu lieu aux alentours de leur maison. Événements surnaturels dont la clé pourrait être une petite fille de 13 ans... Tombé sous le charme de l'histoire et des premières images, Brian Yuzna y est allé de sa poche pour que le film puisse être terminé.

L'acteur Glenn Plummer (**Speed**, **Saw II**), un faux rasta qui fume sûrement autant de pets que Dahan, passe à la réalisation avec **VooDoo Curse : The Giddeh**, un gros Z dans lequel il tient également le rôle principal. Il prête même sa tronche pour les besoins de la jaquette. Glauque. Surtout que cette jaquette, comme tout bon direct-to-DVD qui se respecte, a beau être très fun, c'est loin d'être un objet d'art. Phares de vélo à la place des yeux, problèmes de dentition non négligeables et pectoraux limite gonflés en nibards... Glenn Plummer semble souffrir de sérieux troubles de l'identité. Mais on s'en branle,

chacun ses merdes. Parlons plutôt de son premier film, car de toute façon, la vie privée des gens ne nous regarde pas. Pour épater une copine, un étudiant vole un livre sur la culture vaudou à l'un de ses professeurs, et réveille malencontreusement un méchant esprit africain, le Giddeh, qui va démembrer tous ses potes. Un premier film qui, lui non plus, n'a pas l'air d'être un objet d'art. Mais bon, ça ne nous regarde pas...

■ Vous remarquerez que ces derniers temps, l'heure compte énormément dans le cinéma de genre. **11 : 14**, **11 : 11** et maintenant 11 : 59 (du soir, bien sûr, même si l'incidence n'est que symbolique). Depuis un certain lundi qu'il n'est pas prêt d'oublier, le reporter Aaron Doherty s'évanouit tous les soirs à 11h59, pour se réveiller le lendemain au milieu d'un champ de maïs. Déconcertant. Bizarre, même. D'autant que ce phénomène se manifeste pile au moment où il enquête sur une sombre histoire de meurtre, dans laquelle un innocent vient d'être abattu. Et si tout avait été planifié ? Aaron devient complètement parano, limite taré, et se réveille tout à coup le fameux lundi où tout a commencé. Il ne tient qu'à lui de tout changer. Bah, tu vois Aaron, rien de chelou finalement, t'es juste tombé sur un mauvais scénario (de Jamin Winans, également réalisateur). Aaron est joué par un certain Chris Kelly Kelly (qui doit avoir des parents un peu couillons, puisqu'ils ont tous les deux donné leur nom à leur fils sans réaliser qu'ils avaient le même).

■ Voilà quelques semaines, j'ai envoyé un e-mail à Richard Valentine, scénariste et réalisateur de **Bloody Mary**. Mais je suis toujours en attente d'une réponse. Alors je suis bien emmerdé pour vous raconter l'histoire de son premier film, que je n'ai toujours pas comprise. Que les choses soient bien claires, je ne prends aucune responsabilité quant à ce qui suit, ce n'est qu'une traduction littérale du résumé qui m'a été remis officiellement, en mains propres. « *Dans un hôpital psychiatrique, de nuit, des infirmières pratiquent un rituel satanique dont le pouvoir leur échappe lorsque l'une d'entre elles est mystérieusement tuée dans un couloir souterrain. Une romancière new-yorkaise retourne dans la maison de son enfance lorsqu'elle apprend que sa sœur a disparu. Les filles sont prêtes à tout pour accomplir leur rituel jusqu'au bout...* ». Bon, ceci dit, tant qu'il y a de la bonasse, un quota décent de meurtres et quelques bons vieux maquillages en latex, ça devrait le faire. Mais perso, je sens mal les trois meufs dans l'ombre. À mon avis, ils ont pas trouvé de bimbos, et c'est des laiderons.



■ Le démon d'Halloween est enfin de retour ! Ça faisait 12 ans qu'on attendait cette seconde suite de **Pumpkinhead**, du maquilleur Stan Winston. Le très dynamique réalisateur anglais Jake West (procurez-vous **Evil Aliens** en DVD de toute urgence !!!) réalise pour le compte de la société Motion Picture Corporation of America (**Riding the Bullet**), et Sci Fi USA diffusera le métrage en première mondiale. **Pumpkinhead : Ashes to Ashes** fait directement suite au film original, ignorant ainsi la séquelle. On ne sait pas encore grand-chose de l'histoire, si ce n'est qu'elle tourne autour d'un certain docteur Fraser, un très respectable médecin de campagne. En apparence, tout du moins, puisqu'il participe à un trafic d'organes. C'est Doug Bradley (Pinhead dans les **Hellraiser**) qui tient le rôle principal, aux côtés de Douglas Roberts (***Attack of the Gryphon***), Lisa McAllister, et l'incontournable Lance Henriksen, qui joue désormais le fantôme de son propre personnage. Tourné dans la foulée, **Pumpkinhead IV : Blood Feud** est quant à lui réalisé par Michael Hurst (**House of the Dead II**).

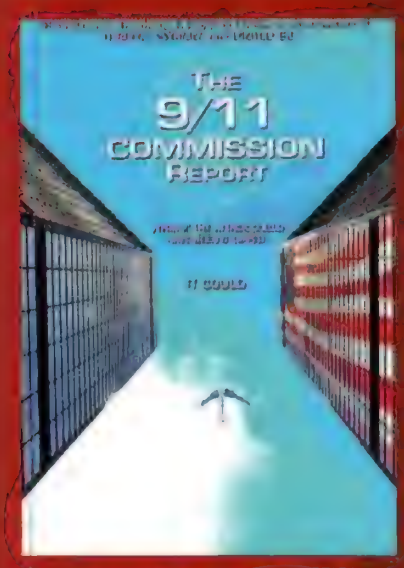
■ Les clowns m'ont toujours foutu la pétoche. J'ai jamais compris que ça fasse marrer les mômes. Moi, au cirque, j'y allais avec un Pneumatic. Et j'essayais de viser les yeux, ou les couilles. C'est maintenant qu'ils m'amusent, quand ils démastiquent du teenager idiot à longueur de slashers. Et celui de **Mr. Jingles** a l'air bien rigolo, avec sa fermeture éclair sur le front. Écrit et réalisé par les frangins Tommy et Todd Brunswick (**Biker Zombies from Detroit**, **Lurking Terror**), **Mr. Jingles** commence avec l'évasion d'un homme emprisonné à tort, bien décidé à justifier sa détention en allant massacrer l'intégralité de la famille, qui l'avait injustement accusé. Tous tombent comme des mouches sous les coups de son Opinel, sauf une petite fille. Sept ans plus tard, celle-ci sort enfin de l'institut psychiatrique où elle était soignée, et tombe nez à nez avec bille de clown, on ne peut plus rancunier.

Snake Attack

DES SERPENTS SUR LE PLATEAU

Après une longue période d'absence, Jeff Burr (**Leatherface**, **Pumpkinhead II**) semble cumuler les projets. Dès qu'il aura fini **The Devil's Den** pour IDT Entertainment, il enchaînera sur **Snake Attack** pour les producteurs de **Monster Man**. Il y est question d'une cargaison de serpents très venimeux transportée dans un avion qui se crashe à proximité d'une centrale nucléaire. Contaminés par les radiations, les reptiles atteignent une taille gigantesque et se rendent en ville, pour atterrir en plein milieu du tournage d'un film d'horreur mettant en scène... des serpents mutants ! C'est la cacophonie, le casting (exclusivement composé de stars du X) ne sachant plus s'il a affaire aux véritables monstres ou à leurs répliques animatroniques. Grosses bestioles, gros nibards et gros fous rires en perspective.

Damien GRANGER



La copie ne fait pas le moine

The Asylum, le petit studio qui monte, continue de décliner les blockbusters à la sauce direct-to-DVD à un rythme des plus frénétiques. Dernières copies conformes en date : Pirates of Treasure Island & The 9/11 Commission Report tous deux de Leigh Scott (**Hillside Cannibals**), et The Da Vinci Treasure que réalise Peter Mervis (**Dead Men Walking**). Dans le premier, un vieux pirate en quête d'émotions fortes (Lance Henriksen) découvre la carte d'un trésor très convoité et enrôle ses matelots pour se rendre sur Skeleton Island, où bon nombre de zombies les attendent de pied ferme. Avec le second, The Asylum verse dans la polémique en s'intéressant au rapport sur les attentats du 11 septembre remis au gouvernement américain par la CIA. Mais connaissant les habitudes du studio, la polémique doit se limiter au titre. Avec Rhett Giles (**Jolly Roger : Massacre at Cutter's Cove**), Jeff Denton (**The Beast of Bray Road**) et Sarah Lieving (**666 : The Child**). Quant au dernier, il se démarque à peine de l'œuvre surestimée de Dan Brown : un anthropologiste (C. Thomas Howell) laisse une traînée de cadavres derrière lui en tentant de découvrir le code dissimulé dans l'œuvre de Léonard de Vinci, et dont les enjeux sont les fondations mêmes du christianisme. On apprend que Lance Henriksen joue également dans le film. Pourvu qu'il soit déguisé en Jésus !

Damien GRANGER

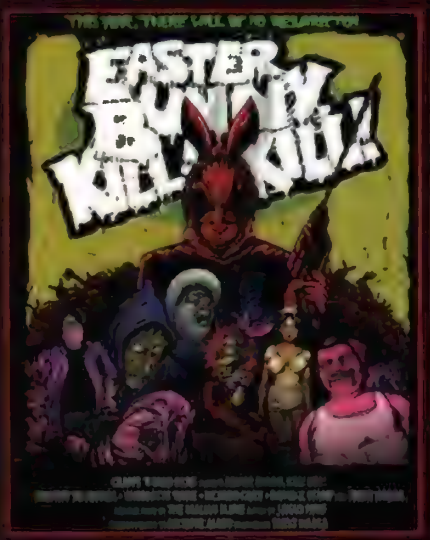
■ C'est reparti mon kiki pour un nouveau western avec des zombies. Après **Wanted : Undead or Alive** le mois dernier, voici que déboule The Quick and the Undead. En plein Far West, une épidémie virale d'origine inconnue transforme les trois-quarts de la population en zombies. Les chasseurs de primes, qui traquent sans répit les morts-vivants, sont désormais le seul espoir de l'humanité. Mais la tension monte entre les différentes bandes rivales, et le chef de l'une d'entre elles est abattu et laissé pour mort. Cependant, ses adversaires ignorent qu'il a lui aussi été contaminé. Il faudra donc bien plus qu'un barillet dans le buffet pour en venir à bout. Premier film de Gerald Nott, également scénariste et producteur, **The Quick and the Undead** bénéficie d'effets spéciaux de Paul Molnar (**Aquanoids**, **Delta Delta Die !**), qui ne semble pas s'être foulé au vu des premières photos.

■ Pour le guérir de ce qu'on appelle désormais « le syndrome **Scream** », qui touche toute l'équipe du film, mais aussi toute une génération, la psychologue de David Arquette lui a conseillé de réaliser son propre slasher, histoire de se lâcher un bon coup et de concrétiser ainsi toutes les bonnes idées qu'il a eues pendant son chemin de croix. C'est ce qu'il a fait. Et son The Tripper a l'air de ressembler au **Emprise** de Bill Paxton, la satire politique remplaçant le côté christique. Alors qu'ils se rendent à un concert en plein air, une bande de jeunes va être la proie d'un implacable tueur revenu finir un travail commencé quelques années plus tôt. Si l'histoire a l'air toute bête au premier abord, David Arquette déclare qu'il s'agit là d'une métaphore lui permettant de sévèrement critiquer la politique du gouvernement Bush. Autour de lui-même et de sa femme Courteney Cox, Arquette a réuni une belle brochette d'acteurs : Jaime King (**Sin City**), Thomas Jane (**The Punisher**), Lukas Haas (**Lady in White**), Balthazar Getty (**Lost Highway**), Josh Hammond (**Jeepers Creepers 2**), ainsi que Paul Reubens (**Pee-wee Big Adventure**) et Jason Mewes (Jay, de Jay et Silent Bob).

■ Une version d'**Hostel** dans une maison close avec des putes armées de machettes et de tronçonneuses qui butent des mecs, ça vous dit ? Bah de toute façon, même si ça vous dit pas, c'est trop tard, ça vient d'être fait par un certain Iren Koster (**Dead End** et **Invisible Kids**, mais pas ceux que vous croyez) avec les thunes de Mark L. Lester. Et ça s'appelle Mustang Sally's Horror House. C'est Elizabeth Daily (une des acolytes de Ken Foree dans **The Devil's Rejects**) qui prête ses formes à la Mustang Sally du titre, une sorte de Madame Claude du gore. Six potes qui se font chier dans leur bled paumé partent passer la journée dans un bordel après avoir entendu des bikers en vanter les mérites dans un troquet mal famé. Pas de bol pour eux, la partie de jambes en l'air se transforme rapidement en partie de jambes en moins. Et pour cause, les six potes sont les fils des sombres connards qui ont violé et laissé Sally pour morte 20 ans plus tôt. Le premier qui a une copie de ce film est prié de faire tourner.

NOTULES LUNAIRES

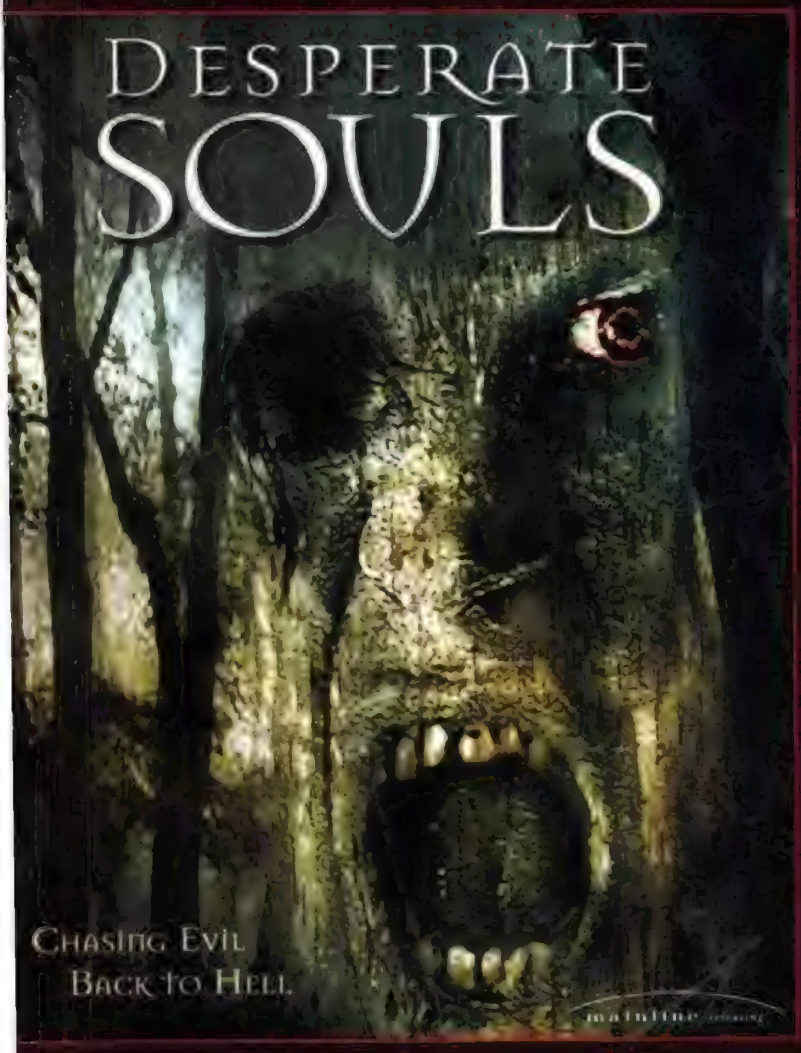
■ Chad Archibald et Phillip Carrer se sont réveillés un matin avec l'idée de faire un film d'horreur, comme s'ils avaient été touchés par la grâce du Saint-Esprit pendant la nuit. Ils appellent alors quelques potes et voisins, empruntent le caméscope de Tonton Trevor et bricolent **Desperate Souls**, persuadés qu'ils viennent de faire un film révolutionnaire. Pas de bol, on l'a déjà vu 1000 fois, et en beaucoup mieux à chaque fois. Il y est question d'une malédiction ancestrale perpétuée par 7 fantômes d'orphelins revanchards. Une bande de glands les fait entrer dans notre monde lors d'une promenade dans les bois, en ouvrant « la Porte de la Ré-Entrée ». Qu'est-ce donc que « la Porte de la Ré-Entrée » ? Une petite porte dérobée qu'on emprunte après s'être fait jeter en frappant à la première ? Une deuxième porte pour confirmer, ou pour ceux qui souhaiteraient se désister après avoir franchi la première ? Bref, seul un livre ayant appartenu à des druides pourra renvoyer les spectres au lit. Allez, au pieu les mioches !



■ Un tueur psychopathe dont le visage est caché par un masque de lapin démastique les malfrats qui ont abusé sexuellement d'un gamin mentalement attardé. L'idée pourrait facilement paraître stupide, mais quand on sait que c'est le New-yorkais enragé Chad Ferrin (**Unspeakable**, **Urban Cannibals**) qui réalise ce **Easter Bunny, Kill !** Kill !, tout de suite, ça prend une autre dimension. Il y a fort à parier que, comme dans les deux précédents films du bonhomme, les bad guys vont salement déguster. Fusil de chasse, tronçonneuse, gros couteaux, perceuse... Tout est bon pour faire un maximum de dégâts et que le sang coule à flots, le tout dans une ambiance pince-sans-rire des plus sordides. Pas de fioriture, pas de chichi, Chad Ferrin aime mettre le spectateur mal à l'aise et taper là où ça fait très très mal (pas besoin de vous faire un dessin, je pense...).

■ Le titre d'un film fait souvent office de note d'intention de la part d'un réalisateur. En l'occurrence, celui qui a décidé d'appeler son film **Between** est un sacré trou de balle. Son nom ? David Ocanas (ça balance, ça balance), dont c'est le premier long-métrage. Il croit berner qui avec un titre pareil ? Ça, c'est l'exemple typique du mec qui vient de découvrir que c'est comme ça qu'on appelle le monde séparant les Morts des Vivants. Bref, un gars qui jusque-là ne regardait très certainement que des **Beethoven** et autres **Air Bud**. Dans **Between**, qu'il décrit comme un croisement entre **Sixième sens** et **Memento** (en gros, un film incompréhensible avec un twist qui tombe comme un cheveu sur la soupe), une avocate part à la recherche de sa sœur apparemment kidnappée à Mexico. Une enquête qui va l'emmener dans un monde parallèle où les spectres font la loi. Et un spectre, c'est quand même beaucoup plus flippant qu'un trafiquant de drogue, non ? Avec Poppy Montgomery, l'actrice qui porte un nom de clébard.

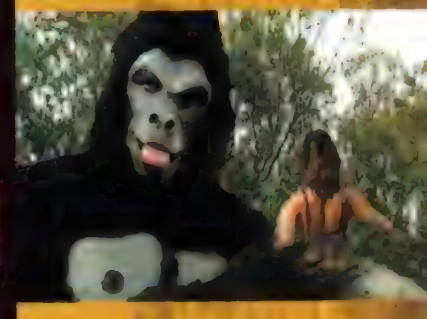
San HELVING



KINKY KONG GARE AU GORILLE !

Après **The Erotic Witch Project**, **Play-Mate of the Apes**, **Spiderbabe**, et autres **Lord of the Strings**, il semblait logique que les joyeux lurons de Seduction Cinema s'attaquent également à **King Kong**. C'est désormais chose faite avec **Kinky Kong**, dans lequel le singe de Willis O'Brien se tape de sacrées érections que sa couche-culotte a bien du mal à dissimuler. Réalisateur de films pornos, Seymour Ass cherche une nouvelle vedette pour les besoins de sa prochaine production, qu'il compte tourner sur une île soi-disant maudite, Bone Island. Il la trouve en la personne de Fanny Sparrow, arrêtée pour avoir volé un godemiché dans une boutique de Manhattan. Il se propose de payer sa caution à condition que la demoiselle accepte de tortiller du cul dans son film. À peine arrivée sur l'île, Fanny est enlevée par un énorme gorille géant en couches Pampers, qui compte bien revoir ses cours d'anatomie féminine de très près... C'est le pionnier John Bacchus qui réalise, tandis que Brett Piper s'occupe des effets spéciaux, et que Darian Caine, A.J. Khan, Jackie Stevens et la petite dernière Sabrina Faire se foutent à poil.

Damien GRANGER



Bloody Numbers

DES CHIFFRES ET DES MEURTRES

Assistant réalisateur et coproducteur de tous les films américains de John Woo depuis **Volte/face**, Arthur Anderson se voit confier la mise en scène du thriller horrifique **Bloody Numbers**. Produit par son mentor, ainsi que par son associé de longue date Terence Chang, et écrit par le jeune Todd Berger (26 ans), **Bloody Numbers** s'intéresse au cas d'une jeune femme dotée de pouvoirs psychiques qui se rend à la Nouvelle Orléans suite au meurtre de sa sœur. Elle mettra son don au service de la police pour aider cette dernière à démasquer un tueur en série adepte des pratiques vaudou qui tente, via ces meurtres, de concrétiser une prophétie apocalyptique... Le tournage, sans cesse reporté depuis un an suite au passage de Katrina, est censé commencer début 2007, dans le quartier français de la Nouvelle Orléans.

Damien GRANGER

NOTULES ASIATIQUES

Pas de surprise : l'actualité asiatique est encore une fois frissonnante, avec au menu le nouveau Kurosawa, une future bombe thaïe, les dernières productions coréennes, et rien de moins que la submersion du Japon !

■ Alors que les Ricains tentent d'assassiner Kiyoshi Kurosawa avec leur nullissime remake de **Kairo** (cf. Cinéphages du précédent numéro), le cinéaste japonais montre avec Retribution, son petit dernier, qu'il a encore beaucoup de choses à offrir. Mettant une nouvelle fois en scène l'acteur fétiche du cinéaste, Koji Yakusho (**Charisma**, **Cure**...), ce film offre à Kurosawa une nouvelle opportunité de s'intéresser aux fantômes. Comme toujours avec le réalisateur, il ne faut pas s'attendre à une intrigue plan-plan et à du déjà-vu. Il saupoudre d'ailleurs son intrigue fantasmagorique d'une pincée de serial-killer, ce qu'il avait déjà fait, en quelque sorte, avec son précédent film, **Loft**. Bref, on attend le résultat avec impatience !

■ Gumnam, dont vous pouvez admirer une pub ci-dessous, n'est pas un porno (gay ou straight), mais le remake d'un vieux whodunit indien ayant connu un certain succès à l'époque de sa sortie. Bon, on ne s'étendra pas outre mesure sur le film, mais on ne pouvait résister à l'envie de vous montrer cette image fleurant bon le Z des années 80 !

■ La Corée du Sud se lance dans un nouveau film de sabres fantaisiste nommé The Restless, qui devrait sortir en fin d'année. Alors certes, on n'attend pas forcément le résultat avec impatience, le genre, qui semble désormais uniquement destiné à ramener des pépettes, ayant récemment produit pas mal de déchets. Toutefois, on peut toujours espérer un film un tant soit peu novateur...

■ Toujours au Pays du Matin Calme, les salles ont récemment accueilli une variation sur le conte de Cendrillon. Cinderella est le second film du réalisateur de **Sweet Sex and Love**, et met en scène une jeune fille qui découvre que son adorable chirurgienne de mère n'est pas aussi gentille qu'il n'y paraît. À l'instar d'**Apparition**, **Cinderella** semble préférer la voie du thriller psychologique à celle de l'horreur pure (et parfois répétitive). Un signe, peut-être, que le

THE SINKING OF JAPAN Le Japon fait plouf !

APRÈS UN REMAKE DE SINISTRE MÉMOIRE, SHINJI HIGUCHI COMPTE BIEN SE RACHETER AVEC CE REMAKE DE LA SUBMERSION DU JAPON. SORTEZ LE TUBA ET LES PALMES !

On vous en parle depuis un moment (ici et dans Mad Asia) : **The Sinking of Japan** de Shinji Higuchi vient donc de sortir au Japon. Remake de **La Submersion du Japon** (1973), **The Sinking of Japan**, inspiré comme son modèle d'un roman de Sakyo Komatsu (spécialiste des œuvres catastrophes, on lui doit notamment l'histoire à la base de l'excellent **Virus** de Kinji Fukasaku), fait un carton au Pays du Soleil Levant, squattant le top cinq local depuis la mi-juillet. Un succès public mais aussi critique (même si la fâme ne déborde pas non plus les passions) qui fait chaud au cœur pour Higuchi. En effet, avec le catastrophique **Lorelei** (voir Mad Asia n°1), le réalisateur s'était empêtré dans un film de guerre aux relents nationalistes plus que douteux.

The Sinking of Japan arrive donc dans les salles à une époque où les films catastrophes sont à nouveau à la mode, avec la sortie de grosses productions américaines comme **Le Jour d'après**. Une chose est sûre : les SFX ne seront pas cheap comme dans **Lorelei** (ce qui n'était pas forcément la faute d'Higuchi), mais promettent au contraire un spectacle de destruction massive qui devrait nous en mettre plein les yeux. Pas de doute, la Toho a dépensé sans compter pour créer des scènes impressionnantes (tsunami, tremblement de terre détruisant des quartiers entiers...) qui n'ont absolument pas à rougir face aux standards imposés par Hollywood.

La communauté scientifique a découvert que, dans les 40 ans à venir, le Japon disparaîtra de la surface de la Terre, submergé par les flots suite à une collision de plaques tectoniques. Alors que le gouvernement travaille à un plan de déplacement massif de la totalité de la population vers l'étranger, un scientifique réalise que la catastrophe va se produire bien plus tôt que prévu : dans un an ! Il alerte aussitôt comme ses

public local commence à en avoir marre des productions engluées dans la mouvance sous-**Ring**.

■ Terminons ce petit tour d'horizon coréen par Midnight Ballad for Ghost Theater, qui devrait sortir très prochainement. Comédie horrifique lorgnant du côté de **La Famille Addams** et du **Rocky Horror Picture Show**, ce film de Jeon Kye-soo met en scène un cinéma abandonné hanté par des fantômes féminins. Jouant la carte de la comédie musicale, cette production se veut un hommage nostalgique aux films cultes d'antan. Forcément, ça donne envie...

■ Direction la Thaïlande, où une nouvelle production nommée 13 Beloved fait beaucoup de bruit. Sur le papier, l'histoire semble relativement convenue : un salaryman fraîchement débarqué à Bangkok décide de s'enrichir rapidement en participant à un jeu underground où il doit effectuer un certain nombre d'actes dangereux. Mais la présence derrière la caméra du jeune réalisateur Chukiat Sakweerakul, remarqué pour son premier film **Pisaj** (une excellente petite production horrifique, hélas passée relativement inaperçue à l'étranger), promet quelque chose de fort. Les premières images et critiques semblent abonder dans ce sens, et **13 Beloved** pourrait bien être la grosse baffe de l'année.

annonce alarmiste, ce rapport est finalement pris au sérieux par le gouvernement lorsque tsunamis et tremblements de terre ravagent le pays, causant la mort de millions d'individus... À partir d'une trame somme toute classique, Higuchi joue avec une peur profondément ancrée dans l'inconscient japonais, celle de la nature indomptable qui, chaque année, cause de nombreux dégâts dans le pays. De fait, **The Sinking of Japan** véhicule une dimension beaucoup plus réaliste qu'un **Volcano** hollywoodien fantasmé. Reste malgré tout la crainte que le réalisateur y aille de son petit couplet nationaliste (il est question de sacrifice ultime pour la nation...), une tendance de plus en plus présente dans la production mainstream japonaise de ces dix dernières années. Si il y a peu de chances de voir le film débarquer sur nos écrans, guettez bien les divers festivals fantastiques, **The Sinking of Japan** devrait sûrement y faire une petite apparition (le BIFFF 2007 ?).

Julien SÉVÉON

JEU GRATUIT
A L'OCCASION DE LEUR SORTIE EN DVD

Films interdits aux moins de 16 ans.

À GAGNER
50 DVD CATEGORIE 3
D'UNE VALEUR DE 12,99 €

METROPOLITAN FILMEXPORT

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À :
MAD MOVIES JEU GRATUIT CATEGORY 3 - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
TÉL.

1. LA CATEGORY 3 CORRESPOND À UNE INTERDICTION AUX MOINS DE -
☐ 13
☐ 16
☐ 18

2. UN REMAKE DE CEULX-CI-DESSOUS, QUEL AUTRE FILM DE CATEGORY 3 A-T-ON DÉJÀ VU ?
☐ RUN AND KILL
☐ THE BUTCH'S STORY
☐ SEX AND DIE

3. COMBIEN D'ÉPISODES COMPTE LA SÉRIE DAYS OF AN ANGEL ?
☐ 4
☐ 5
☐ 6

Extrait du règlement : jeu gratuit sans obligation d'achat, du 11/11/2006 au 30/11/2006, ouvert à toute personne résidant en France métropolitaine à l'exception des membres du personnel des sociétés organisatrices et des membres de leur famille. Un seul bulletin de participation par participant et par foyer (même nom, même adresse). Les participants doivent renvoyer le bulletin de participation ou un bulletin de participation recopié sur papier libre, avec leur nom, prénom et adresse avant le 30/11/2006 (cachet de la poste faisant foi), à l'adresse suivante : **Mad Movies - CPF à rue Rodier 75009 Paris**. Les réponses illisibles, incomplètes ou fausses seront considérées comme nulles. Le tirage au sort sera effectué en public le 4/12/2006 à mad as serre du magazine, 6 rue Rodier 75009 Paris.
Les gagnants du tirage au sort parmi les bonnes réponses seront prévenus par courrier ou par téléphone à mêmes par retour d'échange ni de contrepartie financière pour les lots gagnés.
La société Carlton Multimedia France ne peut être tenue pour responsable de l'annulation du fait des tiers, des pertes de courrier ou des avis envoyés par voie postale, ou des lots gagnés, ou des conséquences liées à l'utilisation des produits gagnés. Sauf en cas de participation au jeu par voie électronique, la participation implique connaissance et acceptation des caractéristiques et limites de l'Internet, notamment sur l'absence de protection de certaines données contre les détournements éventuels et sur les risques de contamination par d'éventuels virus circulant sur le réseau. Conformément à la loi informatique et libertés, les participants disposent d'un droit d'accès, de modification et de retrait des informations les concernant.

Tu veux faire l'Américain ?

(NE LE DIS A PERSONNE + LE CONCILE DE PIERRE)

Le cinéma de genre français se divise désormais en deux catégories : petits budgets d'un côté (**Ils**, **À l'intérieur** de « Santo » Bustillo et Julien Maury, **Frontières**), et projets maousses « à l'américaine » de l'autre. Les deux concurrents de cette fin d'année, **Ne le dis à personne** et **Le Concile de pierre**, appartiennent à la seconde catégorie. Les deux films partagent plusieurs points communs (adaptation d'un roman, thème de la perte de l'être cher, casting prestigieux), même si leurs traitements diffèrent. **Ne le dis à personne** (seconde réalisation de Guillaume Canet) joue la carte du polar d'action à suspense avec poursuite sur le périphérique et retournements de situation à gogo, le tout dans une tonalité finalement chaleureuse, et même empreinte de bonnes intentions. De son côté, Guillaume Nicloux plaque au **Concile de pierre** le genre d'ambiance lourde et symbolique dont il a le secret, avec l'idée de traiter le mystère en premier plan. En somme, si le premier se donne à fond dans ce qu'il fait, le second s'impose une retenue presque religieuse.

Mais dans les deux cas, le problème est le même : les cinéastes s'appliquent tellement à aller dans la direction choisie qu'ils ne parviennent pas à échapper au ridicule de certaines situations (une transformation en ours dans **Le Concile de pierre**, un toutou en gros plan sur fond de U2 dans **Ne le dis à personne**). Pire encore, ces traitements généralement unilatéraux peinent à soutenir l'intérêt, quand ils ne faussent pas les exigences de l'intrigue. Respectivement polar hard-boiled et thriller fantastique, **Ne le dis à personne** et **Le Concile de pierre** ne semblent pas s'adresser à leurs spectateurs potentiels, que ce soit par excès de mièvrerie dans un cas, ou par excès de retenue dans l'autre. Au final, on dénichera quelques petits plaisirs dans le film de Canet (Dussollier avec un shotgun !), tandis que **Le Concile de pierre** ne propose rien de bien ludique, si ce n'est la transposition la plus claire d'un roman de Grangé à ce jour (davantage par omission que par travail d'adaptation). Bref, l'un en fait trop, l'autre pas assez. Le spectateur, quant à lui, cherche toujours le juste milieu.

Stéphane MOÏSSAKIS

FRANCE. 2006. REAL.: GUILLAUME CANET. SCEN.: GUILLAUME CANET ET PHILIPPE LEFEBVRE D'APRES LE ROMAN DE HARLAN COBEN. DIR. PHOT.: CHRISTOPHE OFFENSTEIN. MUS.: MATHIEU CHEDID. PROD.: ALAIN ATTAL POUR LES PRODUCTIONS DU TRESOR, EUROPA CORP., M6 FILMS ET CANEO FILMS. INT.: FRANÇOIS CLUZET, MARIE-JOSEE CROZE, ANDRE DUSSOLLIER, KRISTIN SCOTT THOMAS, FRANÇOIS BERLEAND, NATHALIE BAYE, JEAN ROCHEFORT... DUR.: 2H05. DIST.: EUROPACORP DISTRIBUTION. SORTI LE 1ER NOVEMBRE 2006.

FRANCE/ITALIE/ALLEMAGNE. 2006. REAL.: GUILLAUME NICLOUX. SCEN.: GUILLAUME NICLOUX ET STEPHANE CABEL D'APRES LE ROMAN DE JEAN-CHRISTOPHE GRANGE. D R. PHOT.: PETER SUSCHITZKY. MUS.: ERIC DEMARSAN. PROD.: YVES MARMION POUR UGC YM, INTEGRAL FILM, RAI CINEMA, TF1 FILMS PRODUCTIONS. INT.: MONICA BELLUCCI, CATHERINE DENEUVE, MORITZ BLEIBTREU, SAMI BOUAJILA, NICOLAS THAU... DUR.: 1H40. DIST.: UGC. SORTIE LE 15 NOVEMBRE 2006.

Le Prestige

FAUX-SEMBLANTS

Il y a quelque chose de fondamentalement logique dans l'idée que Christopher Nolan porte à l'écran *Le Prestige*, le roman de Christopher Priest, les deux auteurs partageant la même thématique de l'obsession et des faux-semblants. À ce stade de sa carrière, Nolan avait tous les atouts en main pour réussir son adaptation : matériau idéal, mais également appui du studio, engouement de la critique et du public... Bref, le réalisateur avait de quoi se laisser pousser des ailes et faire son œuvre définitive sur le sujet.

Seulement voilà, tout comme **Le Dahlia noir** marque ce mois-ci le rendez-vous manqué entre Brian De Palma et James Ellroy, **Le Prestige** représente une stagnation dans la carrière de Christopher Nolan. Sur le papier, le projet est pourtant là : en racontant l'histoire de deux magiciens de l'ère victorienne (Christian Bale et Hugh Jackman) dont la rivalité assassine les amène à user de toutes les tromperies possibles, le réalisateur de **Batman Begins** cherche avant tout à plonger le spectateur dans une mise en abyme visant à lui faire prendre conscience des mécanismes narratifs du film, évidemment mis en parallèle avec les actions des protagonistes principaux. En cela, **Le Prestige** diffère du roman, écrit en deux temps sur un mode épistolaire, et les journaux intimes des deux magiciens ne deviennent qu'un petit artefact narratif de plus dans un gigantesque projet utilisant la narration morcelée comme atout principal. Mais le procédé est devenu à ce point reconnaissable (même Eastwood l'utilise pour la première fois dans **Mémoires de nos pères** !) qu'il occulte la découverte progressive de la thématique principale, et force le cinéaste à marteler ses intentions en multipliant les séquences redondantes pour ne pas perdre le spectateur, au détriment du rythme interne de son film. Pour la première fois, Nolan semble avant tout nous raconter un thème plutôt qu'une histoire, en omettant de remettre en question ses méthodes habituelles. Ceux qui découvriront le cinéaste avec **Le Prestige** auront droit à une œuvre vraiment intéressante, les autres n'y verront qu'une redite manquant du brio nécessaire pour la rendre fulgurante. On appelle ça une déception, mais c'est peut-être bien là le sujet principal d'un film cherchant à montrer l'envers du décor, non ?

Stéphane MOÏSSAKIS

THE PRESTIGE. USA/G-B. 2006. REAL.: CHRISTOPHER NOLAN. SCEN.: CHRISTOPHER NOLAN ET JONATHAN NOLAN D'APRES LE ROMAN DE CHRISTOPHER PRIEST. DIR. PHOT.: WALLY PFISTER. MUS.: DAVID JULYAN. PROD.: CHRISTOPHER NOLAN, AARON RYDER ET EMMA THOMAS POUR NEWMARKET PRODUCTIONS, SYNCOPY, TOUCHSTONE PICTURES ET WARNER BROS. PICTURES. INT.: HUGH JACKMAN, CHRISTIAN BALE, MICHAEL CAINE, SCARLETT JOHANSSON, REBECCA HALL, PIPER PERABO... DUR.: 2H08. DIST.: WARNER. SORTIE LE 15 NOVEMBRE.

Mémoires de nos pères

INSTANTANE MENSONGER

On le sait, la démythification est un thème récurrent dans la carrière de Clint Eastwood, qu'il s'exprime par l'humour (**L'Épreuve de force**), le pathos (**Impitoyable**), l'obsession (**Chasseur blanc, cœur noir**), l'autodérision (**La Relève**), voire l'autoparodie (**La Dernière cible**). Le but avoué reste, à peu de choses près, le même : briser l'icône avec un certain masochisme jouissif, pour la rendre in fine plus prégnante dans l'esprit du spectateur. Et ça marche, Clint Eastwood n'étant pas la plus grande star populaire vivante pour rien. Sur **Mémoires de nos pères**, il reste cependant derrière la caméra, sujet oblige, mais le procédé demeure, et concerne cette fois une photo légendaire, symbole d'espoir pour les États-Unis en son temps : celle de soldats américains levant le drapeau de leur pays sur les falaises d'Iwo Jima, après une bataille décisive contre l'armée japonaise. Quelle est la petite histoire derrière la grande photo ? C'est ce que raconte le film, en s'attachant principalement au parcours amer de ces hommes immortalisés à jamais, alors qu'ils ne sont en rien les héros que le gouvernement essaye de vendre au peuple américain. En évitant soigneusement le questionnement analytique de l'image soulevé par le sujet (sur ce point, on comprend pourquoi Spielberg comptait un temps s'atteler au film), Eastwood délaisse volontiers l'aspect spectaculaire de l'histoire (la bataille d'Iwo Jima est présente, mais traitée en second plan) et préfère remettre en question le principe de propagande, et ses conséquences sur l'individu. De fait, il livre ce qui est probablement son œuvre la plus ouvertement politisée (a contrario du **Maître de guerre**, également impliqué, mais de manière plus succincte). À l'heure où chaque cinéaste fait son film sur l'Amérique d'aujourd'hui (Spielberg et **La Guerre des mondes**, Gilliam et **Tideland** pour les plus récents), Clint Eastwood ne peut s'empêcher de dresser lui-même un parallèle avec l'actualité (ne parle-t-on pas de second Pearl Harbor à propos du 11/9 ?) par le biais d'images aussi symboliques que frappantes, comme celle d'un soldat tombé à la mer et que sa flotte ne viendra pas repêcher (« Leave no men behind ? »), ou encore ce splendide plan d'américana perturbé par la découverte d'un cadavre. Doit-on y voir une forme de résignation de la part de l'un des plus célèbres républicains ? Certainement pas. Tout au plus, Eastwood ramène le débat sur l'exploitation des valeurs américaines à une échelle humaine et sensitive, loin des artifices généralement employés. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant que **Lettres d'Iwo Jima**, le pendant japonais de **Mémoires de nos pères** toujours réalisé par Eastwood (sortie en janvier), traite entre autres de l'occupation américaine. On attend cet autre point de vue avec impatience !

Stéphane MOÏSSAKIS

FLAGS OF OUR FATHERS. USA. 2006. REAL.: CLINT EASTWOOD. SCEN.: WILLIAM BROYLES JR. ET PAUL HAGGIS, D'APRES LE LIVRE DE JAMES BRADLEY ET RON POWERS. DIR. PHOT.: TOM STERN. MUS.: CLINT EASTWOOD. PROD.: CLINT EASTWOOD, STEVEN SPIELBERG ET ROBERT LORENZ POUR DREAMWORKS SKG, WARNER BROS. PICTURES, AMBLIN ENTERTAINMENT ET MALPASO PRODUCTIONS. INT.: RYAN PHILLIPPE, ADAM BEACH, JESSE BRADFORD, BARRY PEPPER, PAUL WALKER, MELANIE LYNSKEY... DUR.: 2H12. DIST.: WARNER. SORTI LE 25 OCTOBRE 2006.

LA PETITE BOUTIQUE DU CINÉMA

Recherche de DVD rares, tous pays, toutes zone.
TOUS LES DVD IMPORTS en stock ou sur commande

Coffret The Classic Sci-Fi Ultimate Collection (5 Films) (VOSTFR) : 38.00 € Z1 NTSC

Coffret The Exorcist The Complete Anthology (6 Films) : 37.00 € Z1 NTSC
Frais de port = 7,50 €

- Tarantula
- The Mole People
- L'Homme qui rétrécit
- The Monolith Monsters
- Monster on Campus

Frais de port = 7,50 €

- The Exorcist (VOSTFR)
- The Exorcist - Version You've Never Seen (VOSTFR)
- The Exorcist 2: The Heretic (VOSTFR)
- The Exorcist 3 (VO)
- Dominion : Prequel to the Exorcist (P.Schrader - 2005) (VOSTFR)
- Exorcist : The Beginning (R. Harlin - 2004) (VOSTFR)

Forbidden Planet (Planète interdite) (Edition 2 DVD) (VF / VOSTFR) : 30.30 € Z1 NTSC

Giovannona Coscialunga, Disonorata con Onore (Mille Cuisses Longues) (de S. Martino, avec E. Fenech) (VOST ang.) : 26.40 € Z1 NTSC

Sechs Schwedinnen auf Ibiza (Vacances Sexuelles) (de G. Loubeau, avec O. Herdiman) (VF) : 30.00 € Z2 PAL (1)

Red Nights of the Gestapo (V. ang.) : 29.75 € Z1 NTSC

Sechs Schwedinnen von der Tankstelle (Six Suédoises à la Pompe) (de Erwin C. Dietrich, avec Brigitte Lahaie) (VF) : 28.20 € Z2 PAL

Terrifying Girls' High School : Lynch Law Classroom (Le Pensionnat des Jeunes Filles Perverses) (de N.Suzuki) (VOSTang.) : 23.00 € Z1 NTSC

Tel : 03 81 61 78 72 - mail : boutiquecinema@wanadoo.fr

COMMANDE sur papier libre indiquer les titres choisis le total de la commande AVEC LES FRAIS DE PORT (1 à 2 DVD = 5 € / 3 DVD = 7,50 € / 4 à 5 DVD = 8,90 € / 6 à 16 DVD = 9,50 €) et votre adresse complète, joignez votre règlement et envoyer le tout à : La Petite Boutique du Cinéma, 5 rue Luc breton, 25000 Besançon. Paiement à libeller à l'ordre de : La petite Boutique du Cinéma

Les Infiltrés

UNDERCOVER BROTHERS

Énumérons d'entrée ce que **Les Infiltrés** de Martin Scorsese n'est pas : un film concept suffisant, une mise en scène à l'esbroufe tentant de masquer la dérive sommaire de ses protagonistes, ou encore une bête de festival qui ratisse large en laissant son identité au placard. Bref, **Les Infiltrés** n'est pas **Infernal Affairs**. Ceci étant dit, la comparaison n'a presque pas lieu d'être, le but de Scorsese étant, de son propre aveu, de réinterpréter de fond en comble le sujet du métrage hongkongais pour aboutir à un film radicalement différent. Comme dans **Infernal Affairs**, un flic infiltre un gang, pendant que le gang en question envoie une taupe chez les flics. Mais le traitement diffère. Dès son introduction fulgurante (18 minutes avant l'arrivée du titre !), le réalisateur de **Taxi Driver** tisse les liens entre les différents personnages du film, afin de baliser le terrain pour l'intrigue et sa conclusion douloureuse. Ici, pas de pauses introspectives, les états d'âme des protagonistes se dévoilant au fur et à mesure qu'ils s'enfoncent un peu plus dans l'absurde de la situation. On peut d'autant plus parler de « descente aux enfers » que Scorsese ne se gêne jamais pour recaser ses obsessions chrétiennes, dans le traitement satanique du méchant Jack Nicholson comme dans le sacrifice du personnage de Leonardo DiCaprio, voire dans l'aspect visuel général du métrage.

Certains pourront arguer que le réalisateur ne cherche plus à se renouveler (l'intro rappelle **Casino**), mais c'est pourtant en investissant pour la première fois de sa carrière la fresque policière que Scorsese apporte un second souffle à sa thématique. On connaissait l'aisance urbaine du cinéaste, sans se douter pour autant que le grand drame humain inextricable qu'est **Les Infiltrés** aurait la patine sèche de ses premiers films. Exit l'approche opératique de ces dernières années, le métrage, parce qu'il est en prise directe avec l'environnement dans lequel il se déroule (il suffit d'ailleurs de voir comment les passages obligés de **Infernal Affairs** sont ici traités), est certainement l'œuvre la plus frontale de Scorsese depuis **Les Affranchis**. L'enchevêtrement des intrigues multiples (dont un superbe trio amoureux avec la formidable Vera Farmiga) aurait pu faire du film un thriller psychologique désincarné, mais le réalisateur exploite tous les codes du genre policier pour livrer une œuvre tour à tour couillarde (les seconds rôles savoureux), solennelle, complexe et habitée. Attention, derrière ce divertissement de haute volée se cache un grand film scorsesien. Un de plus !

Stéphane MOÏSSAKIS

THE DEPARTED. USA. 2006. REAL.: MARTIN SCORSESE. SCEN.: WILLIAM MONAHAN. DIR. PHOT.: MICHAEL BALLHAUS. MUS.: HOWARD SHORE. PROD.: BRAD GREY, GRAHAM KING, BRAD PITT ET MARTIN SCORSESE POUR WARNER BROS. PICTURES, VERTIGO ENTERTAINMENT, INITIAL ENTERTAINMENT GROUP, PLAN B ENTERTAINMENT ET MEDIA ASIA FILMS LTD. INT.: LEONARDO DICAPRIO, MATT DAMON, JACK NICHOLSON, VERA FARMIGA, MARK WAHLBERG, MARTIN SHEEN... DUR.: 2H30. DIST.: TFM DISTRIBUTION. SORTIE LE 29 NOVEMBRE 2006.

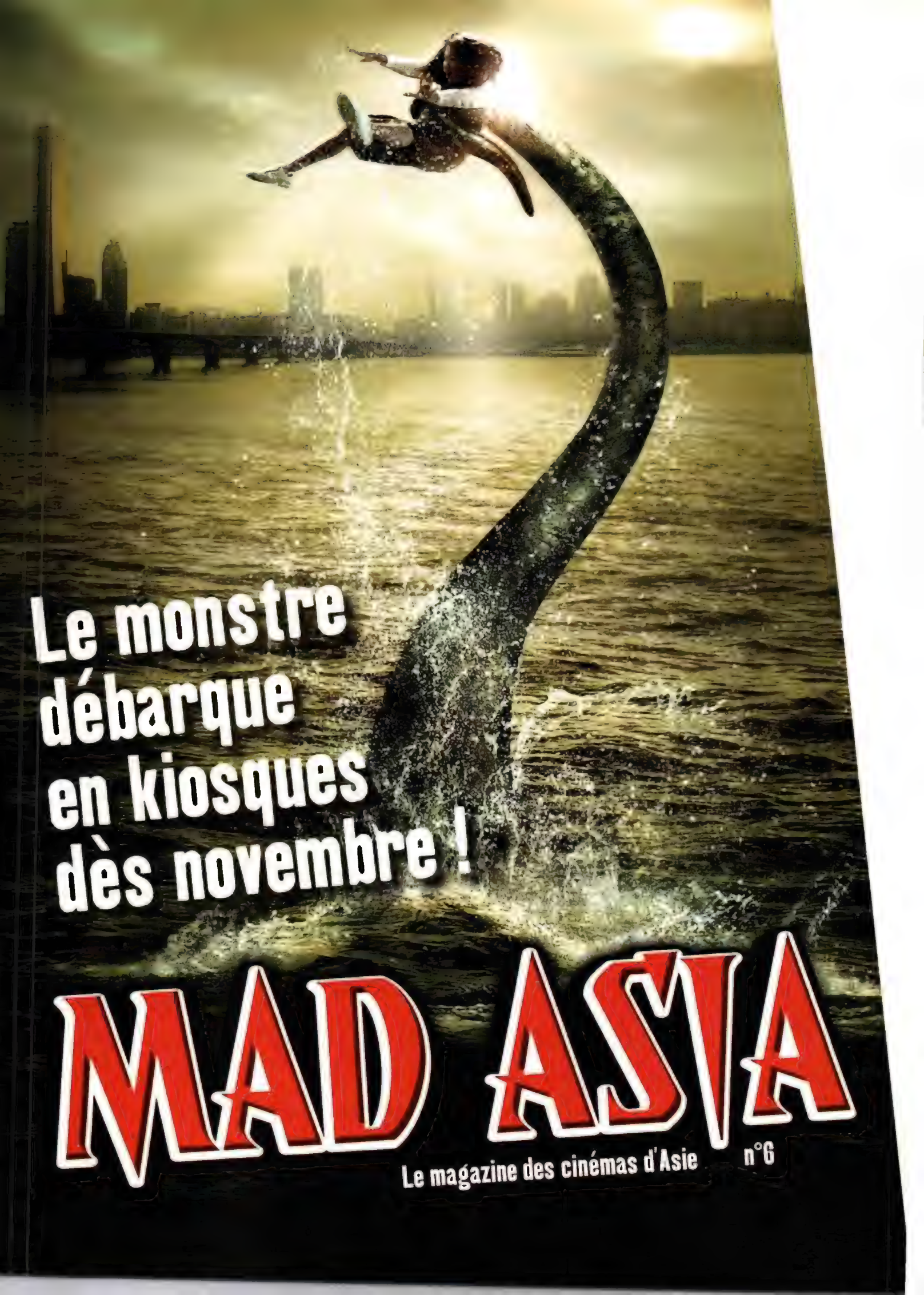
Bad Times

ACTE MANQUE

Fast and Furious, **Training Day**, **S.W.A.T. unité d'élite** : il est légitime de se méfier de la carrière du scénariste David Ayer devant un tel peloton de pelloches déballonnées des valseuses, et donc de se méfier de son passage à la réalisation. Et malheureusement, si **Bad Times** troque la défroque du blockbuster reluisant contre celle du petit film arty pour vedette en manque de rôle borderline (la preuve : visuellement, c'est dégueulasse), on reste en terrain connu. En racontant l'histoire d'un vétéran du Golfe à la dérive (Christian Bale, étonnamment cabot), Ayer s'imagine certainement faire un « **Taxi Driver** west coast » raté et couillu. L'intention est louable, mais le modèle est écrasant. Et fatalement, le résultat est exécrable. Oscillant entre personnages ressemblant à des pantins de carnaval (ils sont de la rue, donc ils ponctuent leurs phrases par des « check »), tension constamment désamorcée (au moins trois scènes cruciales ne débouchent sur rien) et morale finale douteuse amorcée par un deus ex machina gros comme une maison, **Bad Times** n'est finalement que la version crue et prétentieuse des précédents travaux de David Ayer. Sachant que le bonhomme est toujours en charge du remake de **La Horde sauvage** (auquel il fait d'ailleurs ici une œillade lourdingue), le pire reste encore à venir...

Stéphane MOÏSSAKIS

HARSH TIMES. USA. 2005. REAL. ET SCEN.: DAVID AYER. DIR. PHOT.: STEVE MASON. MUS.: GRAEME REVELL. PROD.: DAVID AYER ET ANDREA SPERLING POUR BAUER MARTINEZ STUDIOS, CRAVE FILMS ET HARSH TIMES LLC. INT.: CHRISTIAN BALE, EVA LONGORIA, FREDDY RODRIGUEZ, TAMMY TRULL... DUR.: 1H55. DIST.: SND. SORTIE LE 6 DECEMBRE 2006.


Le monstre
débarque
en kiosques
dès novembre !
MAD ASIA
Le magazine des cinémas d'Asie
n°6

Black Book

LE LIVRE DES MORTS

Peu de réalisateurs peuvent se vanter d'avoir été aussi désirés par leurs admirateurs : depuis l'alimentaire **Homme sans ombre**, Paul Verhoeven promettait de réintégrer son Europe natale pour y monter des projets ambitieux, sans que cela ne se concrétise. Bref, on n'y croyait plus... jusqu'à ce qu'enfin, les miracles de la coprod aboutissent à l'éruption de **Black Book**. Autant dire que découvrir la chose constitue déjà en soi une expérience fébrile... Expérience dont on ressort avec l'énorme satisfaction d'avoir retrouvé un immense metteur en scène en pleine possession de ses moyens. Ceux qui espéraient une débauche de sexe et de violence peuvent remballer leurs ardeurs : Verhoeven a vieilli, il s'est assagi, et si la crudité des images reste sans fard (« full frontal nudity », sang qui gicle...), elle évite soigneusement toute gratuité et fait partie intégrante de l'histoire contée. **Black Book** est en fait le résultat d'un parcours chaotique et riche en expériences : un film qui n'appartient qu'à son réalisateur (on pense souvent au superbe **Soldier of Orange**), au script bien plus riche et complexe que n'importe quel produit US, mais qui s'offre pourtant une narration typiquement hollywoodienne. Ce qui le rend formidablement excitant, tant dans la forme que sur le fond. La composition picturale du métrage est éloquente : Verhoeven a toujours cité David Lean comme son cinéaste de prédilection, et on ne pouvait rêver plus bel hommage à son glorieux aîné, tant le « Hollandais violent » semble en ressusciter la flamboyance. Son admiration pour **Docteur Jivago** transpire de chaque plan, exhume des émotions que seul ce type de cinéma savait provoquer, et les exalte avec une énergie inhérente au style de Verhoeven. Une énergie décuplée par un script bourré de péripéties, de trahisons, d'action et de tragédie (le scénariste Gerard Soeteman a signé celui de **La Chair et le sang**, l'un des plus beaux de l'Histoire du cinéma), script qui n'hésite d'ailleurs pas à passer du mélo au pur film d'action avec un bonheur communicatif. Car s'il évoque des épisodes atroces de la Seconde Guerre (la scène où les Hollandais libérés se vengent des « putes à boches » ne fait guère l'impasse sur une certaine bestialité), **Black Book** sait, avant tout, rester un grand film d'espionnage et une magnifique histoire d'amour. Pas évident, pourtant, de sympathiser avec cette jeune et jolie juive (fabuleuse Carice van Houten) qui, sa famille massacrée par les nazis, est chargée par la résistance hollandaise de séduire le chef de la Gestapo... et lui tombe dans les bras. C'est pourtant cet officier dégoûté par la guerre, dont la famille est morte sous les bombes alliées, qui saura briser l'armure de la tentatrice, et faire d'elle une femme merveilleuse capable de prendre les risques les plus insensés pour sauver cet amour impossible. Quitte à devenir une cible à abattre pour une résistance aussi corrompue que ceux qu'elle défie.

C'est là que réside l'autre force du film : le Mal est partout, il est contagieux, et la priorité absolue dans ce type d'environnement est de survivre, quel qu'en soit le prix. Pas question de juger les actions de l'un ou l'autre camp, mais plutôt de filmer leurs réactions et leurs méthodes. Certaines sont déloyales et sadiques, d'autres nobles et chevaleresques, mais elles sont toujours dictées par les circonstances, ce qui implique des personnages totalement imprévisibles. À cet égard, le film s'offre un rebondissement sacrément gratiné : comme le dit d'entrée de jeu l'un des protagonistes, il ne faut faire confiance à personne. Verhoeven profite par ailleurs de cette ambiguïté permanente pour métamorphoser l'œuvre, et ce à maintes reprises, en thriller hitchcockien rappelant les belles heures de la période anglaise de Sir Alfred. C'est dire à quel point **Black Book** est un film « à l'ancienne », un ravissement pour tout mordu de cinoche... et un très, très grand Verhoeven. Love you, Paul.

Cédric DELELÉE

ZWARTBOEK. HOLLANDE/ALLEMAGNE/G-B/BELGIQUE. 2006. REAL.: PAUL VERHOEVEN. SCEN.: GERARD SOETEMAN ET PAUL VERHOEVEN. DIR. PHOT.: KARL WALTER LINDENLAUB. MUS.: ANNE DUDLEY. PROD.: JEROEN BEKER, TEUN HILTE, SAN FU MALTHA, JENS MEURER, JOS VAN DER LINDEN ET FRANS VAN GESTEL POUR FU WORKS, HECTOR BV, MOTEL FILMS, AVRO TELEVISION, MOTION INVESTMENT GROUP, STUDIO BABELSBERG ET VIP 4 MEDIENFONDS. INT.: CARICE VAN HOUTEN, SEBASTIAN KOCH, THOM HOFFMAN, WALDEMAR KOBUS, DEREK DE LINT... DUR.: 2H25. DIST.: PATHE. SORTIE LE 29 NOVEMBRE 2006.

ATTENTION

Sucer ce magazine tue

2€

L'HEBDO DU JEU VIDÉO
EN KIOSQUE CHAQUE MERCREDI

Découvrez le magazine sur www.canardplus.com

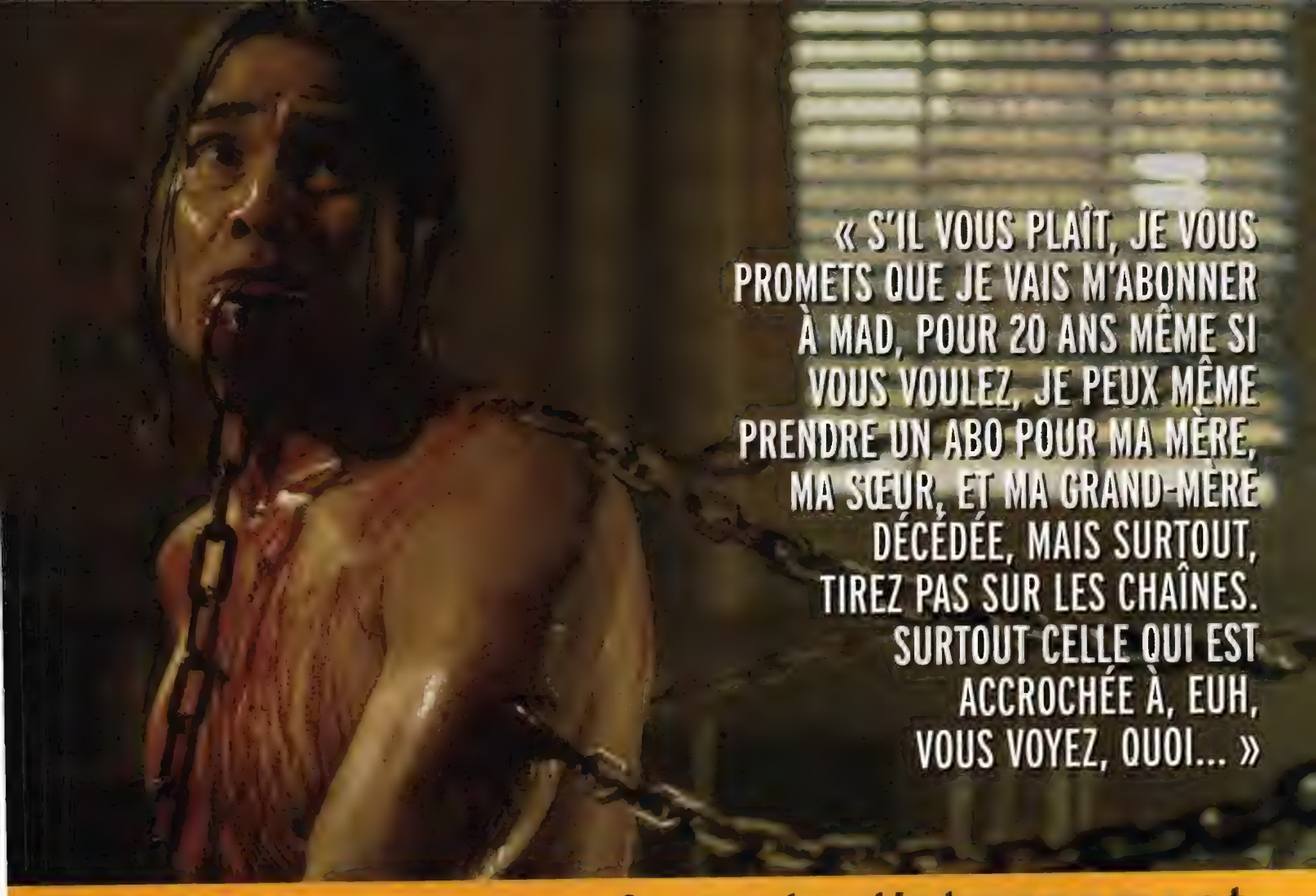
Avis chiffrés

0 nul
1 très mauvais
2 mauvais
3 moyen
4 bon
5 très bon
6 chef-d'œuvre

	DIDIER ALLOUCH	YANNICK DAHAN	CÉDRIC DELELÉE	DAVID DOUKHAN	JULIEN DUPUY	LAURENT DUROCHE	FAUSTO FASULO	DAMIEN GRANGER	STÉPHANE MOÏSSAKIS	JULIEN SÉVÉON
2001 MANIACS		**4** On délire grand-guignol complètement inégale mais fendard du début à la fin.					**4** H.G. Lewis peut être fier : Sullivan a ressuscité le fameux redneck spirit. Les bonnes gens ne pouvant (comment ça, c'est déjà le cas ?!) !	**5** Drôle, cul, gore. 100 % redneck... Le haut du panier du direct-to-DVD.		**2** Du cinéma Z redneck assumé, mais la sauce ne prend pas.
BLACK BOOK		**6** À l'heure où la Hollywoodisation domine, Verhoeven n'a rien perdu de sa hargne. Il nous livre un chef-d'œuvre de subversion qui claque comme une gifle ! Impérial !	**5** Quelque part entre Hitchcock, **Docteur Jivago** et **Opération Crossbow**, du grand cinoche comme on n'en fait plus.	**5** Violent, déroutant, romantique, sensuel, historique... **Black Book** est presque meilleur que **Soldier of Orange** !			**6** Paul Verhoeven : 68 ans, une hargne intacte et une nouvelle bombe à son palmarès.			
LE DAHLIA NOIR	**3** La présence du film contenu dans ce ratage est passionnante, et n'existe que dans les fans super 8 porno de Short. Mais rien que pour ces quelques minutes...	**2** Adaptation décousue, mise en scène timorée et casting pitoyable. Le miracle n'a pas eu lieu...	**4** De Palma se réapproprie Ellroy pour y recycler une partie de sa filmo. Régressif, mais le plaisir et le style sont bien là.	**4** Deux heures pour adapter James Ellroy, c'est (trop) peu. Mais ça n'empêche pas De Palma de nous réserver quelques scènes d'anthologie.			**4** De Palma tend le bâton pour se faire battre en balançant Ellroy, mais livre un film passionnant à défaut d'être complètement réussi.		**3** La preuve malheureuse que le cinéma n'est pas qu'une question de talent...	
LES FILS DE L'HOMME		**5** Un brillant récit d'anticipation et une mise en scène virtuose. Cuaron fait définitivement partie des plus grands !	**6** Bouleversant d'émotion brute et de violence crue, avec Michael Caine dans le plus beau rôle de sa carrière.	**5** Un must en matière de SF politique doublé d'un film vraiment émouvant. Cuaron confirme tout le bien qu'on pense de lui.	**6** Un des rares chefs-d'œuvre du cinéma post-apocalyptique. Et accessoirement un pan technologique hallucinant.	**6** Mise en scène hallucinante ? On s'en bluffants ? Oui. Mais surtout, un putain de beau film, de ceux qui vous marquent pour longtemps...			**6** Tout simplement le maître-étalon du cinéma actuel, à la fois terrassant et galvanisant !	
HARD CANDY	**3** Pas assez craspec-bouteuse. Ah, si Rob Zombie avait fait ce film...	**4** Un huis clos captivant qui joue avec brio sur les réactions épidermiques du spectateur !	**4** Mise en scène remarquable malgré une fin décevante. Patrick Wilson est extraordinaire.	**5** Une vraie surprise qui fait l'effet d'un coup de latte dans les testicules.	**4** Malgré une facture qui aurait gagné à se faire plus discrète, l'écriture et l'interprétation remportent la mise.	**4** Un thème délicat traité avec une ambiguïté bienvenue, et servi par deux excellents comédiens. Dommage que la fin soit décevante.	**4** Un film risqué empruntant quelques fâcheux raccourcis, mais une efficacité et un duo d'acteurs qui font la différence.	**5** Un shocker sous forme de huis clos des plus stressants qui vous promène d'un bout à l'autre. Une grande réussite.	**4** Perfectible mais très intrigant. David Slade entre dans la catégorie « Cinéastes à suivre »	
LES INFILTRES	**4** Scorsese s'approprie **Internal Affairs** et en fait un étourdissant exercice de style presque aussi bien que l'original...	**6** Rock'n roll, ultra tendu, génialement mis en scène et doté d'un casting déchaîné. Scorsese reste plus jeune et inventif que la plupart des cinéastes émergents ! À méditer...	**5** Un vrai film de mâles et le meilleur Scorsese depuis... Taxi Driver ?	**6** Leo et Mak avaient fait un très bon film, mais attendez de voir le remake survoltage de Scorsese !!! Et les dialogues sont dignes d'un Shane Black !			**6** Un simple remake ? Non, juste un chef-d'œuvre qui explose son modèle.		**6** Tiens, c'est bizarre, Martin Scorsese serait un meilleur réalisateur qu'Andrew Lau ?	
LE LABYRINTHE DE PAN	**6** Depuis le temps qu'on vous dit que Guillermo est un génie... Son **Labyrinthe de Pan** est une merveille d'émotion fantastique.	**6** Un conte tragique et bouleversant. Des images sublimes qui submergent notre âme. Le plus grand film de l'année !	**4** Mise en scène splendide et prétentieuse, script passionnant et inabouti. Mais c'est tellement mieux que **Hellboy**...	**6** En son centre, un royaume.	**6** Il n'y a que del Toro qui puisse signer une œuvre aussi sombre et jubilatoire à la fois.	**6** Un crève-cœur qui convoque à la fois la beauté des rêves d'enfants et la noirceur la plus animale du monde des adultes. Splendide et éprouvant.	**6** Un bulldozer émotionnel, ravageur, puissant et maîtrisé de bout en bout. On pèse : le film aurait mérité d'être plus long vu la densité de son histoire.	**6** S'il subsistait de très maigres défauts dans **L'Échine du diable**, ils sont ici tous corrigés. À tomber et à chialer.	**6** Du chef-d'œuvre oui est à la fois une aubaine et un cauchemar pour les rêveurs du monde entier : Dévastateur !	
LA NONNE	**2** Autant j'aime l'idée d'une méchante bonne sœur, autant là, non...	**3** Un petit 2 old school sans grand intérêt, mais sincère et sans prétention.		**2** De la Madrid passe complètement à côté des possibilités offertes par l'histoire originale de Balaguero.				**4** Un très beau slasher, gothique à souhait, même si la fin est des plus navrantes.	**3** Objectivement, c'est nase, et je cherche encore à savoir pourquoi le film me fait marrer. Pourtant, c'est le cas.	**0** Deux heures d'une sieste avec Big Ben.
SAW III	**4** Sadisme et brillement mieux que le 2.					**4** La franchise reprend du poil de la bête avec ce 3e opus généreux, gore et pas con. Allez, on oublie **Saw II** maintenant...	**4** Un Category 3 à l'Américaine. Pas très surprenant certes, mais d'une cruauté et d'un gore à vous remuer l'estomac.	**5** Y'a plus vraiment de surprises, mais c'est très bien emballé et niveau sadisme, c'est tout simplement du jamais vu !	**1** Le mauvais à l'état pur.	
SEVERANCE		**5** Un survival fun et déjanté, à l'humour très noir, qui redonne le genre avec un respect qui force l'admiration !		**3** Quelques gags rigolos-mais on est en droit de préférer la sérieuse ambiance de Creep.	**5** Bourré d'idées, intègre et culotté : la confirmation après Creep que Christopher Smith est un réalisateur à suivre.	**4** On se marre comme des gorets, mais c'est parfois bien inquiétant, et surtout très gore ! Seul reproche : une mise en scène trop molle.	**5** Très généreux et parfois légèrement subversif, **Severance** est un délicieux des cols blancs ! Heurs patrons, meurs !	**5** Un survival sciemment bourrin et humour sont savamment dosés. Tout ce qu'Eli Roth a raté avec **Hostel**.	**4** Un cocktail humour/gore assez plaisant, même si c'est un peu long à démarrer...	**5** Aussi jouissif qu'une braguette ouverte lorsqu'on a vraiment envie de pisser.
THE HOST	**4** Le film de monstre est parfait, le message écolo-neurone à souhait. Mais c'est ultra-fun...	**5** Un pur film de monstre, doublé d'un vrai pamphlet politique, le tout saupoudré de comédie. Fallait le faire !		**3** Des incursions humoristiques vraiment confuses et un rythme défaillant. Reste la magnifique créature et une première scène efficace.	**6** L'ultime démocratisation thématique, sociale et graphique du film de monstre. Une data.	**6** Une belle maîtrise formelle et une telle sûreté de ton en un seul film, c'est presque indécent. Une bombe !	**6** Toute la générosité, le talent et la subversion d'un auteur, au service d'un projet tout simplement démentiel.		**6** Le summum du blockbuster pertinent, ludique, palpitant et touchant. En plus, le monstre est extraordinaire !	

L'ANIMATION NE SERA PLUS JAMAIS COMME AVANT

© 2005 Tatsunoko Pro / KARAS Committee



Choisissez votre formule d'abonnement

OFFRE FIDELITE 1 AN 11 NUMEROS
28 % D'ECONOMIE
** Tarif Hors Europe et DOM-TOM : 45 € pour 11 n° (participation aux frais de port incluse)

OFFRE FACILITE PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE*
9€ PAR TRIMESTRE

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 04)

NOM _____
PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

☐ **OUI,** je m'abonne à Mad Movies pour 11 numéros et je choisis l'offre spéciale d'abonnement avec 30 % de réduction pour 11 numéros

☐ **OUI, je profite de la nouvelle facilité de paiement de 9 € par trimestre*.**
Je complète l'autorisation de prélèvement ci-dessous sans oublier de la signer et de joindre mon RIB (relevé d'identité bancaire) ou RIP (relevé d'identité postale).
*Offre réservée à la France métropoliataine uniquement

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER. Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine. **Hors Europe / DOM-TOM** (par avion) : 11 n° : 45 €.

PAYEZ PAR PRÉLÈVEMENT AUTOMATIQUE PRESENTÉ PAR MAD MOVIES

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE

réconduit tacitement sauf demande contraire adressée à DIP/Mad Movies, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

Nom : _____ Prénom : _____
N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

ORGANISME CRÉANCIER **CPF/MAD MOVIES**
6 rue Rodier - 751009 Paris

N° NATIONAL D'ÉMETTEUR 493128

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT TENEUR DU COMPTE À DÉBITER (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)

Nom de l'établissement : _____ N° : _____ Rue : _____
Code Postal : _____ Localité : _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

Établis. | Code Guichet | N° de Compte | Clé RIB

Date : _____ Votre signature obligatoire :

J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au magazine Mad Movies.

☐ Je préfère régler mon abonnement en une seule fois

Date et signature obligatoires

☐ **par chèque** bancaire ou postal, libellé à l'odre de ***CPF/MAD MOVIES***
☐ **par carte bancaire** n° _____ Date d'expiration _____
Notez ci-contre les 3 derniers chiffres du numéro inscrit au dos de votre de carte, près de la signature. _____

Conformément à la loi Informatique et Liberté du 6 janvier 1978 (article 27), vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos noms, prénom, adresse et numéro d'abonné ou de cocher ici ☐

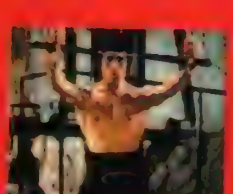
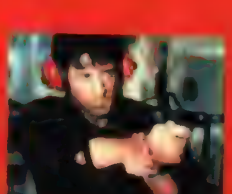
ACTION

La chaîne sous haute surveillance

Sueur, sang, explosions et combats en tout genre : tous les grands films d'action sont sur Action ! Retrouvez les chefs d'œuvres inédits de films de genre et des séries incontournables !

ACTION

LA CHAÎNE 100% ADRÉNALINE

ACTION est disponible sur CANALSAT freebox TV TELE2

LE DORMEUR DOIT SE REV

REPOSE EN PAIX
DE BRUNO COLLET

En bravant les a priori qui sclérosent la production nationale, la firme rennaise Vivement Lundi ! est en train de donner naissance à une série d'animation qui a déjà séduit les Américains, et devrait servir de leçon aux Français.

« *On nous ment, mon bon monsieur !* » Le jeune quadragénaire accort qui vient de lâcher cette amusante réplique, le visage fendu d'un sourire épanoui, s'appelle Jean-François Le Corre. Comme son nom de famille le laisse entendre, Jean-François est Breton. En revanche, son air affable, son ouverture d'esprit et son franc-parler ne laissent en rien présager son métier : figurez-vous que le sieur Le Corre est producteur, et même un de ces producteurs que tout aspirant cinéaste rêve de rencontrer. Enfin, sa réplique ironique pourrait faire office de cri de victoire. Car à quelques centaines de kilomètres de notre capitale nombriliste, et plus précisément au sein d'une maison rennaise transformée en studio d'animation, Jean-François Le Corre, suivi de près par une équipe de passionnés, est mine de rien en train de couler par le fond certaines tristes règles d'or de l'industrie audiovisuelle tricolore. Et ironiquement, cette naissance d'un nouvel espoir d'alternative se voit affublée d'une épitaphe en guise de nom : ***Repose en paix***.

LE CHOC DES MONDES

Tout a commencé par l'envie d'un des collaborateurs de Jean-François Le Corre, Bruno Collet. Jeune vétéran de la récente tradition bretonne des films d'animation en volumes (il a participé au magnifique **Homme aux bras ballants** de Laurent Gorgiard, présenté au Festival de Gérardmer en 1998), ce réalisateur aux airs de grand enfant profite d'une commande d'Arte pour concevoir des pastilles initialement destinées à une soirée Thema, mais qui pourraient fusionner en un pilote pour une hypothétique série télé. Très sombre, cette œuvre patchwork baptisée ***TV Path*** contient déjà en germe ***Repose en paix***. On y décrit en effet, avec un style percutant, les mésaventures d'un cinéphile apathique, assailli dans sa chambre par un être malfaisant qui s'inspire des films visionnés par sa victime pour la trucider. Et selon la bonne vieille tradition des Chuck Jones, le piège fomenté par ce vil personnage se retourne systématiquement contre lui. Un concept suffisamment souple pour que Collet laisse libre cours à deux de ses plus grandes envies. En premier lieu, ***Repose en paix*** lui permettra de revisiter les sous-genres du fantastique qui ont bercé sa jeunesse cinéphilique : « *Ce dormeur qui fume des pétards toute la journée en restant prostré dans son lit, ça a forcément un côté autobiographique* » avoue l'intéressé, qui avait déjà succombé à son penchant postmoderne dans l'un de ses précédents courts-métrages, **Calypso Is Like So**, dans lequel une jeune journaliste (à qui Claire Keim prêtait sa voix) revisitait l'univers de Robert Mitchum. « *Sur ce point, cette série me permet de réinventer mon découpage en fonction des différents sous-genres évoqués.* ***Repose en paix*** *est donc pour moi un formidable laboratoire d'expérimentation.* » En second lieu, si l'on pense forcément à **Bip Bip et Coyote** devant les élucubrations explosives du duo antinomique, c'est surtout l'ombre de Terry Gilliam qui plane sur un projet se résumant, comme le définit lui-même Bruno Collet, à un « *un choc entre deux mondes : celui du tueur et celui du dormeur, le tout dans l'espace fantasmé du rêve.* ».

DU REVE A LA REALITE

Et en parlant de fantasme, il faut bien avouer qu'à ses débuts, l'existence de ***Repose en paix*** relève de la pure fiction, les dures réalités de la production hexagonale semblant tuer dans l'œuf tous les jolis rêves monstrueux de Bruno Collet. Bien qu'il soit

EILLER

BEAU PASSIF ET AVENIR RADIEUX

Dans sa relation directe avec le cinéma de genre, et surtout dans ses mécanismes de production, ***Repose en paix*** demeure une exception dans la production de Vivement Lundi ! et l'œuvre de Bruno Collet. Cependant, leurs œuvres, passées et futures, contiennent en germe tout ce qui fait le prix de ce projet. Si le court-métrage **Le Dos au mur**, réalisé en 2001 et décrivant l'existence d'un arrêt bergère et son histoire d'amour a priori impossible, est bien éloigné du ton parodique de ***Repose en paix***, on y trouve déjà cette variation graphique sur le même thème (narratif et visuel), et le ton doux-amer et légèrement ironique de Collet. La série plus franchouillarde ***La Tête dans le guidon***, retraçant la course de jouets sur une plage, possède pour sa part le style narratif percutant de ***Repose en paix***, mais aussi son goût pour les références cinématographiques, aspect qui sera poussé à son paroxysme dans **Calypso Is Like So**. Plus « culturellement correct », le quasi moyen-métrage **Le Cid**, diffusé sur Arte et réalisé par Emmanuelle Gorgiard, condense le classique de Corneille en une épopée ironique et sexuée d'une trentaine de minutes entièrement interprétée par des insectes, dont un irrésistible Rodrigue doublé par Sergi Lopez. Enfin, extrêmement enthousiasmant, le prochain court-métrage de Bruno Collet, **Le Jour de gloire**, se présente comme un film de guerre cauchemardé, dans lequel les personnages (des marionnettes en silicone), semblent ne faire qu'un avec le décor boueux des tranchées. Le fond de chaque image sera quant à lui représenté par des aquarelles incrustées numériquement. Un mélange de supports et de techniques qui promet d'être étonnant. J.D.

Ci-dessus, de haut en bas : Un animateur travaille sur les pupilles du dormeur.

Bruno Collet, sur les traces de Willis O'Brien, anime un King Kong à poigne !

parvenu entre-temps à convaincre son producteur de financer un vrai pilote, dans lequel le tueur se confronte à King Kong (Collet se réclame d'ailleurs ouvertement de *Willis O'Brien*), nos argentiers ne semblent pas spécialement attirés par ce que le réalisateur qualifie, à l'époque, de *« premier vrai flop de ma carrière. »* Jean-François Le Corre revient sur ce passage périlleux de l'aventure ***Repose en paix***. *« Nous n'avons pas suscité l'enthousiasme des Français, même si certaines chaînes thématiques, comme TPS, voulaient participer au projet, mais n'en avaient pas les moyens. C'est une niche, et le marché n'est pas assez grand en France pour ce genre de produit. Nous avons alors pensé à l'international. Et là, ça a été le déclic. Nous avons eu des touches avec Nickelodeon (1), mais c'est finalement Turner Classic Movies qui s'est déclaré intéressé (…). Nous leur avons proposé un devis élevé (même si nous avons réalisé par la suite que nous avions vu trop bas), et ils ont payé 80 % de ce budget, ce qui est une première pour moi. Et le plus fou dans cette histoire, c'est que nous ne les avons jamais rencontrés ! Nous avons négocié via une série d'e-mails ! »* Et Le Corre de livrer la moralité de cette aventure édifiante, son petit sourire toujours aux coins des lèvres : *« On ne nous parle toujours que des mêmes productions, des mêmes films, des mêmes filiales. Il faut arrêter de ne penser qu'à l'Europe. Le monde entier peut être intéressé par nos produits. Et en l'occurrence, travailler avec les nord-Américains, ce n'est pas si compliqué que ça. ».*

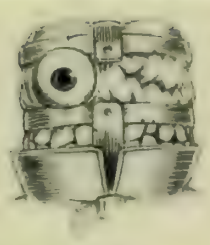
LA CLASSE AMERICAINE

Reste que les Yankees vont imposer leur lot de contraintes à la société de Jean-François Le Corre, Vivement Lundi !. Anecdotiques, voire amusants, certains alinéas du contrat imposé par la chaîne commandent au précieux réalisateur de proscrire toute activité jugée trop périlleuse, comme le parachutisme ou l'équitation, durant la conception de la série. Plus attendu, à tel point que cette règle allait de soi pour Vivement Lundi ! : travailler pour TCM ne va pas sans une certaine exigence visuelle. Comme le résume Le Corre : *« On va être coincé entre Sam Peckinpah et John Ford. Graphiquement, on ne peut donc pas livrer une bouse ! »*. Chaque épisode d'une centaine de secondes demande ainsi une bonne dizaine de jours de travail, sur un plateau entièrement équipé en HD, avec trois unités de tournage. Chacun des épisodes comporte son lot de nouveaux décors, accessoires et personnages. Chaque plan demande entre trente minutes et 3h30 de préparation, le record étant pour l'instant détenu par une scène dans laquelle la proue d'un vaisseau fantôme fait voler en éclats les portes et le sol de la chambre du dormeur. Et puis, bien entendu, chaque plan bénéficie d'un lourd traitement en post-production, avec étalonnage numérique et ajout d'éléments en 2D (flammes, débris, etc.). Bref, si ***Repose en paix*** peut rappeler ***Robot Chicken***, la série potache produite et cosignée par Seth Green et tournée en image par image avec des figurines achetées dans le commerce, les exigences visuelles de ces deux productions sont diamétralement opposées.

BONNES REFERENCES

Enfin, l'un des derniers impératifs, probablement le plus délicat à tenir, consiste à revisiter sans équivoque tous les sous-genres du cinéma fantastique, sans que les similitudes entre les marionnettes et les personnages qu'elles caricaturent ne puissent pousser les ayants droit à réclamer des royalties. Une contrainte qui, au final, s'est révélée être un précieux stimulant créatif pour Bruno Collet. Dans un épisode revisitant **L'Étrange créature du lac noir** (et qui se termine en comédie musicale délirante à la Busby Berkeley), Collet s'éloigne du faciès du monstre amphibien des Westmore, en moulant une véritable tête de rouget qu'il plante au sommet de sa figurine humanoïde. Et pour une parodie de **Moby Dick**, il montre le cétacé

LES ENTRAILLES DU TUEUR PAR DAVID THOMASSE (MECANICIEN-STRUCTURE)



1

1 - « Lors de la première étape de la conception des marionnettes, à savoir la recherche graphique, il peut arriver que l'on soit amené à modifier l'apparence du personnage en fonction des contraintes techniques liées à l'animation image par image, notamment parce que nous devons parvenir à trouver des formes adaptées aux mouvements requis. Le tueur, par exemple, devait avoir une silhouette un peu bossue, et nous avons donc décidé d'avancer son cou vers l'avant. »

2 - « Les marionnettes du tueur et du dormeur devaient être résistantes. Or, si l'on peut se contenter d'armatures en fils d'aluminium pour des personnages secondaires tels que la créature de Frankenstein, nous avons conçu des squelettes en acier pour les deux protagonistes principaux, ce qui demande environ une semaine de travail par structure, sachant que nous en avons conçues six pour le tueur. Ces structures sont en plaques de laiton enserrant des billes en acier, ce qui nous permet de resserrer l'articulation, qui va fatalement se détendre à force d'être sollicitée. Autrement dit, les jointures doivent être encore accessibles une fois que la marionnette est terminée. Pour fixer les pieds en acier de la marionnette au sol, nous utilisons des aimants très puissants ou, plus rarement, une tige vissée dans le pied, quand la marionnette évolue sur un terrain accidenté. »

3 - « À l'inverse du corps, les mains du tueur sont trop fines pour être en laiton et en acier. Elles sont donc en fil d'aluminium, et recouvertes de mousse à matelas. Nous avons fabriqué plus d'une quinzaine de paires de mains pour le tueur, parce que le fil d'alu casse au bout d'un certain temps. »

4 - « Les pieds et les renforts de maintien sont en résine polyuréthane. Ces derniers permettent à l'animateur d'avoir des prises de déport pour manipuler la marionnette. Pour concevoir le corps, si celui-ci est recouvert par un costume, nous utilisons tout simplement de la mousse à matelas. »

5 et 6 - « Quand le personnage est nu, sa « chair » est en mousse de latex ou en silicone. C'est une méthodologie plus lourde à gérer : il faut modeler le corps en plastiline, puis mouler la sculpture obtenue, après quoi on nettoie et on replace la structure dans le moule afin de couler le silicone. »

7 - « Les têtes des deux personnages sont en résine polyuréthane tirée

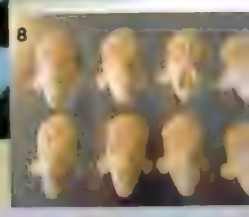
2

3

5

6

7



8

blafard sautillant à la surface de l'océan, comme un dauphin. La série n'hésite donc jamais à multiplier les références explicites aux films de genre. Chaque épisode réinterprète ainsi un pan du bestiaire fantastique : le blob, les insectes géants à la Bert I. Gordon, des aliens malfaisants lointains parents des Zaghons des **Survivants de l'infini**, la créature de Frankenstein, etc. Un cuistot italien sosie de Martin Scorsese fait même une apparition, le temps de concocter un plat de spaghettis assaisonnés à l'ail destiné au tueur, alors transformé en vampire. Mais on y trouve aussi quelques clins d'œil plus sophistiqués : l'épisode de la créature du lac noir permet de jouer sur le bon vieux concept du film en relief, tandis qu'un sketch avec une machine à voyager dans le temps explore les différentes époques du cinéma, du parlant au muet, et de la couleur au noir et blanc.

ET APRES ?

Si ***Repose en paix*** n'a pas prétention à révolutionner l'industrie audiovisuelle, la série reste en tout cas, en plus d'une réjouissante gourmandise pour cinéphages adeptes du genre, une formidable brèche sur un avenir plein de promesses pour la création française, qui plus est régionale. D'autant que TCM ne cache pas son enthousiasme devant les premiers épisodes terminés, et que les médias se montrent de plus en plus intrigués par cette entreprise hors norme. « *En plus de nous avoir permis d'investir, cette série nous donne une exposition franchement exceptionnelle* » se félicite Jean-François Le Corre. « *Et puis, elle nous est incroyablement bénéfique en termes de crédibilité. Enfin,* ***Repose en paix*** *m'a surtout décomplexé. Bref, il est temps de passer au long.* » On allait le dire !

Julien DUPUY

(Un grand merci à Mehdi OUAHAB et à toute l'équipe de Vivement Lundi !)

(1) La société de production à l'origine de ***Bob l'éponge***, ***Les Razmokets*** et consorts.

Vous pouvez découvrir le pilote de ***Repose en paix*** ainsi que le reste des productions de Vivement Lundi ! sur le site www.vivement-lundi.com

Ci-dessous : Trois aperçus du choc des mondes cinéphiles de *Repose en paix*.

dans des moules silicones. Le tueur possède toute une rangée d'yeux différents qui se bloquent dans son crâne grâce à une couche de silicone qui tapisse son orbite. Les cheveux sont constitués de poils de balai. »

8 et 9 - *« Le dormeur a un visage nettement plus expressif, il fallait donc trouver un système pour changer la tête du personnage suivant ses différentes humeurs. Nous avons sculpté toute une galerie de visages expressifs, et modelé des paupières au moyen d'un silicone qui durcit à l'air. Pour fixer ces visages sur la tête du personnage, nous avons utilisé des pièces de Lego. Les cheveux sont de véritables cheveux humains teints. »*

Propos recueillis et mis en forme par Julien DUPUY

NOUS SOMMES DEUX SŒURS JUMELLES...

SISTERS DE DOUGLAS BUCK

Un remake, un de plus ! Nouvelle adaptation d'un classique des seventies, Sisters risque de créer la surprise. Grâce à un producteur atypique, un casting hétéroclite et un réalisateur sacrément doué, le film de Douglas Buck a toutes les chances de rejoindre L'Armée des morts et Massacre à la tronçonneuse dans le club très fermé des remakes qui ont de la gueule.

Edward R. Pressman est un producteur éminemment sympathique. Complice de Brian De Palma sur **Sœurs de sang** (titre français du **Sisters** original) et **Phantom of the Paradise**, il est à l'origine de réussites telles que **The Crow**, **Bad Lieutenant** ou encore **Wall Street**. Certes, il a également produit des films que l'on peut s'empresser d'oublier (les suites minables de **The Crow** ou l'inénarrable **Street Fighter** avec Jean-Claude), mais sa volonté de travailler avec le gratin de la scène indépendante témoigne d'une vraie passion pour le film de genre tel qu'on l'aime ici. Ces dernières années, Pressman laissait entendre qu'il cherchait à « updater » les deux œuvres de jeunesse du grand Brian, histoire de surfer lui aussi sur la vague de remakes de classiques du cinéma fantastique qui déferle depuis quelque temps sur Hollywood. Si la simple idée de voir ces deux pépites que sont **Sœurs de sang** et **Phantom of the Paradise** se payer un lifting pas vraiment nécessaire peut faire grincer des dents tout cinéphile normalement constitué, il faut bien convenir que Pressman n'est pas homme à se lancer dans un projet sans réfléchir. Le producteur a su faire confiance durant toute sa carrière à des auteurs aussi visionnaires qu'Alex Proyas, Abel Ferrara, Terrence Malick ou encore Oliver Stone, et rien que pour ça, il mérite notre respect.

Sur cette double-page :
Atmosphère trouble et ambiance délétère : Douglas Buck revisite l'univers de De Palma.

L'HOMME DE LA SITUATION

Douglas Buck est un réalisateur plein de talent. **Family Portraits** en témoigne (cf. critique dans le précédent numéro). Lorsqu'il apprend qu'Ed Pressman désire dépoussiérer **Sœurs de sang**, le jeune homme sait qu'il tient là un projet à la mesure de ses ambitions. Si le film de De Palma est résolument ancré dans la mémoire des cinéphiles, il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre aussi impérissable qu'un **Zombie** ou un **Halloween**, et Buck pense pouvoir relever le défi sans craindre de voir débarquer sur le seuil de sa porte une horde de fans énervés (quoique, à notre époque...) : *« Je n'envisagerais jamais de faire un remake d'un grand classique comme* **Massacre à la tronçonneuse**. *Quel est l'intérêt ?! C'est une idée avant tout financière et très peu artistique. Ces films ne sont pas mauvais en soi, ils sont même meilleurs que je ne l'aurais pensé, mais ils sont complètement dénués de sens par rapport aux originaux, surtout* **Massacre à la tronçonneuse**. *Avec* **Sœurs de sang**, *j'avais le sentiment qu'on pouvait faire quelque chose de différent. De plus, c'est un film auquel on peut toucher. »*. Buck sait que l'excellent métrage de De Palma se prête à de multiples variations, ce qui devrait lui permettre de s'éloigner considérablement de la voie empruntée avant lui par le réalisateur de **Blow Out**. Pour décrocher le job, il fait parvenir à Pressman un DVD de ses courts-métrages, dans l'espoir de le convaincre qu'il est l'homme de la situation. Le producteur, impressionné, confie logiquement le bébé à l'apprenti réalisateur, et le charge d'en réécrire le scénario, trop heureux de tenir enfin celui qui pourrait relancer un projet un peu embourbé. Après avoir donné sa chance à De Palma au début des années 70, Pressman fait à nouveau confiance à un jeune auteur-réalisateur quasi inconnu.

À quelques mois du premier tour de manivelle, premier choc pour Douglas Buck : Asia Argento, qui était attachée au projet depuis le début, quitte le navire pour rejoindre Catherine Breillat sur son nouveau film. Obligé de rebondir, le cinéaste met le grappin sur la belle Anna Mouglalis (**Romanzo criminale**), qu'il a vue à l'œuvre dans **La Vie nouvelle**, et pense enfin tenir l'actrice rêvée pour le double rôle d'Angélique et Annabelle, les deux sœurs siamoises autrefois interprétées par Margot Kidder. Second choc pour Buck : à deux jours du tournage, Mouglalis abandonne le projet pour « raisons personnelles ». Le jeune réalisateur accuse le coup et, désespéré, fait appel à Lou Doillon (**Saint Ange**), actrice au physique radicalement opposé à celui de ses deux camarades. Buck et Pressman choisissent ensuite la reine du ciné indépendant, Chloë Sevigny (**Boys Don't Cry**) pour reprendre le personnage campé autrefois par Jennifer Salt, et donnent à l'anglais Stephen Rea (**V pour Vendetta**) le rôle du Dr. Lacan. Le tournage de **Sisters** débute à Vancouver (essentiellement pour des raisons de budget, celui-ci ne dépassant pas les 9 millions de dollars) sans perdre de temps. Buck, heureux de pouvoir bénéficier de moyens techniques à la hauteur de ses ambitions, sait qu'il a franchi une étape importante de sa carrière : *« J'avais l'impression*

d'avoir 30 fois le budget de **Family Portraits**, *et 10 fois moins de contrôle. J'ai été obligé de faire beaucoup plus de compromis que sur mes précédents films.* ». Échaudé par une préproduction trop courte, Buck reste néanmoins philosophe : « *J'aime beaucoup faire des répétitions. Malheureusement, je n'ai pas pu travailler avec les acteurs autant que je l'aurais voulu, à cause d'un planning très serré. C'était assez douloureux. Les comédiens ont été choqués par les problèmes de production rencontrés sur le tournage, et ils se sont progressivement ralliés à moi. Je leur en suis particulièrement reconnaissant. Stephen Rea, Chloë Sevigny... Ils ont été une bénédiction sur ce tournage.* ».

FEMMES, JE VOUS AIME

Et l'histoire dans tout ça ? Comme dans l'original, Grace, une jeune journaliste trop curieuse (Chloë Sevigny), cherche à percer le mystère qui plane sur une jeune femme à la personnalité fragile (Lou Doillon), suivie de très près par son psychanalyste, le Dr. Lacan (Stephen Rea). Au cours de son enquête, Grace est témoin d'un meurtre et risque, elle aussi, de tomber sous l'emprise de ce dangereux docteur...

Aidé par son ancien prof de fac, John Freitas, Douglas Buck se charge de remettre au goût du jour le scénario écrit dans les années 70 par De Palma et Louisa Rose, et conserve le point de départ imaginé par le réalisateur du **Dahlia noir**. « *La structure est la même, mais tout ce qu'il y a autour a été modifié.* » Buck voit dans **Sisters** un moyen d'exprimer quelques idées, bien différentes de celles du premier film. Non pas que le jeune cinéaste ait quelque chose contre le style baroque de l'Italo-américain, mais il cherche avant tout à se différencier, et à ne pas marcher sur les plates-bandes de l'ami Brian : « *Bien sûr que j'aime la mise en scène de De Palma. Mais ce sont surtout les thèmes sous-jacents de* **Sœurs de sang** *qui ont retenu mon attention. Le patriarcat masculin et très répressif, comment les femmes sont réduites à l'état d'objets et complètement détruites psychologiquement... Je voulais également explorer la séparation physique et psychologique entre les deux personnages, représentée par la cicatrice, ce qui est un thème très cronenbergien. J'attache beaucoup d'importance à ces réflexions.* ». Douglas Buck serait-il le nouveau porte-parole des freaks, comme l'auteur de **Frissons** et de **Rage** avant lui ? C'est bien possible, et Chloë Sevigny va même plus loin, pour le plus grand plaisir de son metteur en scène : « *Quand je discutais de son rôle avec Chloë, elle trouvait le film très féministe. Je ne suis pas aussi catégorique, mais le film contient effectivement beaucoup d'éléments abondant dans ce sens. Il montre une société dominée par les hommes, qui relègue la femme au rang de monstre. J'aime le côté progressiste de* ***Rosemary's Baby****, car il y a une reconnaissance du rôle néfaste que joue l'ordre patriarcal sur Rosemary, tout comme celui de l'Église.* ». À l'image de ses premières œuvres, Buck privilégie l'aspect humain de son histoire : « *La tragédie des personnages est toujours ce qui m'intéresse le plus. Toutefois, je me suis plus reposé sur les dialogues dans* **Sisters** *que dans mes courts-métrages.* » Buck a-t-il réussi son coup et accouché d'une œuvre originale et complexe ? Le réalisateur de **Family Portraits** semble le penser : « *Je suis en train de finaliser en ce moment même la postproduction du film, et je suis assez satisfait du résultat.* **Sisters** *est un film très personnel.* ».

UN REMAKE SOUS INFLUENCE

Si **Sisters** a des choses à dire, il reste avant tout un film de genre. À l'image de ses courts, Buck ne verse pas dans le politiquement correct, et fait couler le rouge qui tache à grosses gouttes. « **Sisters** *sera classé R, il n'y a aucun doute là-dessus. Un film d'horreur classé PG-13 n'a aucun sens à mes yeux. Ma grande aspiration serait d'écoper d'un NC-17, mais ils ne me laisseront jamais faire ! (rires)* » Il est vrai qu'un film bourré de meurtres à l'arme blanche, de voyeurisme morbide et de monstres de foire ne peut supporter la demi-mesure. Si Douglas Buck veut nous choquer, il cherche aussi à nous divertir : « *J'espère faire un film très intense, mais j'aimerais également qu'il soit aussi ludique que l'original. Je ne pense pas néanmoins que* **Sisters** *soit très commercial. Et si le producteur le pense, je crois que c'est surtout pour se rassurer ! (rires)* » Si, comme le film de De Palma, ce **Sisters** cuvée 2006 s'apparente à un thriller stylisé, Buck semble prendre ses distances avec le style outrancier du metteur en scène de **Mission : Impossible**. Exit donc les nombreux split screen, la caméra « prima donna » et le score hitchcockien, le jeune cinéaste fait partie d'une autre école, plus cérébrale : « *Je me suis d'avantage référé au travail de Polanski. En visionnant les rushes, je me suis dit : « Ces moments-là du film, tu les dois au* **Répulsion** *de Polanski ! ». Mais j'ai essayé d'apporter un angle nouveau, et de ne pas me contenter de citer aveuglément.* ». Effectivement, l'ombre du génial réalisateur du **Couteau dans l'eau** plane sans équivoque sur les images du trailer de **Sisters**. L'ambiance froide et austère de la photo rappelle quant à elle celle des premiers Cronenberg, et donne au film un cachet très 70's. Pour la petite histoire, le réalisateur de **A History of Violence** devait se fendre d'un caméo, mais a fini par se retirer du projet pour cause d'emploi du temps surchargé. Dommage, car le clin d'œil aurait pu être savoureux (Cronenberg dans **Jason X**, ça le faisait moyen quand même). En plus de rendre hommage aux deux maîtres précités, **Sisters** comporterait de nombreuses références aux gialli de la grande époque, dont Buck est très friand. « *Vous le verrez immédiatement dans certains plans. J'ai créé un personnage en particulier qui s'intégrerait parfaitement dans un giallo. L'une des choses qui m'a conduit à réaliser* **Sisters**, *c'était la possibilité de revoir les œuvres de Sergio Martino, Umberto Lenzi, Michele Soavi... Il y a toujours des choses à sauver, même dans leurs plus mauvais films ! J'ai récemment découvert* **L'Alliance invisible** (**Tutti i colori del buio**) *de Martino, et c'est un chef-d'œuvre. J'ai trouvé la musique extraordinaire, et j'ai immédiatement appelé mes compositeurs pour qu'ils s'en inspirent.* » Puisqu'on vous dit que Buck est un homme de goût !

« SUR SISTERS, J'AI ETE OBLIGE DE FAIRE BEAUCOUP PLUS DE COMPROMIS QUE SUR MES PRECEDENTS FILMS. »

Jean-Baptiste HERMENT

(Propos recueillis et traduits par David DOUKHAN)

SEE NO EVIL DE GREGORY DARK

L'HOTEL DE JACOB

Sorti en mai dernier aux États-Unis (le même jour que le Da Vinci code !), le premier long de Gregory Dark est un slasher comme on les aime, rempli de scènes-chocs et de meurtres bien craspecs. En attendant qu'un distributeur français se penche sur son cas, voici un petit aperçu de la carrière de son réalisateur, dont la personnalité « autre » devrait faire toute la différence.

Curieux parcours que celui de l'Américain Gregory Dark. Si son C.V. comporte, comme beaucoup d'autres avant lui, bon nombre de clips (de Xzibit à Linkin Park en passant par Britney Spears) et d'épisodes de séries télé (***Oz***), le bonhomme a commencé sa carrière dans un genre loin d'être fédérateur dans les hautes sphères : le porno ! Eh oui, Gregory Dark a fait ses armes de metteur en scène en signant près d'une cinquantaine de films X, tous peuplés de personnages très bizarres (dont des hommes-mouches !) et de scènes bien frappées (on vous laisse la surprise). Au cours de cette carrière prolifique, durant laquelle il signera notamment les suites des mythiques **New Wave Hookers** et **The Devil in Miss Jones**, Dark se servira du film pour adultes comme champ d'expérimentation formel, et laissera libre cours à son imagination fertile. Que ce soit via les costumes, les acteurs ou les situations, Dark a toujours eu un penchant pour les bizarreries et les images les plus trash (l'un de ses films s'appelle même **Sex Freaks**), ce qui le distingue immédiatement du tout-venant du monde du porno. Pour vous donner une idée de ce à quoi peut ressembler un X signé Gregory Dark, imaginez la direction artistique de **The Cell** associée aux délires formels d'un David Lynch, le tout avec une bonne dose de fesse. « *Ces films étaient comme de l'art conceptuel pour adultes, ce n'était pas tant de l'érotisme que de l'anti-érotisme. Je suis diplômé en Art et j'ai fait du théâtre à la fac. Je me suis dit qu'il serait intéressant d'utiliser ce background dans l'univers du porno, histoire de jouer un peu avec le public.* »

Plutôt que de s'enfermer dans ce milieu trop étriqué pour lui, Dark se tourne, dans les années 90, vers le thriller érotique pour la vidéo, en plein essor après le triomphe de **Basic Instinct**. De la même façon qu'il a enchaîné les pornos à un rythme soutenu, Dark se met à pondre à la chaîne des polars du samedi soir (les 3 **Animal Instincts**, **Body of Influence**) avec la crème de la crème du film érotique de l'époque (Morgan Fairchild, Andrew Stevens, Shannon Tweed ou encore la très « busty » Shannon Whirry). Des films à la qualité toute relative, on en convient, mais efficacement emballés et plutôt stylisés. Dark multiplie les pseudos (Gregory Hippolyte, Gregory Brown), commence à se faire un petit nom, et finit par se retrouver réalisateur de clips pour nombre de groupes de Métal. Il signe même la vidéo de *From the Bottom of My Broken Heart* pour la très chaste Britney Spears ! Il paraît d'ailleurs que la Madonna du pauvre a poussé une petite gueulante lorsqu'elle a découvert le passé « chaud » de son réalisateur, à mille lieues de l'image clean que veut se donner la star.

Prochaine étape pour Dark : dénicher le projet qui lui permettra de signer son premier long pour le cinéma. Lorsqu'il tombe sur le script intitulé **Eye Scream Man** (qui deviendra **Goodnight**, puis **See No Evil**), l'homme fait des pieds et des mains pour en décrocher la réalisation, et passe une audition devant les pontes de la WWE (World Wrestling Entertainment), le studio propriétaire du projet. Cette branche ciné de la célèbre fédération de catch US, la WWF (rien à voir avec l'association pour la défense des animaux dont on collectionnait les autocollants Panini durant notre jeunesse !), compte sur la bonne santé du fantastique pour se lancer dans la cour des grands, et voit en **See No Evil** le parfait véhicule pour sa star maison, le catcheur Kane (Glen Jacobs à la ville).

REGARDE LES DJEUN'S TOMBER

« *En gros, Kane joue un psychopathe. C'est aussi simple que ça. Son personnage tue depuis longtemps, jusqu'au jour où la police est à deux doigts de l'arrêter, ce qui l'oblige à disparaître* » résume le producteur Joel Simon. Le script du jeune Dan Madigan (oui, comme le héros de **Last Action Hero** !) introduit ensuite un groupe de jeunes délinquants accompagné par un ex-flic qui va croiser la route du boogeyman. Simon poursuit : « *Ce groupe est réuni de force, ce qui favorise l'hosti-*

lité, sans compter les contentieux entre certains personnages qui sont également source de problèmes. Ils participent à un programme initié par la propriétaire d'un hôtel, qui a fait un deal avec la ville pour que ces mômes passent deux ou trois jours à nettoyer et rénover son établissement. Malheureusement, quelqu'un rôde dans le bâtiment, et la confrontation sera inévitable. » **See No Evil** joue la carte du huis clos et fait de son décor imposant et menaçant un personnage à part entière. *« L'immeuble est très abîmé et décrépi. Par le passé, c'était un hôtel luxueux accueillant des stars, mais aujourd'hui, c'est un vrai dépotoir. Le policier et le groupe de délinquants vont y vivre les pires 24 heures de leurs vies. »* Loin d'être des teenagers modèles, les ados de **See No Evil** vont devoir oublier leurs différends pour affronter l'imposant Jacob Goodnight, serial killer bien décidé à les liquider un par un. Traumatisé par une mère bigote et abusive, le jeune Jacob n'est pas qu'une simple machine à tuer. C'est aussi un être humain ambigu et malade, partagé entre le Bien et le Mal. C'est d'ailleurs cet aspect trouble et torturé qui a séduit Kane : *« Je joue un homme discret et incompris, très incompris. Comme vous le comprendrez en voyant le film, il a été conditionné à être un sociopathe. C'est l'un des aspects majeurs de* **See No Evil**, *et c'est ce qui le différencie des autres films du genre. On n'est pas seulement là pour voir des gens mourir. L'histoire est très bonne et les personnages, surtout le mien, ont beaucoup de profondeur. Il y a une raison au comportement de Jacob Goodnight. »*. Un personnage à la (dé)mesure de Kane, dans lequel l'ex-catcheur se fond à merveille.

Film physique et exigeant, **See No Evil** comporte son lot de scènes fortes, que ce soit une défenestration musclée ou bien la mort de l'un des délinquants, déchiqueté par des chiens enragés. Sur le plateau, Kane se donne sans réserve et se plie à toutes les exigences du script, pour le plus grand bonheur de son réalisateur : *« Kane peut tout faire et, de plus, je ne vois pas qui pourrait le doubler. Il n'y pas beaucoup de gens qui peuvent lui ressembler. Il a tout fait lui-même, et il a été parfait. Il est très organisé et précis, de vraies qualités de cascadeur. J'ai eu beaucoup de chance de l'avoir, car il a donné son maximum. »*. Soucieux de rester dans la peau de son personnage, Kane choisit de se la jouer Actor's Studio : *« Entre les prises, il ne blaguait pas et s'isolait dans un coin, en fixant le vide. C'était assez intéressant. Je l'ai encouragé à agir ainsi, parce que ça rend le personnage plus crédible. Du début à la fin du tournage, il a été Jacob Goodnight. »*. Visiblement, le catcheur n'a pas joué les divas - comme tant d'autres avant lui - et a fait passer le rôle avant tout. Dark surenchérit : *« Glen est incroyable, il EST son personnage. Il a seulement une ligne de dialogue dans le film, mais vous pouvez voir toutes ses émotions, toutes ses nuances. C'est fantastique. »*. La réussite est donc au rendez-vous, puisque Jacob Goodnight est au final bien plus qu'un meurtrier à la Jason. Kane, qui possède un certain charisme, donne une réelle épaisseur à son rôle de psychopathe « bigger than life », et finit par faire vraiment peur. Quant à savoir s'il rejoindra Tor Johnson (**Plan 9**

« SEE NO EVIL EST AVANT TOUT UN GRAND HUIT PLEIN DE VIOLENCE, QUI VA CRESCENDO JUSQU'À LA FIN. »

from Outer Space), Roddy Piper (**Invasion Los Angeles**) ou The Rock au panthéon des catcheurs qui auront marqué l'histoire du genre, il est encore trop tôt pour le dire…

A DARK PLACE

Son film, Gregory Dark l'envisage comme un retour au cinéma d'horreur des années 70 et 80. Le réalisateur décide donc de ne faire aucune concession, pour choquer aussi souvent que possible. Pas question de jouer la carte de l'humour post-moderne comme l'ont fait la plupart des slashers des années 90. « *Le film est avant tout un grand huit plein de violence, qui va crescendo jusqu'à la fin. Il y a bien de l'humour dans certaines scènes et chez certains personnages, mais je ne voulais surtout pas faire un film drôle comme* **Horribilis**, *par exemple.* » Dark, ravi de pouvoir signer un vrai film gore, compte bien profiter de la latitude offerte par le studio pour assouvir ses penchants morbides, et recherche avant tout une certaine authenticité. « *J'aime les films d'horreur des années 70 et 80 comme* **Vendredi 13** *ou* **Halloween**. *Je voulais que les personnages fassent vrai, et qu'ils paraissent réellement être coincés dans cet hôtel. Je voulais également que tout soit très sale.* »
Au programme : des morts toutes plus brutales et vicieuses les unes que les autres, dont le point d'orgue est sans aucun doute l'étouffement d'une jeune fille à l'aide de son téléphone portable ! Par le biais d'une photo crade, d'angles de vue imaginatifs et d'une direction artistique poussée (dominée par l'aspect religieux du personnage principal), Gregory Dark compte bien réussir son coup : « **See No Evil** *va terrifier les gens. Le film est très dérangeant. Vous n'allez pas passer deux heures à vous dire : « Ouah, super, les meurtres! ». Quand vous sortirez de* **See No Evil**, *vous vous direz plutôt : « Quel taré, ce mec ! Je les plains, ces jeunes ! ».* ». On est donc plus proche de l'âpreté d'un **Saw** que du grand-guignol d'un **Destination finale**. La présence au générique de Lions Gate (producteur de la franchise **Saw** et distributeur de **See No Evil**) y est-elle pour quelque chose ? Peut-être, mais l'univers de Gregory Dark ayant toujours baigné dans une ambiance des plus chelou, on évitera de lui faire un procès d'intention. Quant à Jacob Goodnight, il n'est certainement pas un « Jigsaw-like », et il se charge lui-même de liquider ses victimes, à l'aide de ses mains et de quelques instruments de torture. **See No Evil** n'est donc pas un énième thriller à tiroirs, mais un slasher, un vrai.
On se doute que la MPAA a dû faire la gueule en découvrant le résultat. Dark confirme : « *Nous sommes retournés 7 ou 8 fois devant la MPAA. Je les ai convaincus de nous donner un R. Au début, ils n'y tenaient pas du tout, mais ils ne savaient pas par ou commencer ! À cause du ton du film et de l'aspect religieux, sans doute… Ils ont fini par craquer, et j'ai dû à peine couper 15 images du film.* ». Du tout bon, en somme. Tourné intégralement en studio en Australie pour un budget raisonnable de 8 millions de dollars, ce premier coup d'essai de la WWE (avant l'actioner bourrin **The Marine** avec le catcheur John Cena) est déjà une bonne affaire pour ses producteurs, puisque le film est rentré dans ses frais dès sa première semaine d'exploitation, et devrait faire une jolie carrière en vidéo (le Zone 1 est prévu pour novembre). Espérons que **See No Evil** aura droit à une (vraie) sortie en salles chez nous, histoire de se délecter dans les meilleures conditions (écran géant et son DTS) de ce petit B efficace et sans prétention. On croise les doigts…

Jean-Baptiste HERMENT

Page de gauche : Ambiance poisseuse et meurtres graphiques : bienvenue dans l'hôtel de See No Evil.

Ci-dessus : Le tueur en série Jacob Goodnight (le catcheur Kane) aime bien les prises de tête !

SAW III
DE DARREN LYNN BOUSMAN

Après un second opus décevant, on attendait avec circonspection ce nouveau chapitre de la saga Saw. Une prudence au final inutile, puisque ce troisième volet atomise haut la main son prédécesseur. Certes imparfait, mais également gore, puissant et généreux (même un peu trop !), Saw III est un pur shoot d'adrénaline qui devrait filer la banane à tous les fans de Jigsaw. Hello, we're gonna play a game !

FAÇON

PUZZLE

Ci-dessus : Amanda (Shawnee Smith, mais là, on la reconnaît pas) s'apprête à kidnapper le docteur Lynn Denlon.

Page de droite, de gauche à droite et de haut en bas : Amanda s'assure que Lynn (Bahar Soomekh) ne tentera pas de fuir...

La femme-flic Kerry (Dina Meyer), toujours déterminée à arrêter Jigsaw.

Une nouvelle victime de Jigsaw, piégée par un mécanisme aussi simple que sadique.

Si le premier **Saw** avait créé la surprise par son scénar impeccablement huilé et le sadisme revigorant de ses pièges, la séquelle réalisée par Darren Lynn Bousman n'avait pas fait l'unanimité. Pire, le film apparaissait in fine comme une véritable pompe à fric capitalisant paresseusement sur le succès du métrage de James Wan. Scénar poussif (de deux personnes enfermées dans une pièce, on passe à huit dans une maison. Ça c'est de l'innovation mon coco !), twist malhonnête (les vidéos diffusées en différé, un stratagème à peine digne du braquage d'un bureau de poste de campagne), personnages insupportables dont on n'avait strictement rien à battre... Sans compter un design sonore agressif et un montage ultra cut poussés à leur paroxysme. Seule idée intéressante, l'évolution du personnage d'Amanda, victime dans le premier, devenue ici l'apprentie de Jigsaw. Bref, ça commençait à sentir le sapin pour cette pourtant jeune saga. Et la présence de Bousman aux commandes ce troisième opus n'était pas faite pour nous rassurer... Pourtant, **Saw III** est une bonne grosse claque, un métrage énervé et sacrément gore, qui se permet même de revigorer les thèmes de la saga et d'offrir des personnages intéressants. Mieux encore, le film se pose comme la vraie séquelle du premier volet, bien plus connectée aux obsessions et thèmes de ce dernier que le piteux **Saw II**.

THE LORD ISN'T YOUR SAVIOR

Jigsaw (Tobin Bell) est à l'article de la mort, et c'est désormais Amanda (Shawnee Smith) qui se charge d'exécuter ses plans. Il demande à la jeune fille d'enlever le docteur Lynn Denlon (Bahar Soomekh) et oblige cette dernière à le maintenir en vie assez longtemps pour assister à une dernière « expérience » : Jeff (le « Bordas-like » Angus Macfadyen), un père de famille dont le jeune fils a été tué par un chauffard, va devoir trouver son chemin à travers un diabolique parcours fléché le mettant face à ses propres démons...

Première – étonnante – constatation : les responsables de **Saw III** ont tenu toutes leurs promesses. Dans la preview consacrée au film dans le Mad 189, Bousman nous annonçait des protagonistes fouillés et une approche plus émotionnelle. Et c'est indéniablement le cas, **Saw III** s'attachant avant tout à développer le personnage de Jigsaw et sa relation avec Amanda. Le thème de la paternité plane au-dessus du scénario, puisqu'on le retrouve également dans le parcours tortueux de Jeff. Deux conceptions de la relation père/enfant, l'une détruite, l'autre frustrée, qui donnent une épaisseur bienvenue aux personnages. Mieux encore, **Saw III** explore plus en profondeur les réelles motivations de Jigsaw, via une symbolique des meurtres toujours plus travaillée. Si l'on retrouve le lien souffrance/rédemption déjà présent dans les précédents opus, il s'enrichit ici d'un pertinent commentaire religieux, à l'occasion d'un piège pas piqué des hannetons. Cette séquence offre à l'un des personnages l'occasion de rejouer la crucifixion de Jésus, avec au final le choix d'assumer ses erreurs au lieu de laisser un tiers le faire à sa place par son sacrifice. La parabole est claire : pour Jigsaw, se reposer sur une figure biblique au lieu d'expier soi-même ses fautes est avant tout un signe de lâcheté... Une orientation bienvenue à l'heure où la bondieuserie fait un retour en force dans le cinéma d'horreur (remember **L'Exorcisme d'Emily Rose**), et surtout l'indication que Jigsaw est bien plus qu'un boogeyman mou du bulbe uniquement voué à dessouder des ados débiles : le personnage offre un véritable point

SAW III EXPLORE PLUS EN PROFONDEUR LES REELLES MOTIVATIONS DE

de vue sur la démission morale actuelle. Sans pour autant faire du Tueur au puzzle le héraut d'une certaine éthique, **Saw III** le présente comme un mal symbolique, la résultante de certaines des dérives qui agitent nos sociétés modernes…

AU BORD DU CHAOS

Cette finesse inattendue du propos contraste fortement avec la facilité du second opus, qui n'essayait jamais d'aller plus avant dans les thèmes du premier **Saw**. Il est tentant d'attribuer la responsabilité de cette hausse qualitative au retour de James Wan (en tant que coscénariste), qui reforme avec Leigh Whannell le duo gagnant du film d'origine. Les deux hommes semblent bien décidés à redonner corps et substance à leur saga, et blindent leur script de multiples détours et autres révélations tortueuses. Problème : à trop vouloir bien faire (oui, on n'est jamais content à Mad), Wan et Whannell déséquilibrent la cohérence narrative de **Saw III**, puisque lesdites révélations bouleversent de fond en comble les repères temporels de la saga, allant même jusqu'à remettre en question les acquis du premier film ! Ambitieux, certes, mais cauchemardesque dès qu'il s'agit d'agencer tous ces éléments au montage. Bordélique, la narration frôle parfois l'implosion pure et simple (les séquences avec Donnie Wahlberg), guère aidée par le filmage frénétique de Bousman. Ce dernier a beau réfréner ses ardeurs lors de quelques séquences (l'opération à cerveau ouvert, un grand moment bien dégueulbif majoritairement shooté en longs plans chirurgicaux), la plupart des pièges imaginés par Jigsaw héritent du traitement visuel déjà présent dans **Saw II**. Et c'est bien dommage, car Wan et Whannell se sont surpassés, et nous livrent des mécanismes toujours plus barbares et pervers (la fosse aux cochons - une idée bien déviante, le « chest ripper »), débouchant toujours sur une mise à mort graphique (la photo convoque à nouveau l'esthétisme morbide des plus belles heures du cinéma d'horreur transalpin) et gorasse à souhait. Du pur bonheur pour nous, les viandards !

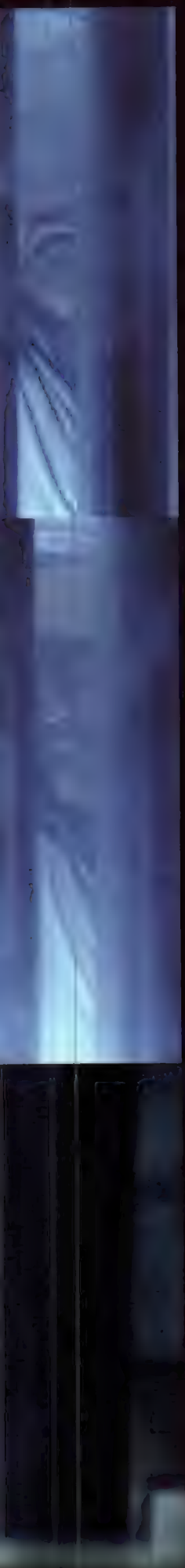
TWIST AGAIN

Et le twist ? Ou plutôt, les twists. Car la conclusion de **Saw III** accumule les retournements de situations, là encore jusqu'à un point limite. Pourtant, loin d'être artificielle, cette abondance est symptomatique de la logique du duo Wan/Whannell. Sans ces révélations finales, le film de Bousman n'aurait tout simplement pas la même force. Point d'orgue émotionnel, la fin de **Saw III** donne la clé nécessaire à la pleine compréhension de tous les enjeux du film, décuple l'humanité des personnages, et laisse le terrain vierge pour de futurs développements. On vous l'accorde, ça fait beaucoup pour seulement 5 minutes de métrage, et ce désir de bien faire stigmatise la trop grande ambition d'un script qui ne sait comment canaliser ses multiples idées. Mais pour une fois qu'un film se met en danger pour nous en donner toujours plus, on ne va pas faire la fine bouche…

Laurent DUROCHE

USA. 2006. REAL.: DARREN LYNN BOUSMAN. SCEN.: JAMES WAN ET LEIGH WHANNELL. DIR. PHOT.: DAVID A. ARMSTRONG. MUS.: CHARLIE CLOUSER. PROD.: MARK BURG ET OREN KOULES POUR LIONS GATE FILMS ET TWISTED PICTURES. INT.: TOBIN BELL, SHAWNEE SMITH, ANGUS MACFADYEN, BAHAR SOOMEKH, DINA MEYER, J. LAROSE… DUR.: 1H47. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 22 NOVEMBRE.

JIGSAW, VIA UNE SYMBOLIQUE DES MEURTRES TOUJOURS PLUS TRAVAILLEE.



LES ROUAGES DU PIEGE

AMBITIEUX TROISIÈME VOLET D'UNE SAGA AYANT MARQUÉ L'HORREUR RÉCENTE, **SAW III** DÉVOILE SON IMPECCABLE MÉCANIQUE À TRAVERS LES PROPOS DE SES GÉNITEURS (LE RÉALISATEUR DARREN LYNN BOUSMAN ET LE SCÉNARISTE LEIGH WHANNELL) ET DE SES PRINCIPAUX INTERPRÈTES (TOBIN BELL ET SHAWNEE SMITH).

TOURNER DANS L'URGENCE

Darren Lynn Bousman : *« Nous avons eu un an pour tout préparer, et cinq mois de tournage. C'est dingue de se dire que nous avons tout fait (la préproduction, le tournage, le montage) dans un laps de temps aussi court. Mais j'adore ça, car la série des* **Saw** *prend des risques. Le fait de devoir aller aussi vite nous oblige à prendre immédiatement la bonne décision. Nous sommes obligés de nous demander : « Est-ce que ça va marcher ? On n'en sait rien, mais on verra plus tard ! ». C'est un esprit très « guérilla ». Nous avons la chance d'avoir un super studio comme Lions Gate pour nous épauler, car ils ne sont pas du genre à nous imposer des limites. C'est un environnement super créatif. On fonce, on shoote et on espère que ça marchera. C'est un sentiment génial. »*

RÉUSSIR UNE SÉQUELLE

Darren Lynn Bousman : *« L'un des grands impératifs pour Leigh Whannell et moi-même fut de ne pas faire une copie conforme des deux autres* **Saw**. *Je crois que c'est l'erreur que font la plupart des films d'horreur. Nous voulions vraiment créer une histoire très tragique, où les personnages seraient mis en avant. Nous voulions faire une vraie tragédie. Ce n'est qu'après que nous avons pensé à rajouter des pièges dans le scénario. Je crois que* **Saw III** *surpasse les précédents, et c'est ce dont je suis le plus fier. Même si en surface,* **Saw III** *est un film très gore, très brutal et très sanglant, il est aussi plus émotionnel. Nous avons décidé de placer les émotions au cœur de l'histoire. »*

LES THÈMES DE SAW III

Leigh Whannell : *« Saw III est une histoire d'amour entre Jigsaw et Amanda. Ils sont comme père et fille. Ce mec est en train de mourir et il donne toute sa confiance à Amanda, pour qu'elle perpétue son œuvre. Le film parle de la foi et du sentiment de deuil. Je pense que ces thèmes sont vraiment exploités dans* **Saw III**, *surtout grâce à l'excellent travail des acteurs. »*

LES TWISTS

Leigh Whannell : *« C'est facile de balancer un twist à la va-vite, pour surprendre le spectateur. Un peu à la manière d'un mauvais* **Scooby-Doo**, *quelqu'un enlève un masque et fait : « Ah ah, je suis ta mère ! ». Darren et moi, nous voulions une fin émouvante, qui ait un véritable impact. Nous voulions presque que les gens se mettent à pleurer. »*

Darren Lynn Bousman : *« Pour* **Saw III**, *nous n'avons pas vraiment réfléchi au twist. Je pense que beaucoup de spectateurs vont le deviner dès le premier quart d'heure. Pour moi, ce n'est pas vraiment un twist, d'ailleurs. Je ne comprends pas les gens qui cherchent à tout prix à éventer les twists en regardant un film. En tant que fan de cinéma d'horreur, je ne veux pas connaître la fin. Quand je vais voir un film, j'aime mettre mon cerveau au repos. J'apprécie le côté « lénifiant » du cinéma. »*

LE PERSONNAGE DE JIGSAW

Leigh Whannell : *« Jigsaw est comme un reptile. Il est si froid et si clinique. Dans les deux films précédents, il contrôlait tout. Dans* **Saw III**, *il devient un être humain, on le voit chuter. Son vernis craque, et c'est le plus important. Plus important qu'un twist. »*

Tobin Bell : *« Jigsaw est plein de ressources. Ce n'est pas, de mon point de vue, quelqu'un qui porte des jugements, même s'il en donne l'impression. Je pense qu'il choisit juste des situations bien spécifiques, auxquelles il tente de trouver une solution. Ce n'est pas toujours facile pour lui. J'essaie toujours de comprendre ce qui lui passe par la tête, pourquoi il agit de la sorte. »*

Darren Lynn Bousman : *« Il est à la fois le gentil et le méchant. Qui est le plus maléfique : Jigsaw, ou les personnes qu'il essaie d'aider ? Nous donnons aux fans de gore ce qu'ils cherchent, mais nous essayons également d'établir un constat moral. Dans* **Saw II** *comme dans* **Saw III**, *Jigsaw fait des tas de commentaires sur la vie, la religion et les gens en général. Il parle de la guerre, de l'infidélité, de la façon d'aimer ses gosses. Les* **Saw** *sont comme un support qui permet à Jigsaw de s'exprimer. Alors qu'un film comme* **La Maison de cire**, *par exemple, ne montre rien d'autre qu'une bande de jeunes qui se fait tuer. Il n'y a pas de message moral. Je crois que les* **Saw** *donnent un point de vue, et c'est pour ça qu'ils sont si réussis. »*

TOBIN BELL

Shawnee Smith : *« Tobin est incroyable. Je ne travaillerai plus jamais de la même manière après avoir joué avec lui. Il place toujours la barre plus haut. Son jeu est comme une partie de tennis. Meilleur est votre partenaire, meilleur vous serez. Il est très instinctif, mais aussi très méticuleux. »*

LES FLASHS-BACK

Leigh Whannell : *« Les flashs-back sont un moyen de s'amuser et de faire un cadeau aux fans. Ce n'était pas pour dire : « Voilà comment ça s'est passé. ». Nous nous sommes simplement dits que les fans de* **Saw** *apprécieraient. »*

Darren Lynn Bousman : *« La grande question que tout le monde se posait était : « Pourquoi Leigh ne s'est pas noyé ? ». C'est de là que nous est venue l'idée de ce flash-back. Je pensais que ce serait cool de voir Jigsaw donner une explication et remettre les choses à leur place. »*

LE SUCCÈS

Darren Lynn Bousman : *« Il y a plein de petites choses que les spectateurs aiment dans la série des* **Saw**. *Il y a le gore, bien sûr, pour tous les fans de trucs craspec. Les gens un peu plus « élégants » apprécient nos films pour les pièges. Et puis, il y a des personnes qui, elles, aiment l'histoire. Car la saga* **Saw**, *ce n'est pas que du gore, c'est aussi une histoire, une histoire très touillée.* **Saw III** *est bien plus complexe que les précédents films, grâce à ses flashs-back et aux personnages. De plus, nous avons de super acteurs. Tobin dégage une présence incroyable, et la qualité de l'interprétation de Donnie Wahlberg élève le film au-dessus de n'importe quel slasher. Je pense que beaucoup de gens trouvent dans les* **Saw** *des éléments qui les touchent personnellement. »*

L'INCOMPRÉHENSION

Darren Lynn Bousman : *« Je ne comprends pas quand les gens disent que notre film n'est rien d'autre qu'un slasher. C'est à se demander s'ils l'ont vraiment vu. Ils ne nous laissent pas une chance, ne font pas attention à la photo, au montage. Le pire, c'est quand quelqu'un nous a dit un jour que le montage semblait avoir été fait au mixeur, comme si on avait tout balancé dedans au petit bonheur la chance. Les gens ne réalisent pas qu'il a fallu des semaines pour monter ces scènes ! Je ne suis pas vexé qu'on compare notre film à un slasher, mais je considère que le résultat vaut mieux que ça. »*

SAW IV

Tobin Bell : *« Tout est possible. Mon implication dépendra des gens qui se chargeront du film. Pour le moment, je ne pense à rien d'autre qu'à* **Saw III**. *S'il y a matière à développer une histoire de qualité, alors je serai très heureux de pouvoir continuer à faire évoluer ce personnage. »*

Darren Lynn Bousman : *« Je pense avoir achevé mon voyage dans l'univers de* **Saw**. *J'ai raconté l'histoire que je voulais raconter, et il est temps de passer à autre chose, à de nouvelles idées. »*

Propos mis en forme par Jean-Baptiste HERMENT

Méprisé par la critique dite « sérieuse » mais vénéré par une horde de cinéphages irrécupérables, le slasher movie poursuit, bon an, mal an, son petit bonhomme de chemin. A l'occasion de la sortie de Saw III, nous vous proposons de revenir sur certains slashers que l'Histoire a eu tendance à reléguer aux oubliettes. Best-of (forcément non exhaustif) des perles du genre. Ou quand slasher rime avec bonheur...

FORGOTTEN SLASHERS

TORSO

(I CORPI PRESENTANO TRACCE DI VIOLENZA CARNALE – ITALIE – 1973 – DE SERGIO MARTINO)

Plus encore que **La Baie sanglante** de Mario Bava, le métrage de Sergio Martino est le film référence du slasher tel qu'il sera décliné à partir des années 80. Cinq ans avant **Halloween** et sept ans avant **Vendredi 13**, **Torso** contient déjà tous les éléments que les Américains vont reprendre jusqu'à plus soif : adolescents fornicateurs et adeptes des substances illicites, héroïne chaste et téméraire, caméra subjective synonyme de danger ou encore tueur masqué adepte de l'arme blanche... Tout y est ! En s'éloignant du schéma classique du giallo de l'époque, Martino crée un nouveau style de thriller commercial, avant tout destiné aux jeunes adultes. Moins abouti que les autres films de son auteur, **Torso** reste encore aujourd'hui un slasher très recommandable, bien plus stylisé que des « trucs » comme **Urban Legend 2** ou **Graduation Day**. Et puis, rien que pour le titre original à rallonge. Ah, ce titre... (Disponible en DVD Zone 2 allemand chez X-Rated)

DEMENT

(ALONE IN THE DARK – USA – 1982 – DE JACK SHOLDER)

Tout premier film produit par New Line, **Dement** présente le trio de tares le plus mémorable des années 80 : Jack Palance, Donald Pleasence et Martin Landau ! Ces trois acteurs mythiques cabotinent à mort dans leurs rôles de patients d'un hôpital psychiatrique bien décidés à tuer leur psy : Dwight Schultz (le Looping de *L'Agence tous risques*) et sa famille. S'ensuit un huis clos stressant (la scène du waterbed !) et cynique (le clin d'œil à Jason, dont le point culminant reste l'apparition du Bleeder, ce tueur qui saigne du nez avant de passer à l'acte auquel Jamie Blanks rendra hommage dans son injustement conspué **Mortelle St-Valentin**). Sorti il y a peu en DVD, **Dement** est enfin visible dans des conditions optimales (16/9 et DTS) : jetez-vous sans plus attendre sur le premier (et meilleur) film de Jack Sholder ! (Disponible en DVD Zone 1 chez Image Entertainment)

APPELS AU MEURTRE

(EYES OF A STRANGER – USA – 1981 – DE KEN WIEDERHORN)

Misogyne, ambigu et sacrément complaisant, **Appels au meurtre** n'est certainement pas un grand film au sens noble du terme, mais il en reste pas moins un bon slasher. C'est déjà pas si mal ! Lesticarte de sa mise en scène et ses impressionnants maquillages gore, signés Tom Savini, lui assurent une patine appréciable, qui le place au-dessus de la majorité de la production de l'époque. En dépit d'un script basique, un violeur en série est pris en chasse par une journaliste intrépide incarnée par Lauren Tewes de ***La Croisière s'amuse*** ! caractérisée par une fâcheuse tendance à flirter avec le mauvais goût, **Appels au meurtre** vaut le coup d'œil pour quelques scènes bien glauques. Le final où une toute jeune (14 ans !) Jennifer Jason Leigh se retrouve coincée avec le violeur à son insu est un grand moment de malaise diffus. Le résultat marquera suffisamment Brian De Palma pour que celui-ci offre à Wiederhorn (**Le Retour des morts-vivants II**, la mise en scène de **Body Double** avant d'en reprendre les rênes suite au bide de **Scarface**. Uniquement disponible en VHS américaine - coupée - et australienne - uncut. Avis aux collectionneurs !

RED RIDING HOOD

(ITALIE – 2003 – DE GIACOMO CIMINI)

Produit par ce vieux briscard de Ovidio Assonitis (**Piranhas II**, **Tentacules**), cet OVNI rital fait preuve d'une telle originalité qu'on lui pardonne volontiers ses quelques défauts notamment au niveau du rythme. Variation tordue sur le thème du petit chaperon rouge, une jeune fille dessoude des quidams avec l'aide de son ami imaginaire, un loup de deux mètres de haut : ce film complètement barré et totalement indescriptible mixe avec culot le slasher, le giallo et le thriller psychologique et apporte un souffle d'air frais bienvenu à un genre très (trop) codifié. Le cocktail peut dérouter par sa tranche singularité, mais ceux qui ont l'esprit suffisamment ouvert devraient largement y trouver leur compte. Malgré un épilogue complètement foireux (il faut le voir pour le croire), **Red Riding Hood** est une vraie curiosité à découvrir sur le champ. Disponible en DVD Zone 1 chez MTI Home Video !

FLASHBACK

(MÖRDERISCHE FERIEN – ALLEMAGNE – 2000 – DE MICHAEL KAREN)

Sorti au même moment qu'un film bien et très « [illegible] » - **The Pool**, **Flashback** préfigure l'arrivée de **Scream** avec 6 ans d'avance. On y suit une jeune femme sortant d'un hôpital psychiatrique qui va enseigner le français à une bande de jeunes riches suisses vivant dans les Alpes suisses. À peine arrivée, elle découvre que l'assassin de ses parents est de la partie, bien décidé à lui faire la peau. Complètement con mais diablement efficace, **Flashback** (dont le titre teuton peut se traduire par un très commun « vacances mortelles ») mêle humour et horreur avec une aisance rare et se termine par une dernière demi-heure de folie où le sang et les twists coulent à flots. Porté par la qualité de son interprétation et son look très américain, le score louche dangereusement sur le travail de Beltrami pour **Scream** : le film de Michael Karen est un vrai régal. À noter la présence de la mythique Elke Sommer dans **Lisa et le Diable** dans un petit rôle savoureux. Seule ombre au tableau : la version uncut (vue sur le 13e Rue allemand) est inédite en DVD ! Disponible en DVD Zone 1 chez Lions Gate.

CLUB DREAD

(USA – 2004 – DE JAY CHANDRASEKHAR)

Après le sympathique **Super Troopers**, les membres de la troupe comique Broken Lizard rendent hommage aux slashers de leur enfance par le biais de cette savoureuse parodie. Inédit dans nos salles suite à son bide récent injustifié, **Club Dread** reprend tous les poncifs du genre (bimbos peu farouches coupables multiples, fake scares foireux...) avec une bonne dose d'irrévérence. La poursuite à la Pat Mazz restera dans les mémoires et se livre à une jolie mise en boîte du genre, doublée d'une véritable déclaration d'amour savoureux clins d'œil à **Vendredi 13** et **Halloween**. Les membres de Broken Lizard usent leurs effets à merveille, faisant de **Club Dread** une très bonne comédie (dialogues piquants et casting énergique), mais aussi un excellent slasher (direction artistique soignée, meurtres sympas). Tout le contraire d'un **13 morts** ?! quoi ! Un petit conseil, évitez la version longue (110 minutes) concoctée par le studio et disponible en France en DVD, bien moins réussie que le director's cut de 95 minutes sorti uniquement aux States. Disponible en DVD Zone 2 chez PPE.

999-9999

(THAILANDE – 2002 – DE PETER MANUS)

999-9999, c'est le numéro de téléphone que doit composer un groupe de teenagers pour voir exaucer leurs désirs les plus fous. Problème : les gens qui font appel à ce service meurent dans d'étranges circonstances. Vendu comme une version asiatique de **Destination finale**, 999-9999 n'est pas un ersatz au rabais de la saga initiée par le scénariste Jeffrey Reddick (qui a depuis signé le script de l'abominable **Tamara**), mais bel et bien un slasher original à l'humour noir ravageur (la mise à mort délirante du grassouillet de service, qui se vide de ses intestins) et à la mise en scène très efficace. Peter Manus (dont vous pouvez lire une interview dans le HS Cinémas d'Asie) ne manque pas de talent, et livre une satire plutôt grinçante de notre société de consommation. Modeste, fun et super gore, 999-9999 est à découvrir absolument ! (Disponible en DVD Zone 3 thaïlandais).

THE HOUSE ON SORORITY ROW

(USA – 1983 – DE MARK ROSMAN)

Ancien assistant de Brian De Palma, Mark Rosman n'aura pas fait carrière, ce que laissait présager cet excellent slasher, étrangement méconnu des amateurs du genre malgré ses indéniables qualités. Plus appliqué que ses confrères, Rosman soigne la forme au maximum (les cadrages, la photo et la musique sont d'une qualité rare pour un tel produit) sans négliger le fond : une transposition futée des Diaboliques, version teen-movie, dont le résultat dépasse de la tête et des épaules la majorité des slashers de l'époque. **The House on Sorority Row** dilate l'action au maximum, comme chez De Palma, tient la balance quelques plans gore quand il le faut (ah, la tête coupée dans la cuvette des chiottes !) et se clôt par un dernier quart d'heure d'anthologie. L'un des plus stylisés que le genre ait connu. Quant à la dernière scène dans le grenier, son twist visuel est digne des meilleurs Argento ! La claque. (Disponible en DVD Zone 1 chez Elite)

CHERRY FALLS

(USA – 2000 – DE GEOFFREY WRIGHT)

Pauvre Geoffrey Wright ! Désireux de livrer une satire de l'Amérique puritaine en réalisant un slasher dit « de gauche » (le tueur ne s'attaque qu'aux vierges !), le réalisateur assiste, impuissant, au massacre de Romper Stomper se voit contraint de modifier son director's cut, jugé trop politiquement incorrect par la production. Exit donc les meurtres les plus graphiques, la nudité crue, la finale et les scènes moralement douteuses. Le produit final est édulcoré au maximum, histoire de maximiser l'investissement. Échec sur toute la ligne, puisque **Cherry Falls** sortira directement en DVD un peu partout, et ne rapportera pas un kopeck à ses créanciers, annihilant toute chance de découvrir un jour la version intégrale ! Reste la qualité du film actuel qui, s'il pâtit des coupes opérées par USA Films, est un sympathique et iconoclaste slasher old school, porté par des interprètes plus que solides (Jay Mohr, Brittany **Freeway** Murphy et Michael Alians [illegible]). (Disponible en DVD Zone 2 chez Studio Canal)

UN NOEL TRAGIQUE

(BLACK CHRISTMAS – CANADA – 1974 – DE BOB CLARK)

Mis en boîte par l'auteur de la comédie ado **Porky's**, ce slasher canadien n'aura jamais eu la reconnaissance qu'il mérite, bien que sa [illegible] en DVD ait quelque peu réparé cet affront (la sortie en décembre du remake signé Glen **Willard** Morgan devrait enfoncer le clou). Influence majeure du **Halloween** de Carpenter et du slasher movie en général, **Black Christmas** est une bombe d'efficacité. Clark multiplie les plans en caméra subjective, limite au maximum les apparitions du tueur et concocte quelques [illegible] mémorables. Rassemblant de jouer la carte du noir à tout prix, le réalisateur fait montre d'une noirceur remarquable et plonge [illegible] (le **Roméo & Juliette** de Zeffirelli) et Margot Kidder (**Sœurs de sang**) dans un cauchemar des plus réussis. Dommage que les diverses éditions parues un peu partout dans le monde ne soient pas à la hauteur de ce petit classique (copies [illegible], suppléments pantouflards), bien qu'une réédition soit annoncée en Zone 1. On y reviendra. (Disponible en DVD Zone 2 anglais chez Tartan).

Dossier réalisé par Jean-Baptiste HERMENT

THE HOST DE BONG JOON-HO

UNE FAMILLE

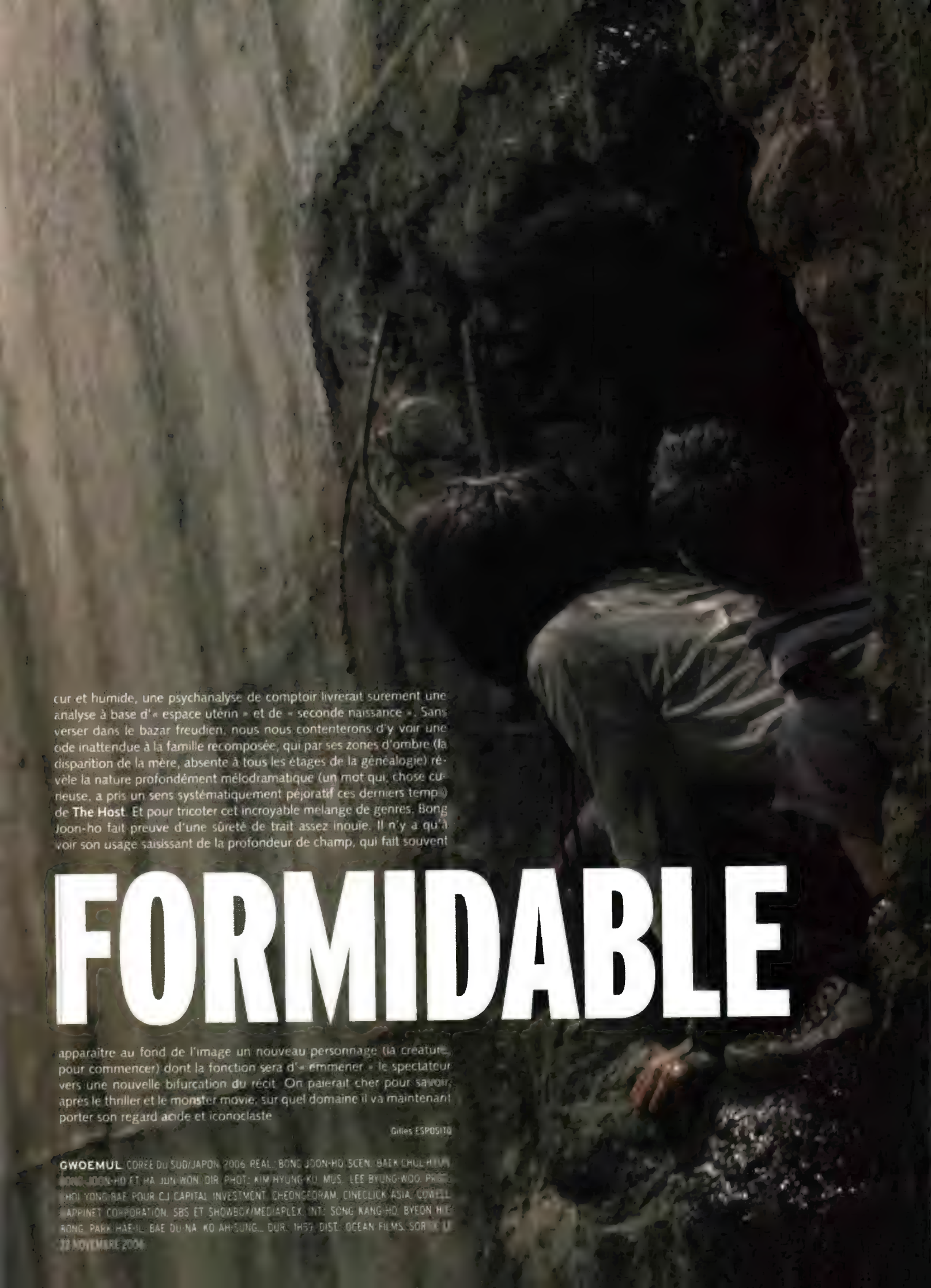
Attraction de choix lors de la dernière Quinzaine des Réalisateurs, le nouveau Bong Joon-ho débarque enfin sur tous les écrans, avec son mélange détonnant de SF, de comédie à tendance familialiste, de satire grotesque et de mélodrame. Si on nous avait dit qu'un film de monstre ultra généreux finirait par nous tirer des larmes...

Avant que la Bête ne sorte de sa tanière, qu'il nous soit permis de saluer l'exemplaire travail d'ouverture entrepris par la Quinzaine des Réalisateurs, en marge du Festival de Cannes. Dans le secteur « Mad approved », on y a découvert ces dernières années des objets aussi originaux que le terrifiant (et toujours scandaleusement inédit) **The Tunnel** du japonais Kurosaki Mamoru, ou encore la bombe **Wolf Creek**. La sélection 2006, quant à elle, n'a pas craint de se fendre avec **The Host** d'un authentique film de monstre. Encore que « film-monstre » serait peut-être une appellation plus appropriée. Mais pas au sens d'une œuvre compacte, solide de ses cohérences, pétrie comme une péloche mutante qui sue dans les bocaux et finit allégrement les étroites conventions du « genre ». Sa prodigieuse créature s'avère elle-même le fruit d'une prolifération d'origines, avec ses queues multiples et sa terrible mâchoire aux six mandibules. Comme par contamination, le nouveau long-métrage de Bong Joon-ho parvient à ordonner de manière évidente et naturelle – en un mot : organique » – un véritable foisonnement de thèmes et de tons : horreur, burlesque, sentimental, magique, etc.

L'élément « politique » est le premier à entrer en scène, lors d'une introduction qui voit un patibulaire scientifique américain forcer son assistant coréen à déverser dans le tout-à-l'égout des produits chimiques périmés, à coup sûr responsables de la future apparition du monstre aquatique. Cette charge, typique de l'esprit frondeur de la péninsule, n'est pourtant pas ce qu'il y a de plus réussi. Plus encore, elle semble inclure l'œuvre dans la catégorie problématique des « films qui font de la propagande contre leurs propres moyens d'expression ». Ainsi des **Matrix**, qui fustigeaient la réalité virtuelle et le contrôle des individus, tout en tablant sur les vertus immersives des effets visuels 3D. De la même manière, **The Host** critique la technologie US mais confie sa principale valeur ajoutée (la bestiole) aux bons soins de The Orphanage, société... californienne. Pour autant, les gros traits de la caricature placent l'ensemble au juste niveau, celui de la farce. D'ailleurs, la satire paraît bien plus pertinente lorsqu'elle s'attaque aux maux internes de la société sud-coréenne, rappelant en particulier les désillusions qui suivent la démocratisation du pays.

Mais là de nous est donnée, à l'autre extrémité du récit, par la très touchante scène finale : les personnages y coupent la télévision (qui détaille l'épilogue diplomatique de l'affaire) pour se consacrer au repas familial. En effet, les auteurs semblent surtout intéressés par le lien sanguin unissant les membres d'une tribu déjantée lancée, telle une troupe de pieds nickelés, à la poursuite du monstre qui a enlevé la benjamine de la communauté. Dans son excellent **Memories of Murder**, Bong avait déjà parsemé de protagonistes bien azimutés une sombre histoire de psycho-killer. Ici, il se plaît à décrire des individus complètement déconnectés de leur environnement, la palme revenant sans nul doute au benêt toujours somnolent – mais qui se révèle résistant à toute forme d'anesthésie médicale. Toute l'évolution du récit vise ainsi à reconnecter les personnages à la réalité, et surtout à synchroniser à nouveau cette famille « tuyau de poêle ». But atteint lors de la démentielle baston terminale contre la créature, où fusionnent finalement la bouffonnerie et le pathétique.

De cette histoire d'une petite fille que l'on doit sortir d'un trou obs-



FORMIDABLE

cur et humide, une psychanalyse de comptoir livrerait surement une analyse à base d'« espace utérin » et de « seconde naissance ». Sans verser dans le bazar freudien, nous nous contenterons d'y voir une ode inattendue à la famille recomposée, qui par ses zones d'ombre (la disparition de la mère, absente à tous les étages de la généalogie) révèle la nature profondément mélodramatique (un mot qui, chose curieuse, a pris un sens systématiquement péjoratif ces derniers temps) de **The Host**. Et pour tricoter cet incroyable melange de genres, Bong Joon-ho fait preuve d'une sûreté de trait assez inouïe. Il n'y a qu'à voir son usage saisissant de la profondeur de champ, qui fait souvent apparaître au fond de l'image un nouveau personnage (la créature, pour commencer) dont la fonction sera d'« emmener » le spectateur vers une nouvelle bifurcation du récit. On paierait cher pour savoir, après le thriller et le monster movie, sur quel domaine il va maintenant porter son regard acide et iconoclaste.

Gilles ESPOSITO

GWOEMUL COREE DU SUD/JAPON 2006. REAL. BONG JOON-HO. SCEN. BAEK CHUL-HYUN, BONG JOON-HO ET HA JUN-WON. DIR. PHOT. KIM HYUNG-KU. MUS. LEE BYUNG-WOO. PROD. CHOI YONG BAE POUR CJ CAPITAL INVESTMENT, CHEONGEORAM, CINECLICK ASIA, COWELL, HAPPINET CORPORATION, SBS ET SHOWBOX/MEDIAPLEX. INT. SONG KANG-HO, BYEON HIE-BONG, PARK HAE-IL, BAE DU-NA, KO AH-SUNG... DUR. 1H57. DIST. OCEAN FILMS. SORTIE LE 22 NOVEMBRE 2006.

interview

JOHN COX SUPERVISEUR DES EFFETS SPECIAUX ANIMATRONIQUES POUR JOHN COX CREATURE WORKSHOP HÔTE TECHNOLOGIE

OSCARISÉ POUR **BABE, LE COCHON DEVENU BERGER**, L'AUSTRALIEN JOHN COX S'EST SPÉCIALISÉ DANS LES CRÉATURES REPTILIENNES OU AQUATIQUES, PUISQU'ON LUI DOIT LES FAUX CROCODILES DE **PETER PAN** ET **CROCODILE DUNDEE III**, LES REQUINS DE **CONTRE-ATTAQUE** ET LES SAURIENS DE **KOMODO**, UN IMPRESSIONNANT BESTIAIRE, AUJOURD'HUI ÉTOFFÉ PAR LE MUTANT DE **THE HOST**.

***Avant toute chose, il me semble souhaitable de clarifier le rôle de Weta Workshop sur* The Host.**
C'est vrai que les Coréens ont énormément mis en avant la société de Richard [Taylor] pour des raisons assez évidentes de notoriété. Or, Weta n'a fait qu'accueillir le créateur du monstre, Jang Hee-chul, dans leur atelier, et l'ont assisté en lui donnant des conseils et en l'aidant sur certains designs et sculptures. C'est donc bien Jang Hee-chul qui est responsable du design, et Weta n'a rien fait d'autre sur le film.

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?
Par le biais de The Orphanage. Aussi étrange que cela puisse paraître, le réalisateur Bong Joon-ho désirait initialement se contenter d'effets spéciaux visuels, et ce sont les gens de The Orphanage, et plus précisément Kevin Rafferty, le superviseur, qui sont parvenus à le convaincre d'avoir recours à une marionnette pour une poignée de plans, et notamment pour la régurgitation de la fillette et du garçon lors du final. À ce moment-là, tout le travail de documentation et de design avait été bloqué, et on nous avait expressément demandé de ne plus intervenir sur l'apparence du monstre. Ils nous ont donc envoyé des reproductions des dessins, quelques tests d'animation de la créature numérique, et surtout les données du scan de la maquette de Jang Hee-chul. Grâce à ces dernières informations, nous avons pu utiliser l'une de nos machines pilotées par ordinateur pour sculpter une première ébauche de la gueule du monstre. Nous avions ainsi l'assurance que notre marionnette correspondrait au monstre en images de synthèse. Pendant trois semaines, quatre personnes ont ensuite peaufiné cette sculpture en modelant des détails en plastiline. Mais il fallait faire très attention à ne pas nous écarter de ce qui avait été convenu avec la production, c'était notre règle numéro un sur ce projet.

Cette règle a-t-elle été source de problèmes ?
Oui, forcément, parce que lorsque l'on conçoit ce genre de marionnette, il faut comprendre comment un tel monstre pourrait évoluer s'il existait réellement. Contrairement aux gens des effets spéciaux visuels, on ne peut pas construire une créature sans tenir compte de sa sous-structure (comme son ossature), ou qui bénéficierait d'une peau d'une incroyable flexibilité. Pour vous donner un exemple précis, il nous était très difficile de replier toutes les mandibules dans la mâchoire inférieure, plutôt petite, du monstre, alors que cela n'a posé aucun problème en numérique.

Qu'avez-vous découvert d'autre durant ce processus d'analyse anatomique du monstre ?
Que ce mutant ne vivrait pas bien longtemps s'il existait ! (rires) Il ne pourrait rien mâcher parce que ses muscles seraient trop fins, presque rien attraper, difficilement avaler, bref, il ne survivrait pas. En ce qui nous concerne, nous avons fait notre possible pour mettre au point un système musculaire et osseux qui semblerait fonctionnel. Nous avons notamment

Sur cette double-page, de gauche à droite et de haut en bas :
La tête de la bête vue de profil.

Gros plan sur les détails de la sculpture.

Le frère de Ron Mueck sculpte le monstre sur un noyau en polystyrène.

Le squelette interne du monstre.

Fixation de la peau en mousse de latex.

La gueule déployée : premier test d'animation dans l'atelier de John Cox.

beaucoup réfléchi pour déterminer quelles parties de sa gueule seraient rigides, semi-souples ou souples. Et nous sommes fiers d'être parvenus à lui faire accomplir autant de mouvements que la créature numérique, même si nous les effectuons, forcément, plus lentement.

Avez-vous utilisé l'hydraulique pour les mécanismes ?

Non, nous avons tout fait à la main, ce qui est toujours plus souhaitable quand on cherche à obtenir des mouvements organiques. Un manipulateur installé sur une sorte de chaise placée à l'arrière de la gueule du monstre s'occupait des différentes parties de la mâchoire. Les mandibules latérales s'écartaient, et celles du haut et du bas s'ouvraient tout en s'incurvant vers l'arrière. Ces pièces étaient animées lorsque ce marionnettiste poussait un tube, placé dans la gorge du monstre, qui pouvait accueillir la fillette et le garçon. Pour cette pièce, nous avons employé l'un de ces énormes cylindres utilisés dans le bâtiment pour couler les colonnes de béton, et nous avons recouvert son extrémité apparente d'un anneau de chair, conçu en mousse de latex. À cet animateur venaient s'ajouter deux marionnettistes chargés des mouvements de la longue langue. Deux autres personnes, qui étaient à l'arrière de toute cette machinerie, manipulaient les mouvements généraux de la gueule, de haut en bas et de gauche à droite. Enfin, nous pouvions animer par radiocommande l'œil valide du monstre qui tournait dans son orbite, avec une paupière le recouvrant, ainsi que les naseaux.

Qu'en est-il de sa peau ?

Considérant la taille de la marionnette, elle a été entièrement conçue en mousse de latex. Nous en avons utilisé plus de vingt-cinq litres pour la plus grande pièce, et il nous a fallu entre cinq et six heures pour la mixer puis l'injecter dans le moule. Par contre, sa cuisson nous a demandé seulement trois heures, puisque tous nos moules étaient en fibre de verre, donc assez fins. Comme la pièce principale était immense, et qu'elle ne devait pas beaucoup bouger, nous avons coulé la mousse de latex directement sur une membrane similaire aux tissus des tenues de plongée. Ainsi, la peau était plus solide, et elle adhérait mieux au squelette en fibre de verre. À cette peau principale venait s'ajouter une énorme quantité de pièces que nous collions entre elles, comme s'il s'agissait d'un immense maquillage prothétique. En ce qui concerne les dents, Bong tenait absolument à ce qu'elles soient translucides. Nous en avons donc construit deux paires : l'une rigide en uréthane, et l'autre souple. Enfin, les espèces de tanons qui tapissent le pourtour de sa gueule sont le résultat d'une requête de dernière minute émanant de la production. Nous avons utilisé des poils de chèvre implantés un à un dans la mousse de latex. Comme vous pouvez le constater, cette marionnette fut un travail très conséquent, surtout sur nous avons dû tout terminer en onze semaines, ce qui est très court.

Envoyer cette énorme bestiole en Corée fut-il difficile ?

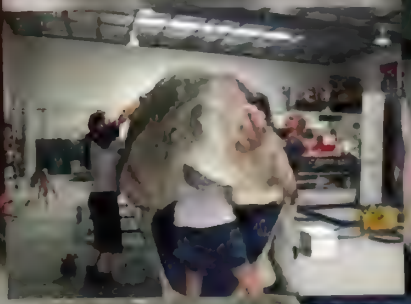
Ce fut l'enfer ! (rires) Nous l'avons conçue pour pouvoir être démontée et emboîtée sur le cadran en fer qui lui sert de base, et qui est monté sur roulettes. Vous pouvez apercevoir cette base sur la photo montrant la marionnette dans sa globalité. Mais bien entendu, les employés de l'aéroport australien ont refusé d'embarquer la créature, en prétextant qu'elle était trop haute de 40 centimètres, alors même que nous avions respecté au millimètre près leurs directives ! Il nous a donc fallu découper la caisse sur la piste même de l'aéroport, et tout faire rentrer en pressant notre marionnette. Cinq personnes de mon atelier sont ensuite restées pendant trois semaines sur le tournage pour animer le monstre. Il y a même des membres de l'équipe de The Orphanage qui ont participé à la manipulation !

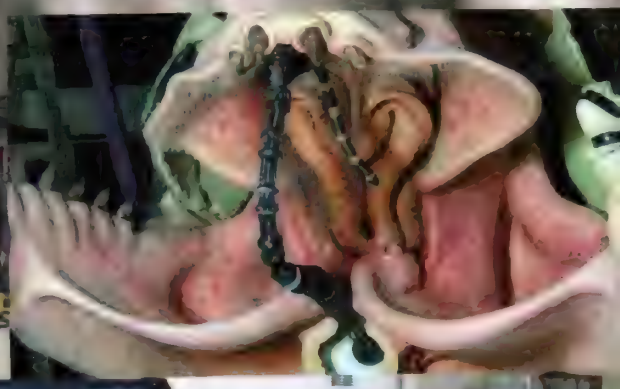
Qu'en est-il de sa bave ?

Ce fut l'une des bonnes surprises du film. Normalement, la substance sirupeuse utilisée en effet [illegible] est à base de méthylcellulose dont on se sert pour [illegible] de truquage. Il a donc été encore plus facile de s'en procurer là-bas qu'en Australie, et nous avons pu trouver à notre monstre une bave abondante et gluante.

Propos recueillis et traduits par Julien [illegible]

(Special Thanks to [illegible])





interview

COREY ROSEN SUPERVISEUR DE LA CREATURE ET WEBSTER COLDCORD SUPERVISEUR DE L'ANIMATION POUR THE ORPHANAGE

LES ENTRAILLES DU MONSTRE

PARMI LES JEUNES SOCIÉTÉS D'EFFETS SPÉCIAUX VISUELS, THE ORPHANAGE EST PROBABLEMENT LA PLUS PROMETTEUSE. APRÈS SES EXPLOITS SUR **LE JOUR D'APRÈS**, **HELLBOY**, **SIN CITY** ET **SUPERMAN RETURNS**, CETTE FIRME FONDÉE PAR DES TRANSFUGES D'ILM VIENT DE FRANCHIR UN NOUVEAU CAP AVEC **THE HOST**.

Pourquoi Bong Joon-ho n'a-t-il pas fait appel à une société coréenne pour* The Host, *comme celle qui a réalisé les effets spéciaux numériques de* Memories of Murder *?

Webster Coldcord : C'est une question d'autant plus pertinente que les Coréens ont les connaissances et les talents pour assurer un tel travail. Le souci, c'est qu'ils n'avaient pas de structure apte à répondre aux besoins du film, et on ne trouve pas encore en Corée des personnes comme Kevin Rafferty, le superviseur des effets visuels, qui a une expérience énorme en la matière. Si bien qu'en premier lieu, Bong Joon-ho a pensé employer Weta. Mais la société a décliné son offre, et Richard Taylor lui a conseillé de nous contacter. Parallèlement, Park JaeWook, un Coréen qui travaille chez nous, a également aiguillé la production vers The Orphanage. Les Coréens ont tout de même participé aux effets visuels : ils ont créé les animatiques, mais aussi toute l'interface numérique.

Corey Rosen : The Orphanage n'avait, malgré tout, aucune expérience en matière d'animation 3D de personnages. C'est pourquoi nous avons fait un test en animant un simple tube texturé qui plongeait dans l'eau avant de signer le contrat.

Jusqu'à quel point Bong Joon-ho était-il préparé lorsque vous êtes arrivés sur le film ?

C.R. : Il avait une énorme bible remplie de designs et de story-boards. Il y avait aussi quelques animatiques, notamment pour le plan-séquence montrant la créature sortant de l'eau, qui fut l'un de nos travaux les plus compliqués du film.

Quelles techniques avez-vous employées pour représenter physiquement la créature sur le tournage ?

C.R. : Pour le plan dont nous venons de parler, ils ont utilisé un gars chevauchant une mobylette et qui était censé représenter la progression du monstre. Nous avions aussi quelques silhouettes découpées, la marionnette de John Cox, de temps en temps des poids que nous projetions sur un camion (quand la créature saute dessus) ou de gros bidons que nous lancions dans l'eau (quand la créature plonge dans la rivière Han). Mais en général, ces deux dernières méthodes n'étaient pas suffisantes, et nous devions augmenter numériquement l'impact de la créature sur son environnement, en utilisant quelques éléments filmés sur fond noir (des jets d'herbe et de terre, des éclaboussures, etc.), et surtout plusieurs programmes de simulation. Sur le tournage, Bong a aussi employé un gars, habillé comme une sorte de ninja, qui courait après tout le monde en hurlant. C'était un sacré truc à voir ! (rires)

Le fait que la créature soit asymétrique fut-il un problème pour vous ?

Photo Courtesy The Orphanage

Photo Courtesy The Orphanage

Photo Courtesy The Orphanage

Photo Courtesy The Orphanage

À gauche, de haut en bas :
L'un des premiers tests d'animation sur la créature non texturée.

Le système musculaire et osseux numérique.

Les multiples commandes pour l'animation de la queule.

À droite, de haut en bas :
Quelques apparitions du monstre dans sa version numérique.

W.C. : C'était très compliqué à gérer, ne serait-ce qu'au stade de la modélisation. En général, vous modelez une moitié de votre personnage numérique, puis vous dupliquez cette moitié en l'inversant, pour obtenir votre personnage en entier. Dans le cas présent, il nous était impossible de procéder de la sorte. Ensuite, la masse et le point d'équilibre du monstre changeaient constamment suivant sa position. Et puis, pour ne rien arranger, les mouvements de la créature évoluent assez drastiquement au cours du film. Maladroite au début, elle devient de plus en plus agile à mesure que l'histoire progresse. Enfin, certains aspects du concept de Jang Hee-chul furent très compliqués à mettre en œuvre. Je pense en particulier à ce bras atrophié placé derrière les deux membres avant du monstre. Il fallait en effet parvenir à faire bouger les pattes avant sans écraser cette petite excroissance.

L'animation de la scène dans le gouffre de béton, au cours de laquelle la créature se retourne sur elle-même en montant sur le mur pour poursuivre la fillette, est incroyable...
W.C. : C'est en effet un plan dont nous sommes très fiers, que j'ai animé avec Andrew Schneider. Nous avons effectué de nombreuses recherches : nous avons étudié des vidéos montrant des créatures marchant sur deux mains, mais aussi des éléphants de mer. Nous avons aussi beaucoup revu **Freaks**, et plus spécialement les scènes avec Johnny Eck, l'homme-tronc.

La créature a des sortes de parasites incrustés sur le corps...
C.R. : Ce sont trois poissons géants, plantés dans les cellules de son dos, et nous ne les révélons qu'à la fin : lorsque le monstre est mourant, ces énormes poissons le quittent pour mourir. C'est une idée de Bong Joon-ho, qui lui permettait d'accentuer le statut de victime de sa créature, qu'il montre comme étant en proie à ces parasites. En cela aussi, son monstre est l'hôte du titre.
W.C. : Nous les avons animés comme s'ils étaient une extension de la créature, mais ils pouvaient acquérir leur propre indépendance à certains moments. Par exemple, ils réagissent à la présence des rats lorsque leur hôte dort, ou lorsque la fillette monte sur le dos de la créature.

Parlez-nous des mutations du monstre lors du final...
C.R. : Au début, avec l'agent jaune, sa peau perd de sa pigmentation, il a l'air plus maladif. Ensuite, lorsqu'il est en feu, il a les mêmes teintes que le poulpe brûlé au début du film. Et puis le monstre arbore les marques de ses multiples combats : les coups de feu, les blessures diverses, etc. À la fin, il était très compliqué de s'y retrouver dans toutes ces blessures.

En quoi travailler avec une équipe coréenne vous a changé de vos autres expériences ?
W.C. : C'était idéal, parce qu'ils étaient décidés à nous assurer les meilleures conditions de travail. [illegible] contrairement aux productions américaines, il n'y avait presque pas d'intermédiaires entre nous et Bong Joon-ho.
C.R. : Bong Joon-ho était génial sur les [illegible] concernant le monstre. Par exemple, afin de mieux nous communiquer ce qu'il voulait, il nous invitait devant un écran projetant les plans sur lesquels nous devions travailler. C'était pittoresque, mais [illegible] assez.

Le film n'utilise presque jamais d'écran bleu pour incruster votre monstre. J'imagine que ce fut un surplus de travail pour vous.
W.C. : Il y avait en effet une grosse portion de plans à rotoscoper. Un vrai calvaire pour Aaron Rhodes, qui s'est chargé de cet aspect des effets visuels. Lors de la mort de Park Hie-bong, ce dernier est filmé de face, sous la pluie, les cheveux grisonnants en bataille. Ce plan a été réalisé avec une torche focale, si bien que le fond est flou. Imaginez la quantité de travail que demande le détourage du personnage !

Ne trouvez-vous pas ironique le fait qu'une compagnie d'effets spéciaux américaine donne vie à un monstre qui, dans le script, est censé avoir été créé par l'armée US ?
W.C. : (rires) C'est super ironique, mais l'ironie est ce qui sous-tend la totalité du film, n'est-ce pas ? Ce n'était pas une surprise pour nous, connaissant le travail de Bong. Vous savez, nous sommes à San Francisco, et ici plus que partout ailleurs aux États-Unis, nous sommes très critiques envers notre pays. Donc, nous en avons parlé entre nous, mais je ne crois pas que le discours du film ait dérangé les membres de notre équipe. Et le film n'est pas tendre non plus avec les Coréens, c'est donc de bonne guerre. Maintenant, je suis sûr que certains de mes compatriotes ne vont pas trop apprécier **The Host**. (rires)

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY
(Special thanks to Rama DUNAYEVICH)

MISSION IM

Production friquée et clinquante alignant les noms prestigieux, adaptation réputée retorse et casse-gueule, projet mené par le plus grand manipulateur d'images du cinéma contemporain, Le Dahlia noir avait tout du défi titanesque capable de faire trembler créatifs et financiers. Mais sous ses allures de bombe à retardement, le film de l'immense Brian De Palma cache des failles aussi déplorables que fascinantes.

Évacuons d'emblée ce qui alimentera perpétuellement la discorde au sujet du film : la fidélité au matériau d'origine est ici parfaitement bafouée, et les Ellroyistes intégristes ne manqueront pas de condamner le bon Brian au bûcher (des vanités ?). Reste le long-métrage en lui-même, pur produit depalmien qui n'échappe pas aux figures imposées du barbu, et recèle de grands moments virtuoses, de scènes too much et de fulgurances de mauvais goût désarçonnantes et stupéfiantes.

DESTINATION HOLLYWOODLAND

Résumer clairement l'histoire du **Dahlia noir** sans se perdre dans des labyrinthes explicatifs et descriptifs pourrait presque sembler insurmontable pour le quidam cherchant la clarté et la précision. De Palma, très rarement enclin à la simplicité, s'est lui aussi cassé les dents sur le monumental pavé pondu par le Dog Ellroy. Mais plus que jamais fasciné par les thématiques développées au sein du roman originel, le réalisateur de **Scarface**, épaulé par son scénariste Josh Friedman (auteur du script de **La Guerre des mondes**, complètement transcendé par Spielberg), élabore une histoire où toutes ses grandes obsessions sont allègrement compilées, recyclées, et parfois revisitées. Bucky Bleichert (Josh Hartnett) et Lee Blanchard (Aaron Eckhart), deux flics que tout oppose, se retrouvent propulsés sur une explosive affaire de meurtre : celui de Betty Short (Mia Kirshner).

LE DAHLIA NOIR DE BRIAN DE PALMA

POSSIBLE ?

starlette à la petite semaine surnommée le Dahlia noir, retrouvée assassinée de la pire des manières dans un terrain vague de L.A. À partir de ce point de départ connu de tous, De Palma nous balade dans les recoins les plus sombres de la Cité des anges, et brosse le portrait d'une décadence urbaine s'exprimant dans les comportements les plus déviants de protagonistes presque tous dégénérés. Jusque-là, rien de neuf par rapport à l'œuvre d'Ellroy, déjà criblée de personnages destroy et écorchés vifs parcourant une ville au bord de l'apocalypse. Cette puanteur exaltante, De Palma tente tant bien que mal de la capter via sa mise en scène. Mission presque réussie du point de vue de la restitution d'une atmosphère délétère. Reconstitution méticuleuse (l'émérite Dante Ferretti, dans son maniérisme sophistiqué le plus transalpin, livre des tableaux inspirés du L.A. des 40's), photographie à la nébulosité maîtrisée (Vilmos Zsigmond n'a rien perdu de son lustre d'antan et prouve qu'il est toujours l'un des plus grands chefs-opérateurs en activité) et musique jazzy inquiétante et ronflante constituent les fondations presque inébranlables d'une œuvre très bien partie. Et pourtant, le bât ne tardera pas à blesser, la grosse machine artistique, aussi performante soit-elle, ne pouvant porter à bout de bras un projet aussi épique et subversif.

DANGEREUSE ALLIANCE ?

Dès les premières secondes du générique, il faut s'attendre à écarquiller les yeux et déglutir violemment à la vision des noms des grosses huiles de Nu Image. Société de production qu'on ne présente plus, naguère vouée à la conception de films oscillant joyeusement entre

Ci-contre : Lee Blanchard (Aaron Eckhart) joue du flingue dans une fusillade très musclée.

Bucky Bleichert (Josh Hartnett) affronte Lee dans un combat de boxe qui finira dans le sang.

Ci-dessous, de gauche à droite : George Tilden (William Finley) capture le fameux Dahlia noir (Mia Kirshner).

Kay Lake (Scarlett Johansson), la blonde incendiaire et mystérieuse.

Bucky, impuissant face à un complot sanglant.

le B sympatoche et le Z grinçant, Nu Image emprunte désormais un sentier plus glorieux, en produisant de respectables projets tels que **Rambo IV : In the Serpent's Eye**, **The Wicker Man**, **Home of the Brave** (nouveau véhicule cinéma pour 50 Cent) et **When Nietzsche Wept**, métrage sur la vie du philosophe allemand. En termes financiers, on est donc loin des budgets courts sur pattes des premiers DTV, et **Le Dahlia noir**, titre sur lequel la firme fonde de grands espoirs de reconnaissance critique, représente bel et bien le nouveau cheval de bataille d'une société renaissante. Grosse pression donc pour ce bon vieux Brian, habitué ces derniers temps à des systèmes de production délicats (**Femme fatale**, **Mission to Mars**) mais trouvant chaussure à son pied avec ce projet envisagé un temps – très différemment d'ailleurs – par David Fincher (1). Premier gros souci : le casting. Certains noms sont avancés (Mark Wahlberg pour Lee Blanchard, Maggie Gyllenhaal pour Betty Short, Gwen Stefani pour Kay Lake) puis rayés de la liste au fur et à mesure des désistements. Au final, le verdict sur la distribution définitive est plus que sévère, le film étant presque « miscasté »… de A à Z ! Josh Hartnett, d'une fadeur horripilante, ne fait jamais honneur à la stature de son personnage, et Aaron Eckhart, tout aussi transparent, handicape clairement la crédibilité d'un duo basé sur sa complexe dualité. Côté féminin, seule Scarlett Johansson, à la beauté rétro presque évidente pour le rôle, tire son épingle du jeu, Hilary Swank étant assez décalée dans sa « surinterprétation » pas franchement enthousiasmante. Enfin, on passera sous silence le caméo très discutable – et heureusement très court ! – de la tête à claques Mia Frye, et on regrettera – encore ! – l'apparition éclair du génial et sous-exploité Gregg Henry, décidément cantonné aux « rôles » microscopiques chez De Palma après son passage foudroyant (un reflet dans un rétroviseur de voiture, génial !) dans **Femme fatale**. On saluera néanmoins la judicieuse utilisation de William Finley en freak vicelard et pervers,

figure la plus depalmienne de cette distribution carrément à côté de ses pompes.

REAPPROPRIATION

On pouvait penser que l'adaptation d'un univers « étranger » aussi typé et caractérisé que celui d'Ellroy allait freiner les tentatives d'introspection cinématographique de De Palma. **Femme fatale**, sommet d'auto-analyse de la part du cinéaste (à l'instar de l'injustement conspué **Esprit de Caïn**), semblait représenter le point de non-retour thématique et plastique d'un auteur se regardant parfois trop filmer. Et pourtant, beaucoup avaient expédié le métrage en se dissimulant derrière des arguments qui viraient, pour le coup, à une vraie auto-parodie de journaliste ! Et bien sûr, il en sera de même pour ce **Dahlia noir**, qui, même s'il ressert effectivement une bonne dose d'obsessions bien connues de tous (voyeurisme, lesbianisme, impuissance du héros…), ne peut être jugé à l'emporte-pièce.

tant son jusqu'au-boutisme force le respect. De Palma gratte sans détour le vernis d'un Hollywood puant de suffisance et de perversion, envoyant par la même occasion une bonne grosse pique à un système avec lequel il entretient une véritable relation d'amour/haine. À ce titre, les scènes les plus réussies du film, celles des essais filmés de la fameuse Betty Short, sont fascinantes de réalisme, de sincérité et d'émotion brute. Prêtant sa voix à un metteur en scène fantôme, De Palma fait de l'actrice un étrange objet de désir à la fois pathétique et diablement excitant. Il établit en même temps un lien des plus évidents avec l'œuvre fondatrice de son cinéma obsessionnel, **Murder a la Mod** (où des auditions filmées de jeunes filles tournaient là aussi à l'interrogatoire bien tordu), et revient encore sur le questionnement, toujours aussi passionnant, de la fascination de l'image. « *Je me souviens d'un film japonais où des jeunes filles nues étaient torturées dans des endroits publics. (…) Dans une scène, une fille était gavée de laxatifs et ensuite suivie de dos par la caméra en plan-séquence, jusqu'à ce qu'elle défèque. Je pense qu'on est là bien au-delà de la pornographie, mais il y avait quelque chose d'incroyablement fascinant qui se dégageait de ce film. (…) Néanmoins, si on vous le projette, je parie que vous ne pourrez pas vous empêcher de le regarder.* » Cet extrait, tiré de l'incontournable livre d'entretiens menés par Samuel Blumenfeld et Laurent Vachaud (2), illustre à merveille le fondement thématique du **Dahlia noir** : regarder là où la raison nous forcerait à baisser les yeux, être fasciné par la déviance et attiré par le glauque, en somme laisser libre cours à des instincts réprimés par la société. Dans un morceau de bravoure jubilatoire, où le grand maître cite le dénouement – ultra graphique – d'un des meilleurs Fulci (**La Longue nuit de l'exorcisme** et la mort de Marc Porel), on retrouve, encore une fois, ce désir de montrer l'insoutenable sous couvert d'une révélation pas très finaude. Mais peu importe, le plaisir est là, et il est total : en l'espace d'une scène, on retrouve le grand De Palma des **Pulsions**, **Blow Out** et autres **Body Double**. Alors certes, la trahison envers le roman séminal est totale (on se demande d'ailleurs comment Ellroy peut soutenir le film !), et un réalisateur comme Friedkin en aurait sûrement tiré un bien meilleur parti. Mais le résultat final, bien que longuet, mal interprété et très confus, n'est pas à rejeter en bloc : bien au contraire, il constitue un ratage fascinant, à voir absolument pour ceux qui croient encore au Dieu du steadicam et du plan-séquence.

Fausto FASULO

(1) Le réalisateur de **Se7en** souhaitait tourner le film intégralement en noir et blanc, pour une durée approchant les trois heures. Un pari dingue qu'aucun producteur n'aurait osé greenlighter !

(2) Ouvrage paru en septembre 2001 aux éditions Calmann-Lévy.

THE BLACK DAHLIA. ALLEMAGNE/USA. 2006. RÉAL. : BRIAN DE PALMA. SCÉN. : JOSH FRIEDMAN D'APRÈS LE ROMAN DE JAMES ELLROY. DIR. PHOT. : VILMOS ZSIGMOND. MUS. : MARK ISHAM. PROD. : RUDY COHEN, MOSHE DIAMANT ET ART LINSON POUR MILLENNIUM FILMS INC., SIGNATURE FILMS, NU-IMAGE FILMS ET EQUITY PICTURES MEDIENFONDS GMBH & CO. KG III. INT. : JOSH HARTNETT, AARON ECKHART, SCARLETT JOHANSSON, HILARY SWANK, MIA KIRSHNER, WILLIAM FINLEY, ROSE MCGOWAN… DUR. : 2H00. DIST. : METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 8 NOVEMBRE.

Brian De Palma est le cinéaste de l'excès. Manipulateur maniériste, il est le roi du climax explosif et du morceau de bravoure traumatisant. Petit retour sur les séquences-chocs de sa filmographie, avec comme fil conducteur son exercice préféré : le meurtre.

MURDER À LA DE PALMA

LE PLUS GORE : FURIE (1978)

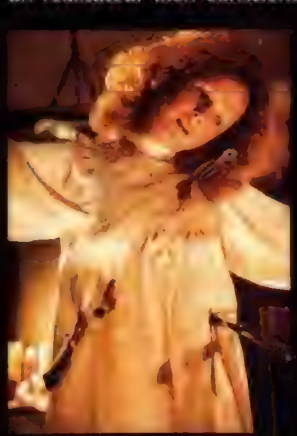
Adaptation officieuse des *X-Men* de la Marvel, **Furie** est sans nul doute le film le plus bordélique de son auteur. Œuvre « transgenre » par excellence, mélangeant polar, fantastique et espionnage, **Furie** voit surtout l'émergence de la beauté magnétique d'Amy Irving, jeune adolescente télépathe prisonnière de pouvoirs (auto)destructeurs. Dans une scène d'anthologie, à la violence graphique presque inégalée dans l'entière filmographie de son initiateur, la jeune « mutante » use de sa puissance télépathique pour faire taire à jamais le grand méchant Ben Childress, incarné par John Cassavetes. Résultat des courses : le réalisateur de **Faces** explose littéralement, laissant échapper viscères et boyaux dans une pièce maculée d'hémoglobine. Du gore grand-guignolesque qui en a marqué plus d'un… (Disponible en DVD Zone 2 chez FPE)

LE PLUS MUSICAL : PHANTOM OF THE PARADISE (1974)

Opéra rock glamour trop souvent comparé au nullissime **Rocky Horror Picture Show**, **Phantom of the Paradise** est la plus belle ode au baroque dégénéré qu'ait pu livrer De Palma. Pot-pourri jubilatoire où influences littéraires et cinématographiques s'entremêlent avec bonheur, le film est complètement transcendé par l'interprétation de l'incontournable William Finley, le Fantôme en titre, qui finira cloué au sol comme un oiseau blessé dans un final orgiaque où la musique se fait chant funéraire. Le spectacle est total : glauque et touchante, cette conclusion en rajoute une bonne couche sur le voyeurisme malsain du spectateur. De Palma fout une gifle aux cinéphages de l'époque et repart avec le Grand Prix d'Avoriaz. (Disponible en DVD Zone 2 chez FPE et Opening)

LE PLUS CATHARTIQUE : CARRIE (1976)

Adaptation culte et pas forcément fidèle du roman de King (De Palma amoindrit le côté surnaturel de l'histoire originelle et modifie quelque peu la structure de l'intrigue), **Carrie**, réalisé juste après l'ultra hitchcockien **Obsession**, constitue un sommet d'imagerie catholique pervertie avec jouissance par un réalisateur bien conscient de sa démarche. Souffre-douleur transformé en martyre, la jeune Carrie, en réponse au conservatisme religieux et déglingué de sa mère, crucifiera tout bonnement cette dernière avec une volée de lames tranchantes aussi libératrice que cathartique. La mort en réponse à l'oppression du fanatisme : une mesure drastique appliquée sans détour par Carrie… (Disponible en DVD Zone 2 chez MGM)



LE PLUS ROMANTIQUE : L'IMPASSE (1993)

Dernier chef-d'œuvre en date pour De Palma avec cette antithèse (ou continuité ?) de son **Scarface**. En grand romantique sadique, Brian fait de Carlito Brigante, interprété par le parfait Pacino, la figure masochiste idéale du looser émouvant. Et comme les histoires d'amour finissent mal, il l'exécute après une course-poursuite délirante et effrénée, sur un quai de gare où l'attend sa douce. L'effet est estomaquant : le spectateur surpris par cette fin aussi abrupte que tragique, s'émeut aux larmes en voyant Carlito tombé devant la femme de sa vie. L'impuissance d'un géant face à la mort, l'impuissance d'un homme face à l'amour. Tout le cinéma de De Palma en une poignée de secondes. Radical. (Disponible en DVD Zone 2 chez Universal)

LE PLUS REFERENTIEL : PULSIONS (1980)

Liquider l'icône Angie Dickinson en milieu de métrage représentait déjà une sacrée gageure. Mais l'éliminer « à l'italienne », à coups de rasoir façon giallo 70's, relève carrément de la bénédiction pour tout fan de transalpineries fétichistes. En l'espace d'un meurtre sublime, chorégraphié à la perfection, Brian De Palma rend hommage aux Dallamano, Martino et autres Argento. Et ce bien qu'il se défende de connaître quoi que ce soit au genre. Menteur, le barbu ? Sûrement, tant l'ombre du cinéma italien plane sur sa filmographie. Quand **Psychose** rencontre le meilleur du giallo, le résultat, parfaitement indispensable et fascinant, s'appelle **Pulsions**, et flatte les nôtres sans ambages. (Disponible en DVD Zone 2 – version cut – et Zone 1 – version intégrale – chez MGM)

LE PLUS TRAGIQUE : BLOW OUT (1981)

Obsédé par l'assassinat de Kennedy, et tout ce que pouvait impliquer réflexivement la médiatisation de ce tragique incident, De Palma, très influencé par le **Blow Up** d'Antonioni et le **Conversation secrète** de son pote Coppola, sonde les mystères d'un complot gigantesque au milieu duquel tente de surnager le pauvre Travolta. Amoureux de la traînée au grand cœur Nancy Allen, notre preneur de son verra sa belle mourir dans ses bras lors d'un feu d'artifice gorgé de tristesse, immortalisé par le plus beau travelling circulaire de l'Histoire du cinéma. Comble de sadisme désespéré, le dernier cri de la jeune femme, enregistré par Travolta, servira pour la bande son d'une production horrifique fauchée. C'est ce qu'on appelle du professionnalisme morbide ! (Disponible en DVD Zone 2 chez MGM)

LE PLUS EPIQUE : LES INCORRUPTIBLES (1987)

Scène culte désormais citée à tours de bras par tous les cinéphiles de la planète, décortiquée par les aspirants cinéastes et autres fous de mise en scène baroque et généreuse, la fameuse fusillade de la gare de Chicago reste, près de 20 ans après sa réalisation, un monument inégalé de fureur épique. Improvisé au dernier moment par De Palma, ce morceau de bravoure n'était même pas mentionné dans le scénario de David Mamet, qui avait écrit une scène de poursuite entre une voiture et train, finalement trop onéreuse à ce stade de la production. Quand on voit le découpage du monstre, sa fluidité et sa redoutable efficacité, on a peine à croire que tout cela est le fruit d'une discussion de dix minutes sur le coin d'une table de café ! Quand improvisation rime avec génie... (Disponible en DVD Zone 2 chez Paramount)

LE PLUS EROTIQUE : BODY DOUBLE (1984)

Patrick Bateman, le héros du roman culte de Bret Easton Ellis, *American Psycho*, en a fait sa scène de chevet. Mieux, il ne peut s'empêcher de se masturber devant cette dernière, qui lui retourne les sens à chaque vision. La scène en question est bien sûr celle du meurtre à la perceuse de Deborah Shelton dans le « cul »-tissime **Body Double**, moment inoubliable de freudisme où éros et thanatos ne font plus qu'un. Impuissant, Craig Wasson, le gros benêt de l'histoire, assiste au ramonage en profondeur de sa délicieuse voisine après l'avoir allègrement matée au rythme des synthés lancinants et hypnotiques de Pino Donaggio. **Fenêtre sur cour** revisité version trash, vous en rêviez ? Brian l'a fait ! (Disponible en DVD Zone 2 chez GCTHV)

LE PLUS INTELLO : MURDER A LA MOD (1968)

Vendu par De Palma à ses producteurs comme un nudie, afin de disposer du budget demandé, **Murder a la Mod** est bien sûr tout autre. Imaginez un film de Godard tourné sous LSD où un clown déluré et désarticulé, interprété par le déjà génial William Finley, simule (ou pas) des meurtres de jeunes filles qu'il prend en filature. Le scénario, prétexte idéal à la réflexion sur le point du vue, n'est pas très original, mais contient déjà en germe toute l'œuvre à venir de De Palma. Le premier meurtre, hystérique et très violent, pose les fondations des futures grandes obsessions qui régiront la filmographie de notre habile manipulateur. Un brouillon maladroit, mais certainement pas négligeable. (Disponible en DVD Zone 1 chez Something Weird Video)

LE PLUS CHOQUANT : OUTRAGES (1989)

Charge furieuse contre le système militaire américain, **Outrages** retrace le chemin de croix d'une jeune Vietnamienne enlevée, torturée et violée par une troupe de G.I's, menée par le cruel Sean Penn. Après une séquence de viol collectif éprouvante, la jeune martyre est exécutée au couteau de combat avant de rendre son dernier souffle sous les balles d'un fusil d'assaut. Jamais la cruauté des hommes n'aura été aussi choquante sous l'œil de De Palma, qui livre ici le film le plus atypique et jusqu'au-boutiste sur la guerre du Vietnam. Véritable crève-cœur réflexif, à l'impact décuplé par une bande originale d'une mélancolie absolue signée Morricone, **Outrages** hante le spectateur bien après son générique de fin. Inoubliable. (Disponible en DVD Zone 2 chez GCTHV)

Dossier réalisé par Fausto FASULO

HEROS MALGRE EUX

HEROES

Le buzz fonctionne déjà à fond. Les trailers ont tourné en boucle tout l'été sur les PC. Les geeks des quatre coins du monde l'attendent de pied ferme. L'angoisse est à son paroxysme. Heroes est-il à la hauteur de ses ambitions ? Tient-on enfin la série télé ultime consacrée aux super-héros ? La réponse est simple : OUI ! Voici donc une super-preview avant l'arrivée de la bête sur TF1 courant 2007.

On ne la fait pas aux lecteurs de Mad : les super-héros – NOS super-héros – ont enfin droit à la place qui leur est due. Depuis les succès de **Blade**, **X-Men** et **Spider-Man** au cinéma, ils sont maintenant partout, et plus que jamais sur le petit écran. Mais hormis les excellents dessins animés tirés des comics DC (***Batman, la série animée*** et autres ***La Ligue des justiciers***), jamais les séries live de super-héros n'avaient été de totales réussites… Au mieux, elles se montraient peu fidèles à leur modèle papier, et créaient leur propre univers, avec leurs propres codes. Nous avons ainsi eu droit à des shows atteints du syndrome « djeun's » comme ***Les Anges de la nuit*** (***Birds of Prey***) ou l'inénarrable ***Smallville***, ou bien à de simples catastrophes bien Z comme ***Blade : The Series***. Des feuilletons comme ***Wonder Woman*** ou ***L'Incroyable Hulk*** fonctionnent surtout grâce à leur capital nostalgie, et la série ***Batman*** des années 60, si elle reste un classique psychédélique (mais ils avaient fumé quoi, les mecs ?), n'est pas vraiment le reflet de l'âme torturée de l'homme chauve-souris.

UN SIGNE DE LA PROVIDENCE

Décembre 2005 : la chaîne NBC annonce qu'elle développe un pilote mettant en scène quelques personnes ordinaires qui se découvrent des pouvoirs extraordinaires. La réaction aurait pu être mitigée. Après tout, n'est-ce pas là l'un des postulats de base des ***4400*** ? Mais un détail laissait entrevoir un tout autre résultat : le titre, ***Heroes*** ! Alors que ***Les 4400*** reste principalement un show de SF avec son duo d'enquêteurs façon Mulder et Scully, ***Heroes*** se présente d'emblée comme une série où les super-héros sont les personnages centraux. Car dès le pilote, ***Heroes*** affiche tous les codes des aventures des justiciers costumés : le texte d'introduction, particulièrement ambitieux, promet de nous raconter une véritable saga « *dont voici le premier volume* ». Chaque saison est donc un volume, et chaque épisode un chapitre (labellisé comme tel à l'écran). Cette dénomination n'est pas un gadget : le créateur Tim Kring promet que chaque saison, pardon, chaque volume, aura sa thématique propre. Autre signe qui ne trompe pas, la version du pilote présentée aux acheteurs internationaux dès le mois de Mai 2006 avait pour bande son temporaire l'excellent score composé par Hans Zimmer et James Newton Howard pour **Batman Begins** ! De quoi mettre dans l'ambiance. « *Mais de quoi ça parle ?* » demandera le lecteur maintenant tout excité par ce pitch d'enfer. La série suit différentes personnes qui réalisent un beau jour qu'elles sont dotées de pouvoirs extraordinaires. À New York, le jeune infirmier Peter Petrelli (Milo Ventimiglia, ***Gilmore Girls***, **Rocky Balboa**) est persuadé qu'il peut voler, malgré le scepticisme affiché par son frère Nathan (Adrian ***Profit*** Pasdar), qui se passerait bien d'un scandale dans sa course aux sénatoriales. Toujours à New York, Isaac Mendez (Santiago Cabrera, vu dans la mini-série ***Empire***) est un peintre héroïnomane dont les tableaux sont autant de visions de l'avenir. À Las Vegas, Niki Sanders (Ali Larter, les deux premiers **Destination finale**) est strip-teaseuse par webcam interposée, mais son reflet semble avoir une vie propre, sans parler de son fils surdoué. Au Texas, la jeune Claire Bennet (Hayden Panettiere, aperçue dans ***Malcolm*** et ***Ally***

UNION WELLS HIGH SCHOOL

McBeal) est la caricature de la pom-pom-girl blonde et souriante… sauf qu'elle est véritablement incassable, don qu'elle teste dans des vidéos dignes de ***Jackass***. À Los Angeles, Matt Parkman (Greg Grunberg, ***Alias, Lost***… bref, toutes les séries de J.J. Abrams !) est un simple policier doué de télépathie. Au Japon, le geek Hiro Nakamura (Masi Oka, voir interview) comprend qu'il peut courber l'espace-temps dans le but de se téléporter ! Mais plusieurs d'entre eux découvriront que leur « don » n'est peut-être pas aussi simple qu'il n'y paraît… Il convient d'ajouter à ces personnages Mohinder Suresh (Sendhil Ramamurthy, ***Numb3rs***), un jeune biologiste indien venu à New York poursuivre les travaux de son père mort récemment. Ce dernier étudiait les mutations génétiques expliquant l'apparition, un peu partout sur la planète, de personnes aux aptitudes hors du commun. Autour de tout ce petit monde rôde un mystérieux agent qui semble en savoir long sur la situation…

DES HEROS HUMAINS

À la vision de l'épisode pilote, une influence bien précise saute aux yeux : le **Incassable** de Shyamalan. L'acteur Greg Grunberg nous a d'ailleurs confirmé ce sentiment en nous livrant en quelque sorte la note d'intention de la série : *« Tim Kring a écrit ces personnages d'une façon réellement personnelle. En fait, il décrit ce qui se passerait si on se réveillait un jour avec des super-pouvoirs. Ce ne serait pas seulement un événement extraordinaire, mais aussi quelque chose de très difficile à gérer. »* La série va donc s'efforcer de raconter comment ces différents personnages vont accepter et maîtriser leurs « capacités ». Comme chez Shyamalan, le ton reste relativement réaliste (pas de super-costumes… pour l'instant), mais le propos est le même que pour **Spider-Man** : un don est aussi une malédiction. Le ton est d'ailleurs quasi-dépressif, avec un look contemporain proche de séries comme ***Sur écoute*** ou ***New York Unité Spéciale***. ***Heroes*** n'a toutefois rien du pensum indigeste : tous les codes sont là ! Et si les personnages sont séparés durant les quelques premiers épisodes, les acteurs nous promettent qu'ils vont se rencontrer. *« C'était plus excitant que frustrant d'être isolés des autres »* confie Ali Larter, *« car nous savions que nous nous retrouverions par la suite. »*. En revanche, pas question de former une super-équipe type X-Men. On nous annonce des personnages qui se cherchent et

interview

MASI OKA ACTEUR SUPER-GEEK

INTERPRÈTE DANS ***HEROES*** D'UN GEEK FAN DE COMICS DEVENANT LUI-MÊME UN SUPER-HÉROS (SOIT LE FANTASME D'À PEU PRÈS TOUS LES RÉDACTEURS DE CE MAGAZINE), MASI OKA NOUS LIVRE SES IMPRESSIONS SUR CE QUI PROMET D'ÊTRE LA PROCHAINE SÉRIE PHÉNOMÈNE DANS NOS CONTRÉES.

Pouvez-vous nous parler de votre rôle dans Heroes ?

J'interprète Hiro Nakamura : c'est un simple employé de bureau vivant au Japon, et c'est aussi un grand passionné de comics. Il découvre qu'il peut modifier l'espace-temps, ses pouvoirs ont pour nom téléportation et chronokinésie. À la fin du pilote, il réussit à utiliser son don, et c'est le début de son « voyage ». Tous ces personnages se réveillent un matin et se rendent compte qu'ils ont des super-pouvoirs. Mais on n'a pas forcément besoin de ça

évoluent : avoir des pouvoirs ne signifie pas forcément devenir un super-héros, et c'est parfois l'inverse qui se produit. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'apparaît dès le deuxième épisode celui qui devrait être le super-vilain de la saison, avec quelques meurtres bien crades à la clef. Car pour ne rien gâcher, la série est un rien sanglante : boîtes crâniennes béantes et doigts passés au broyeur sont invités en prime-time !

Tim Kring ne semblait pas être particulièrement bien placé pour créer une telle série. Le bonhomme s'est surtout fait connaître avec des shows très grand public comme ***Preuve à l'appui*** (***Crossing Jordan***), qui suit les enquêtes criminelles d'une légiste, ou encore le très familial ***Providence***. Il avoue même ne pas être un fervent amateur de comics. Mais en fouillant un peu plus dans son passé, aux côtés d'un script commis pour ***K 2000***, on retrouve un scénario écrit pour une autre série ayant fait les beaux jours de feu La 5 : ***Superminds*** (***Misfits of Science*** dans la langue de Shakespeare, faut pas chercher à comprendre). Dans cette série 100 % eighties, de jeunes étudiants (dont Courteney Cox) et leurs profs (dont Kevin **Predator** Peter Hall !!) combattent les criminels grâce à leurs super-pouvoirs acquis lors d'« accidents scientifiques ». Interrogé sur le sujet, Tim Kring ne nie pas le lien, bien au contraire : *« Quand NBC m'a demandé de développer un nouveau concept, j'étais fasciné par ce nouveau genre de séries impliquant tout un groupe d'acteurs, et j'ai commencé à réfléchir à un mélange entre cette tendance et mon travail sur* ***Superminds*** *»*.

TRAVAIL D'EQUIPE

Comme tout bon « showrunner », Tim Kring a su s'entourer d'une équipe capable de lui apporter une sensibilité geek. Un nom en particulier se détache du lot : celui de Jeph Loeb. On pourrait déjà lui ériger une statue pour avoir été le coscénariste et le coproducteur du film **Commando**. Oui, oui, LE **Commando** avec Schwarzy ! Mais le bonhomme est surtout un auteur réputé de comics (il a bossé sur les héros les plus prestigieux : Superman, Batman, Spider-Man, Daredevil...), qui s'est orienté depuis quelques années vers la télévision : coproducteur sur ***Smallville*** puis ***Lost***... Pas étonnant donc que le ton quasi désespéré de ***Heroes*** - avec rien de moins qu'une apocalypse pointant le bout de son nez ! - rappelle le comics *Rising Stars* de J. Michael Straczynski (le créateur de ***Babylon 5***), dans lequel l'histoire était racontée en flashs-back. On peut également parier que ce background permettra aux producteurs de gérer au mieux la mythologie d'une série dont la fin n'est toujours pas définie. « *Le nombre de volumes dépendra du public et de la chaîne* » admet Tim Kring. « *Je n'ai donc pas de fin, mais je pense savoir où je veux que ça se termine. Mais cette conclusion pourra être « étirée » s'il le faut.* » Au vu des quatre premiers épisodes, on peut déjà constater que les rebondissements et les révélations pleuvent avec générosité. On comprend donc pourquoi le public américain a répondu présent, et pourquoi NBC a d'ores et déjà commandé une saison complète (la première de l'année !). Reste à espérer que la série garde le cap et évite le syndrome « ***Lost*** saison 2 » !

Romain NIGITA

Page de gauche : Le flic Matt Parkman (Greg Grunberg) se découvre des pouvoirs de télépathe.

Ci-dessous, de haut en bas : Le casting au grand complet.

Hiro Nakamura (Masi Oka), un geek devenu super-héros.

pour être un héros. En cela, cette série est une formidable métaphore du monde actuel, où chacun peut faire la différence.

Jusqu'à présent, qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans la série ?

Le plus surprenant, et le plus motivant, c'est le script. Chaque épisode nous apprend quelque chose, mais il y a à chaque fois de nouvelles questions. À la fin d'un scénario, je me dis toujours : *« Ça se finit comme ça ? Vite, où est la suite ? »*. C'est un véritable grand huit qui n'arrête pas de monter et de redescendre.

Vous êtes acteur, et vous travaillez en même temps pour ILM. Vous discutez des effets spéciaux avec la production de la série ?

Absolument, car c'est vraiment passionnant. Avec mon parcours, je comprends mieux comment les réalisateurs doivent tourner leurs plans, ou comment les scénaristes doivent visualiser leurs idées. Ça me permet de mieux communiquer avec eux, et de rester humble face à leur travail. Et aujourd'hui, je suis une sorte de consultant pour ILM.

Votre personnage est fan de comics et de Star Trek. Est-ce vous qui avez apporté ces singularités au personnage ?

Je suis définitivement un fan de science-fiction et d'effets spéciaux. J'ai grandi au Japon, je connais donc très bien le monde du manga ; mieux, d'ailleurs, que celui des comics. J'ai dû faire des recherches pour comprendre les références à ***X-Men***, pour savoir qui était Kitty Pride, quels sont ses pouvoirs... Mais le personnage reste une énorme extension de moi-même, une version plus drôle et plus énergique. J'adore Hiro Nakamura, et le boulot des scénaristes fait grandir mon intérêt pour les comics.

Propos recueillis par Alain CARRAZÉ

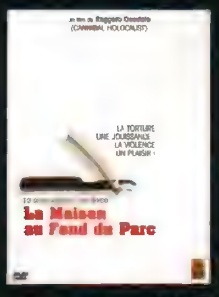
DVD ZONE 2 NEUFS

La Maison de la terreur 15 €

Le Clan des pourris 15 €

L'Exécuteur vous salue bien 15 €

Bloody Bird 20 €



La Maison au fond du parc 20 €

Qu'avez-vous fait à Solange 20 €

Le Tueur à l'orchidée 20 €

Le Grand Alligator 12 €

Fragile 20 €

The Dark 20 €

Red Dwarf saison 2 20 €

Hair High 20 €

MOVIES 2000
La librairie du cinéma

AVIS AUX COLLECTIONNEURS !

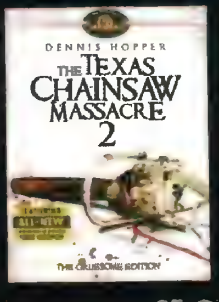
LES NUMEROS 1 À 21 DE MAD MOVIES (EXEMPLAIRES ORIGINAUX) SONT À VENDRE

APPELEZ LE MAGASIN POUR LES TARIFS !

DVD ZONE 1 NEUFS

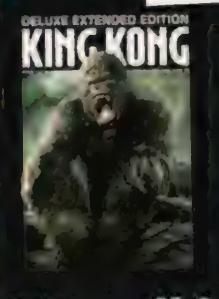
Superman Returns 35 €

Feast 33 €



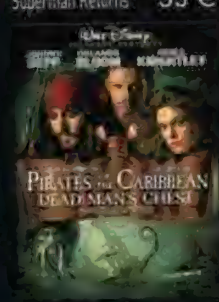
Massacre à la tronçonneuse 2 25 €

Rest Stop 30 €



King Kong 35 €

Pulse 35 €



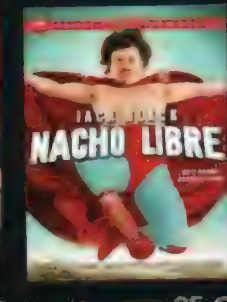
Pirates des Caraïbes 2 35 €

Monster House 35 €

Miami Vice 35 €

Cars 35 €

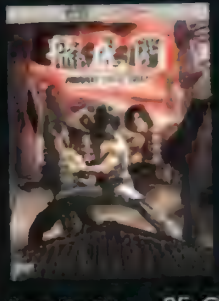
Clerks II 33 €



Nacho Libre 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

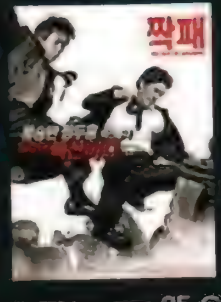
Proximity : The Host


Dragon Tiger Gate 25 €

Shinobi 25 €

Election 2 Ed Simple 25 €

Election 2 Ed Collector 29 €



City Of Violence 25 €

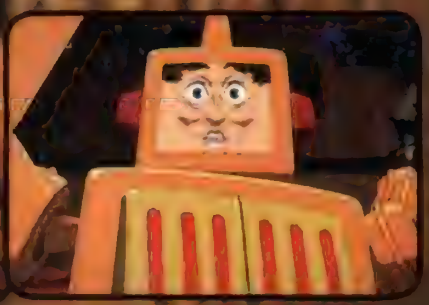
La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

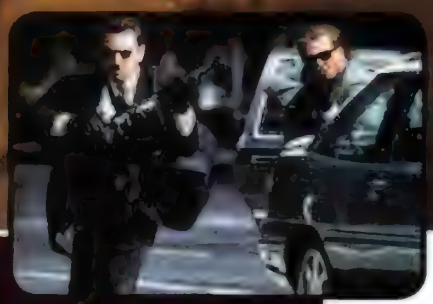
49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

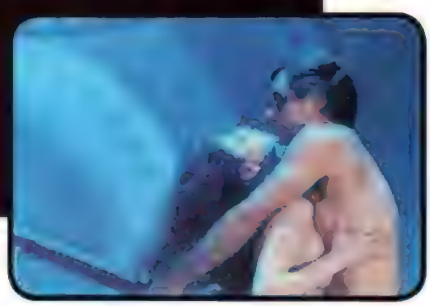
MADgazine

DVD • TELE • MANGA • JEUX VIDEO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

70 DVD
84 DVD MAD
85 TELEMANIAC
88 ANIME NATION
89 PLAYMAD
90 MELOMAD
92 SANG D'ENCRE
93 MAD IN FRANCE







Je veux mes DVD !

PRINCES DES TENEBRES

(MASTERS OF HORROR : LES AMANTS D'OUTRE-TOMBE + LA BELLE EST LA BETE + LE CAUCHEMAR DE LA SORCIERE + CHOCOLAT + LA FIN ABSOLUE DU MONDE + JENIFER)

DURÉE : UNE HEURE MAXIMUM. TEMPS DE TOURNAGE : DIX JOURS. BUDGET : RÉDUIT AU STRICT MINIMUM. CENSURE : AUCUNE. NOMBRE D'ÉPISODES : TREIZE, TOUS RÉALISÉS PAR DES SPÉCIALISTES DU FILM D'HORREUR. BILAN : À DEUX EXCEPTIONS PRÈS, QUE DU BONHEUR !

On vous a déjà longuement causé dans Mad du projet de Mick Garris diffusé sur le câble US et sur Canal + (après censure). Voici donc la première salve (sept autres titres sortiront en décembre), proposée dans de chouettes éditions supérieures à celles éditées par Anchor Bay en Zone 1. Première constatation : la présence derrière la caméra de cinéastes rompus au grand écran - ou aux mini-séries - laisse l'impression tenace de visionner des longs-métrages dont on aurait coupé une demi-heure pour des impératifs de production. Évoquons rapidement les ratages, à savoir ***La Belle est la bête*** de John Landis et ***Chocolat*** de Mick Garris. Pas grand-chose à sauver du premier (un flic traque une brune aux gros lolos pourvue de sabots de biche qui piétine ses amants), si ce n'est de rares passages rigolos et les faux airs de Costner de Brian Benben. Quant au Garris, loin de valoir ses adaptations de Stephen King, il part d'un pitch marrant (en gros, un homme se connecte aux sensations du corps d'une femme), mais le traite sans imagination, allant jusqu'à louper la scène où le gars connaît son premier orgasme féminin. On passe à la vitesse supérieure avec les quatre autres titres. John McNaughton, aux abonnés absents depuis **Sexcrimes**, signe avec ***Les Amants d'outre-tombe*** un superbe hommage aux films d'époque de la Hammer, où un étudiant en médecine disciple de Frankenstein (excellent Derek Cecil) se retrouve entraîné dans une sombre affaire de nécromancie. Les scènes finales, où une jeune nympho partouze avec des zombies au milieu d'un cimetière, sont un sommet de gothique craspec. Après **Re-Animator**, **Aux portes de l'au-delà**, **Castle Freak** et **Dagon**, ***Le Cauchemar de la sorcière*** offre l'occasion à Stuart Gordon de retrouver l'univers de Lovecraft. Un jeune homme emménage dans une chambre de bonne hantée par une sorcière qui pousse ses locataires à sacrifier des nourrissons. C'est parfois drôle (le rat à visage humain), un peu sexe (le héros fantasme sur sa jolie voisine) et carrément gore (un bébé se fait dévorer par ledit rongeur), bref : du H.P.L. made in Gordon comme on l'aime. Arrivent John Carpenter et Dario Argento, qui font honneur à la collection, prouvant au passage qu'ils n'ont rien perdu de leur génie (ce dont on commençait franchement à douter). Carpenter signe ***La Fin absolue du monde***, variation sur **L'Antre de la folie** qui devrait ravir les lecteurs de ***La Conspiration des ténèbres*** : le gérant d'un cinéma est chargé par un mystérieux client (Udo Kier) de retrouver la copie d'un film qui aurait poussé ses spectateurs au meurtre et à la folie lors de son unique projection. Extraits perturbants de la bande maudite, ambiance dépressive, décapitation à la machette hyper violente exécutée par un colosse slave torse nu et en cagoule de latex... C'est passionnant, riche en zones d'ombre malsaines : Carpenter lives ! ***Jenifer*** d'Argento fait figure de résurrection, tant le réalisateur se lâche dans le gore et le cul, avec l'histoire de ce flic qui prend sous sa protection une inconnue au faciès hideux mais au corps de déesse, et dont les appétits voraces ne sont pas que sexuels. En effet, elle se comporte exactement comme un gros toutou désobéissant qui ne fait que des conneries, à savoir dévorer une gamine de cinq ans et sucer la queue d'un ado avant de lui arracher le gland avec les dents (scène raccourcie par la prod mais visible en intégralité dans les bonus). Le résultat est tout simplement le meilleur Argento depuis **Ténèbres**. Quant aux suppléments, ils sont blindés d'interviews, de commentaires audio et d'images de tournage, le tout étant parfois complaisant, mais bourré d'anecdotes, d'interventions plaisantes et de franchise politiquement incorrecte. Rendez-vous dans un mois avec les opus de Joe Dante, William Malone, Don Coscarelli, Lucky McKee, Tobe Hooper, Larry Cohen et Takashi Miike.

Cédric DELELÉE

ZONE 2. FIP/UNIVERSAL. 1.77 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : ITW, FEATURETTES, COM AUDIO, EFFETS SPECIAUX, BANDES-ANNONCES...

MAD DVD

JEREMIAH JOHNSON DE SYDNEY POLLACK

« De la mauvaise mise en boîte ! » claquait le scénariste John Milius à la sortie de Jeremiah Johnson en 1972. « C'est un grand film, j'avais envie d'en faire un grand réalisateur jusqu'au magnifique Out of Africa. Personnages secondaires, Robert Redford dans son plus beau rôle, lyrisme de la mise en scène, dialogues « à la Milius » et script emblématique de la génération hippie (le retour à la nature sauvage… mais où il faut tuer pour survivre). Jeremiah Johnson continue d'exister et la redécouverte n'est en terme à sa réputation de « film culte » (en Italie, où il remporta pourtant contre Red Crow ti n'aurais pas mon scalp… Cinquante ans ?). La copie est à tomber, mais la restauration du Zone 1 a disparu. Le même année sortaient Délivrance et Le Parrain, tandis que Michael Cimino signait son premier script (Silent Running) et Milius celui de Dirty Harry. Heureux en paix, pilotis. CHRIS DELLEC

ZONE 2. WARNER. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

JAM FILMS COLLECTIF

Pour clore la collection Mad Asia, Jam Films regroupe plusieurs cinéastes de renommée phare de la scène asiatique actuelle. Des cinéastes aux styles et préoccupations bien différents : Ryuhei Kitamura n'a eu de cesse, par le passé, de nous en mettre plein la vue avec l'énervé Versus ou l'horrifique Alive. Pourtant, entre ses œuvres, il y a un fossé. Alors que le premier était un pur délire gore, le second, plus posé, se voulait plus intimiste. Le nouveau film de Kitamura se situe entre les deux. Il y a de l'action, mais elle est moins présente que dans les précédents films du réalisateur. Il y a de quoi penser au bon moment… JULIEN SEVRON

ZONE 2 INEDIT. WE PRODUCTIONS. 1.85 (16/9). 2.0 (VO).

RETOUR AUX AFFAIRES
(INFERNAL AFFAIRS II + III)

Devant le succès critique et public d'**Infernal Affairs**, Andrew Lau et Alan Mak ont rapidement pris l'initiative de tourner deux suites. De la bouche même des intéressés, **Infernal Affairs II** ne devait être à l'origine qu'un véhicule à stars, censé projeter les jeunes Shawn Yue et Edison Chen (qui tenaient respectivement les rôles d'Andy Lau et Tony Leung dans les flashs-back du premier volet) sur le devant de la scène. Pourtant, et contre toute attente, le film se révèle être un bon polar très pessimiste, qui étoffe considérablement le passé des personnages, notamment celui du flic interprété par Anthony Wong. Son rôle devient en effet beaucoup plus trouble que dans le premier opus, et permet une nouvelle fois à ce grand acteur de montrer toute l'étendue de son talent. Malheureusement, même si on a le plaisir de retrouver Tony Leung et Andy Lau, **Infernal Affairs III** viendra gâter la trilogie, la faute incombant à un script bouffi et à un twist frelaté d'une lourdeur totale. Côté bonus, aucun des suppléments disponibles sur les éditions hongkongaises n'ont été retenus pour les galettes françaises. Les commentaires audio, making-of et scènes coupées ont donc tout simplement disparu, laissant place à 15 minutes d'interviews et à une pauvre bande-annonce. C'est peu, surtout après deux ans d'attente… **David DOUKHAN**

ZONE 2. STUDIO CANAL. 2.35 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : ITW, BANDE-ANNONCE.

BLOODY GAYS
(HELLBENT + LES SORCIERES DES CARAIBES + LE PACTE DE SANG)

Dans le milieu du film d'horreur gay, il y a deux écoles. Y'a ceux qui font du bon vieux slasher bien crado (avec un tueur qui se balade la bite à l'air, soit), comme Paul Etheredge-Ouzts, et y'a ceux qui font des « kill that gorgeous teen movie » bien branchos, MTV style, comme David DeCoteau, que nous nommeront désormais Disco DeCoteau. Dans le premier, **HellBent**, un malade mental déguisé (on vous prévient, il est juste à poil avec un masque) à qui on a donné une serpe s'en prend à 4 mecs le soir d'Halloween. N'empêche qu'avec son histoire à la con, Etheredge-Ouzts livre un carpaccio de meurtres sur pellicule. Avec **Le Pacte de sang** et **Les Sorcières des Caraïbes**, Disco DeCoteau se la joue phénix. Si on pouvait légitimement le considérer comme mort à la vision du **Pacte de sang**, il renaît littéralement de ses cendres avec **Les Sorcières des Caraïbes**. Alors qu'il ne se passe strictement RIEN dans le premier, si ce n'est une enfilade de scènes interminables où des minets torse-poil miment des chansons à vous dérégler les tympans sur des chorégraphies minables, le deuxième enchaîne à la **Creepozoids**. Bonasses en guise de bad guys, arrachages de cœur au kilo (de minets torse-poil, soit) et rites sataniques qui reviennent en boucle. Voilà. Bon, ben, bonne soirée entre potes, les gars…

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDITS. OPTIMALE ET ZYLO. 1.85 (16/9) ET 1.66 (4/3). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE (SUR **HELLBENT**).

MAD DVD

V POUR VENDETTA – EDITION COLLECTOR DE JAMES MCTEIGUE

N'attendez pas que cette édition « collector », version allégée du Zone 1 sorti cet été, s'attarde sur la production chaotique de **V pour Vendetta**. D'un Alan Moore claquant la porte du studio avant même le premier clap à un acteur principal remercié en plein tournage, d'un relais progressif entre le réalisateur James McTeigue et ses producteurs/scénaristes, les fameux frères Wachowski, à une postproduction ramenée à sa plus simple expression, il y avait beaucoup à dire sur cette adaptation maudite du roman graphique culte de Moore et David Lloyd. Les quatre pauvres featurettes qui nourrissent le second disque préfèrent survoler la « légende » (les méfaits héroïques du terroriste anglais Guy Fawkes, la genèse du comics), décortiquer superficiellement le métrage (avec tout de même un joli module consacré aux excellents effets miniatures) et disserter poliment sur les enjeux politiques d'une œuvre ouvertement anarchiste. Car derrière un design bâclé, un second acte digne de l'*Inspecteur Derrick* et une multitude de plaidoyers maladroits (le flash-back des lesbiennes, embarrassant) se cache un pamphlet couillu, sans concession et parfois gracieux, qu'on était loin d'attendre d'une major comme Warner. Ceux qui ne sauraient se contenter de ces bonnes intentions pourront toujours faire un tour du côté du tétanisant **Les Fils de l'homme** d'Alfonso Cuaron, autrement plus abouti dans un registre similaire.

Alexandre PONCET

ZONE 2. WARNER. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, FEATURETTES, CLIP VIDEO, BANDE-ANNONCE

CROUPIER DE MIKE HODGES

1971 : Mike Hodges fait tourner Michael Caine dans **Le Lit du milieu**. 1998 : il remet ça, certain Clive Owen, digne héritier de son aîné, comme le prouve aujourd'hui leur réunion dans **Les Fils de l'homme**, ce qui n'est pas un hasard vu la relation père/fils qui se noue entre eux dans le film de Cuaron. Entre-temps, il a fait tout et n'importe quoi dans sa carrière – des films sur Queen et le cunnilingus, **Flash Gordon**, le script de **Damien, la malédiction II**, **L'Initiale** avec Mickey Rourke (massacré par ses producteurs), mais surtout des films noirs britishs secs, cyniques et stylés (lire ci-dessus) – l'excellent **Seule la mort peut me arrêter**, dont fait partie **Croupier**. Survolé cherchant l'inspiration, le héros est engagé dans un casino où il profite de multiples jeux, cartes et roulette pour trouver matière à son prochain livre, et devient complice d'un casse. Porté par un Clive Owen déjà admirablement en présence, c'est un bijou de cruauté et d'ambiance nocturne. **Ocean's Eleven** ? Laissez-moi rire...

Cédric DELELÉE

ZONE 2. COMPAGNIE DES PHARES ET BALISES (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : GALERIE PHOTOS, FILMOS

DEAD CREATURES D'ANDREW PARKINSON

Découvert en DIPTF il y a quelques années, **Dead Creatures** est le second film de l'anglais Andrew Parkinson. Prenant racine sur la lecture de son premier film, **Mes, zombie – Chroniques de la Apocalypse**, **Dead Creatures** est un film de morts-vivants bien différent de ce que le genre a l'habitude d'offrir. Ne vous attendez donc pas à des scènes de poursuites, des hordes de zombies traînant dans les supermarchés ou des orgies consommables. Longtemps gardé le monstre du cinéma serait original à la Ken Loach et de l'horreur glauque, crade et malsaine à la Fulci. Un mélange assez déroutant, parfois et dérangeant, qui relève du pire, grâce au caractère brut de la production, à mettre le spectateur dans une position assurément difficile. On est bien loin de l'humour potache de **Shaun of the Dead**, « **Dead Creatures** est avant tout ramené à un public plus restreint d'œuvres non commerciales et ambitieuses. Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDITS. [illegible]

DEUX GIALLI TACHES DE SANG

(LE TUEUR A L'ORCHIDEE + MAIS QU'AVEZ-VOUS FAIT A SOLANGE ?)

Bonus après bonus, les DVD Neo poursuivent leur évocation nostalgique de l'industrie du bis transalpin qui, comme l'explique le producteur Fulvio Lucisano à propos de **Solange**, fit longtemps la nique à Hollywood grâce à un astucieux système de coproductions européennes. En effet, les deux titres ici proposés marquent à la fois l'essor du giallo et les derniers feux de son ancêtre allemand, le « krimi ». Ce genre un peu oublié était presque exclusivement composé d'adaptations du romancier anglais Edgar Wallace, et c'est sous son patronage que les films furent lancés outre-Rhin,... bien que son nom ne soit pas mentionné dans les génériques italiens ! Les histoires mêlent donc les constantes de l'écrivain (les objets/gimmicks semés par le tueur) aux meurtres sadiques du thriller latin, mais avec un inégal bonheur. **Le Tueur à l'orchidée** (**Sette orchidee macchiate di rosso**, 1972) est juste un giallo de bonne facture, ce qui explique probablement une édition chiche en bonus. On y relèvera seulement la méchanceté des personnages secondaires, épinglée par la caméra impassible d'Umberto Lenzi. En revanche, **Mais qu'avez-vous fait à Solange ?** (**Cosa avete fatto a Solange ?**, 1972) est une des grandes réussites du genre, due à la collaboration de deux réalisateurs/opérateurs : Massimo Dallamano, qui avait éclairé les deux premiers westerns de Leone, et Joe D'Amato, qui allait bientôt passer à la mise en scène pour la plus grande joie des érotomanes. Leur photo classieuse capte l'ambiance brumeuse d'un Londres wallacien, tout en multipliant travellings obsédants, focales extrêmes et autres cadrages tordus. D'autre part, le scénario aborde de front les sujets brûlants de l'époque, jetant un regard cruel sur la fascination liée à la sexualité des adolescentes. Deux ans plus tard, Dallamano reprenait d'ailleurs ce thème dans le virulent **La Lame infernale/La Polizia chiede aiuto**, qui mélangeait cette fois le giallo au polar violent et sécuritaire.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 2.35 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : PRESENTATION, ITW (SUR **SOLANGE**), FICHE TECHNIQUE, FILMOS, GALERIE PHOTOS.

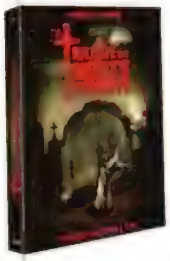
MIIKE FESTIVAL

(COFFRET TAKASHI MIIKE : TRIAD SOCIETY + LEY LINES + RAINY DOG)

Que tous ceux qui ont définitivement arrêté leur avis sur Takashi Miike jettent un œil à ce coffret. Réunissant les trois parties de sa trilogie Triad Society, l'objet plonge aux racines mêmes de la renommée de Miike, tout en contredisant l'image que certains en sont venus à lui coller. Celle d'un « trash maker » seulement capable de jouer la carte de la surenchère. Ces trois yakuza eiga s'écartent non seulement des contingences du genre (on n'en attendait pas moins de la part de Miike), mais offrent aussi les outils nécessaires pour décrypter l'œuvre postérieure du réalisateur. Tour à tour irrévérencieux, violents, sombres ou nostalgiques, **Triad Society**, **Ley Lines** et **Rainy Dog** peuvent être considérés comme la quintessence même du travail de Miike. Il est clairement impossible de se pencher avec sérieux sur le travail du cinéaste japonais sans les prendre en compte. On regrettera d'autant plus la pauvreté des suppléments (une interview), alors qu'il y avait tant à faire et à dire sur ces trois œuvres phare. Ceci dit, avec la sortie de ce coffret, vous n'avez plus d'excuse pour passer à côté de cette trilogie. A bon entendeur...

Julien SÉVÉON

ZONE 2 INEDITS. FPE. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO). SUPP : ITW, PRESENTATIONS.



ZOMBIE LA MOUCHE !

(COFFRET ROMERO : LA NUIT DES MORTS-VIVANTS + ZOMBIE + LE JOUR DES MORTS-VIVANTS)

Mieux que quiconque, George Romero aura su trouver un angle inédit et original pour aborder le thème du mort-vivant, là où tant d'autres se limitent à en explorer uniquement la surface. Décrits par leur auteur comme des films d'action plus que des films d'horreur, ces trois œuvres mythiques témoignent de l'imagination fertile de Romero, et s'imposent comme de véritables témoignages de leurs décennies respectives (sans oublier le bon **Land of the Dead**, qui aura apporté sa pierre à l'édifice), traitant de sujets aussi explosifs que le racisme, la société de consommation ou encore la famille. Premier film de la série, **La Nuit des morts-vivants** méritait mieux que son disque à la qualité technique des plus discutables. Si Opening a eu la bonne idée d'inclure un documentaire d'une heure sur le chef-d'œuvre de Romero (avec propos de l'intéressé et du traître John Russo), on aurait souhaité que l'éditeur se fende d'un nouveau master pour l'occasion. La copie, très fatiguée, affiche une définition et des contrastes dignes d'une VHS, à mille lieues des intentions esthétiques du cinéaste. Il suffit de comparer avec le génial collector paru chez Elite pour comprendre l'étendue des dégâts ! Dommage. **Zombie**, lui, est mieux pourvu, puisqu'il s'agit du disque paru précédemment dans Mad, dans une copie au format (1.85) tout à fait correcte, accompagnée de pistes remixées en DD 5.1 et DTS. L'éditeur a la bonne idée de proposer pour la première fois en France le montage américain, disponible sur un autre disque (au master plus propre et stable que celui du montage européen). En bonus, on trouve un petit documentaire sympa et inédit, qui donne la parole aux producteurs italiens (Claudio et Dario Argento notamment). Le quatrième disque (identique à celui présenté sur le double DVD déjà sorti) est réservé au documentaire de Roy Frumkes, qui couvre le tournage de **Zombie**. Pour finir, **Le Jour des morts-vivants** se paie le luxe d'un lifting plus que bienvenu (l'édition parue chez Pioneer était catastrophique), et est enfin matté dans son format d'origine. Du côté des langues, on a le choix entre une VF mono un brin faiblarde et une VO en stéréo plus que correcte. **Le Jour…** est malheureusement vierge de tout bonus (si ce n'est une maigre bande-annonce), et ne contient pas le très informatif documentaire paru chez Anchor Bay. Bilan mitigé, donc, pour ce coffret qui s'adresse avant tout au grand public, et moins aux cinéphiles acharnés que nous sommes. Mais au vu du prix très raisonnable, ceux qui ne désirent pas débourser des fortunes devraient y trouver leur compte.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. OPENING. 1.33 (4/3) ET 1.85 (16/9). 1.0, 5.1 ET DTS (VO ET VF) ET 2.0 (VO). SUPP : MAKING-OF, DOCS, BANDES-ANNONCES.

DVD RAPIDO

KINGDOM OF HEAVEN - DIRECTOR'S CUT DE RIDLEY SCOTT

Le montage original de la fresque épique de Sir Ridley restaure les intrigues secondaires, reconstruit les personnages, galvanise les combats, tout ça en 45 minutes inédites qui en font le meilleur Scott depuis **Blade Runner**, doublé d'un classique absolu. Le zone 2 évacue le DTS, l'ouverture et l'entracte du Zone 1 afin de faire tenir le film sur un seul DVD, mais conserve la tonne de bonus et la version salles. (FPE).

ONLY THE STRONG DE SHELDON LETTICH

Voilà une édition collector qui ne s'imposait pas ! Commis par Sheldon Lettich, **Only the Strong** fait la promotion de la Capoeira, art martial brésilien que le soldat Stevens (Mark Dacascos) est bien déterminé à enseigner aux élèves d'un bahut infesté par les gangs. Complètement sabordé par Lettich, le message ne pèse pas lourd, et le film est surtout avare en bastons. Heureusement, Dacascos, alors au sommet de sa forme physique (voir son entraînement impressionnant dans les bonus !), assure un tant soit peu le spectacle. (METROPOLITAN)

LA COULEUR DU CRIME DE JOE ROTH

Bénéficiant d'un casting solide (Samuel L. Jackson, Julianne Moore, William Forsythe), cette **Couleur du crime** (aka **Freedomland**) est un drame criminel somme toute correct. Il aurait très bien pu faire office de « série du dimanche soir » (le prime time n'étant plus monopolisé par les longs-métrages). En effet, ce type de produit propose des histoires ni plus ni moins intéressantes qu'un épisode moyen, mais avec un handicap de taille : une heure de métrage en plus. (GCTHV)

MAD DVD

SAW II - EDITION COLLECTOR DE DARREN LYNN BOUSMAN

Comme nombre de suites, ce petit rejeton ne trappe pas aussi fort que son modèle. Néanmoins, cette séquelle reste un film tout à fait respectable, qui réserve même quelques petites surprises, et se laisse donc visionner sans aucun problème existentiel. Du côté des suppléments on retrouve plusieurs featurettes comme « Les règles du jeu », où les membres de l'équipe parlent du film (très basique et lardé de trop longs extraits du métrage), « Les pièges du tueur au puzzle », un petit best of des dispositifs meurtriers de Jigsaw (même principe que le précédent, mais avec plus d'infos concrètes), « Morceaux choisis » sur les SFX gore du film, un comparatif story-board/résultat final et un commentaire audio par le réalisateur, le coscénariste et les deux acteurs principaux. Bref, un tour d'horizon complet du sujet. En attendant une édition méga collector dans un an ?

Julien SEVÉON

ZONE 2. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). DTS ES 6.1 (VF). SUPP : COM AUDIO COMPARAISON FILM/STORY-BOARD FEATURETTES.

HORRIBILIS DE JAMES GUNN

Après son bide américain (et français), le premier film - officiel - de James Gunn devrait se refaire une santé bienvenue en DVD. Sans être un chef-d'œuvre impérissable, ce petit pastiche de film de monstre (avec un détour par le genre zombiesque) est le parfait prototype du fun movie à savourer entre potes. Si on peut légitimement être déçu par la relative faiblesse des dialogues et la construction du script (un comble pour un scénariste !), l'abattage des comédiens, l'efficacité de certaines scènes (l'attaque dans la baignoire) mais surtout les maquillages absolument géniaux élèvent **Horribilis** au-dessus du lot. Le DVD comporte une flopée de petits documentaires (mais pas le commentaire présent sur le zone 1) aussi sympas qu'instructifs, et donne la parole à ce grand bavard de James Gunn. Quant à la vidéo shootée sur le tournage par Lloyd Kaufman (le boss de Troma), elle évite agréablement la langue de bois qui pullule sur la plupart des éditions du genre, et révèle toute la démesure dont font preuve les studios ricains en termes de coûts de production. Niveau technique, rien à redire, c'est du bon boulot.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 2. UNIVERSAL. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, DOCS, SCENES COUPEES, BETISIER, COMPARATIF SFX, JOURNAL DE TOURNAGE.

CATEGORIE TRASH !

(RAPED BY AN ANGEL + RED TO KILL + EBOLA SYNDROME + RUN AND KILL + DAUGHTER OF DARKNESS)

La Category 3 reste le « concept » le plus incompris du cinéma hongkongais. Cette appellation désigne tout simplement l'équivalent de nos films interdits aux moins de 18 ans, le palier suprême d'un système à trois niveaux. Mais durant le boom des années 90, l'expression a fini par désigner un genre à part entière : les films violents et/ou à caractère sexuel (soft). Bref, du bon gros cinéma d'exploitation. Pourtant, à Hong Kong comme ailleurs, les films interdits aux moins de 18 ans couvrent un panorama bien plus vaste, fait à la fois de particularismes locaux et de notions internationalement répandues. Les cinq films que sort Metropolitan appartiennent à la face « exploitation » du phénomène. Cinq bandes extrêmes et chocs qui ne se résument cependant pas (pour la plupart) à du junk cinema, et sont avant tout représentatives du cinéma HK de l'époque – mais ceci est une autre histoire. Commençons par le plus indéfendable du lot, **Raped by an Angel**, au titre aussi savoureux que le contenu est hallucinant. Produit par l'ultra-libéral Wong Jing, **RBAA** est l'antithèse du rape and revenge tel qu'on le connaît, la femme restant dans ce film prisonnière de A à Z de sa condition féminine. La conclusion, déviante au possible, en a laissé plus d'un sur le popotin ! **Run and Kill** et **Red to Kill** sont deux des incursions les plus fameuses de Billy Tang dans l'univers tourmenté de la Category 3. Film de vengeance sur fond de rétrocession pour le premier, rape and revenge sur fond d'institution psychiatrique pour le second, ces deux métrages font partie des plus réussis du genre. Des œuvres radicales, sans concession aucune, qu'on se prend direct dans la mâchoire. À la différence de **Raped by an Angel** et **Ebola Syndrome**, qui impliquent, par leurs excès mêmes, un visionnage au second degré, les deux **Kill** ne prêtent pas à sourire.

Ebola Syndrome (quand on parle du loup) fait partie des plus hallucinés du lot. Un film tellement barge, tellement too much, que l'on n'a presque qu'une envie lorsque débute le générique final : le regarder à nouveau. Herman Yau se vautre dans tous les vices et turpitudes possibles, quitte à aller trop loin. Anthony Wong, qui joue le rôle d'un cuisinier psychopathe atteint du virus Ebola, nous offre là un grand moment de jeu qui n'est pas près d'être égalé. À ne pas regarder en mangeant ! Enfin, **Daughter of Darkness** est un film jouant sur plusieurs tableaux. Ça commence par de la grosse vanne qui tache, avant que le réalisateur Ivan Lai n'emprunte un chemin assurément plus tortueux et choquant. Rape and revenge pur jus, **Daughter of Darkness** est représentatif d'un certain nombre de films d'exploitation qui ne se limitent pas à leur simple aspect « shock ». Ceci dit, il appartient au spectateur d'aller au-delà de la (trop répandue) réputation « dégueu-mortel-trash-gore-qui-déchire tout » de ces films. Une chose est sûre, la Category 3 est assurément le genre qui a façonné le cinéma hongkongais des années 90.

Julien SÉVÉON

P.S. (horriblement promotionnel) : le livre sur les Category 3 prévu chez HKHQ a pris un peu de retard, mais verra bien le jour avant la fin de l'année.

ZONE 2 INEDITS. METROPOLITAN. LB5 (16/9). LB (VO). SUPP : BANDES-ANNONCES.

BACH AU PAYS DES MERVEILLES

(20 000 LIEUES SOUS LES MERS + L'EPEE ENCHANTEE)

L'actu Bach de ce doux mois de novembre rapproche deux œuvres qui témoignent, par delà les années, de deux approches opposées du merveilleux. L'éditeur a en effet déterré une antique version (1916) de **20 000 lieues sous les mers**, signée d'un certain Stuart Paton, qui prend pour le moins des libertés avec le roman de Jules Verne, édulcorant singulièrement la figure anarchisante de Némo. Pâtissant de certains défauts des mauvais films muets (récit hésitant, interprétation théâtrale), l'ensemble est néanmoins sauvé par une utilisation surprenante des extérieurs réels, et surtout par des prises de vues sous-marines alors totalement inédites. Retour en studio avec **L'Épée enchantée (The Magic Sword**, 1962), dû au producteur/réalisateur Bert I. Gordon, grand spécialiste des effets spéciaux qui avait inondé les drive-in des fifties de monstres de toutes tailles (**Le Fantastique homme colosse**, **Attack of the Puppet People**, etc.) Bénéficiant d'un budget confortable alloué par United Artists, il fait de cette histoire de chevalerie, pleine de créatures fantastiques et de sorcellerie, un festival bigarré d'invention et de fantaisie. Merci, Mister B.I.G.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. BACH FILMS. 1.33 ET 1.66 (4/3). 1.0 (VO). SUPP : COURT-METRAGE (SUR **20 000 LIEUES...**), BANDE-ANNONCE (SUR **L'EPEE...**).

BLOCKBUSTERS Z

(DA VINCI CODE + BASIC INSTINCT 2)

Da Vinci Code et **Basic Instinct 2**, ou l'art de formater une production ultra attendue pour plaire au plus grand nombre. Et pourtant, rien n'est jamais acquis. **Da Vinci Code** : un méga best-seller + un réal malléable + un casting 18 étoiles = gros succès public (754 millions de dollars worldwide). Ce qui n'entérine pas la réussite artistique du métrage, loin de là. Souffrant des mêmes tares que le bouquin (rythme inexistant, personnages aussi élaborés qu'un single de la Star Ac) et d'une tendance à prendre son spectateur pour un neuneu, le métrage de Ron Howard est une boursouflure friquée carrément chiante. Le cas **Basic Instinct 2** est encore plus limpide : une star has-been + un premier film culte signé par un cinéaste couillu = four monumental (38 ridicules millions, dont 5 aux US !). Cette séquelle ne sait jamais comment capitaliser sur les acquis du métrage de Verhoeven, et se contente de le décalquer bêtement. Mou de la fesse (et cette version unrated n'apporte rien de plus bandant), terriblement bavard et diantrement couillon par moments (la séquence de la levrette sauvage !), **Basic Instinct 2** n'a qu'une seule utilité : donner envie de se retaper le film de Crazy Paulo.

Laurent DUROCHE

ZONE 2. GCTHV ET OCEAN FILMS. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF). SUPP : COM AUDIO (SUR **BASIC INSTINCT 2**), SCENES COUPEES (SUR **BASIC INSTINCT 2**), FEATURETTES, MAKING-OF.

MERCENARY
DE DON E. FAUNTLEROY

Qui a dit que les fans de Steven Seagal n'avaient pas de cœur, ni de cerveau ? L'intrigue de ce **Mercenary** est en effet quasi incompréhensible… du moins pour le commun des mortels, qui croyait naïvement qu'explosions et démastiquage au gros calibre rimaient avec trame linéaire. Mais l'intérêt de ce DVD réside surtout dans un bonus vaguement caché (en fait une icône en forme de revolver) qui ouvre sur cinq bandes-annonces de films avec Seagal, distribués ces dernières années par Metro. Tandis qu'à chaque péloche, le montage pallie un peu plus aux mandales pataudes de Stevie, se révèle progressivement une image saisissante de la star déchue du cinéma d'action : celle d'un boxeur lessivé qui remonte avec courage sur le ring, même s'il a depuis longtemps cessé de mettre KO ses adversaires. Émouvant.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2 INEDIT. METROPOLITAN. 1.85 (16/9). 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPP : MAKING-OF, FILMOS, BANDES-ANNONCES.

MAD DVD

MIGHTY JOE YOUNG
D'ERNEST B. SCHOEDSACK

ZONE 2. EDITIONS MONTPARNASSE. 1.33 (4/3). (VO ET VF). SUPP : PRESENTATION.

INTERVIEW

ALEX DE LA IGLESIA REALISATEUR A COUPS DE BATONS !

À L'OCCASION DE LA SORTIE DE MORT DE RIRE **EN DVD, ALEX DE LA IGLESIA S'EST DÉPLACÉ JUSQUE CHEZ NOUS POUR UNE SÉRIE D'INTERVIEWS. ON Y ÉTAIT, ET COMME D'HABITUDE, PERSONNE N'EN SORT INDEMNE !**

Mort de rire ***représente un tournant dans votre carrière, car c'est votre première véritable comédie…***
C'est une comédie oui, mais qui ne fait pas rire. En Espagne, les spectateurs me disaient à l'époque que le film n'était pas drôle, qu'il était même désagréable. Moi, je voulais avant tout faire une œuvre sur la comédie, sur deux comiques. Dans le film, un personnage dit *« L'humour, ce n'est vraiment pas drôle »*, et ça résume ma pensée. En même temps, la comédie est un genre que j'adore, et je voulais vraiment en faire une. Je souffre à chaque fois qu'il s'agit d'analyser mes films, parce que je n'y arrive pas. **Mort de rire** comporte des éléments

MORT DE RIRE
D'ALEX DE LA IGLESIA

Après 8 ans d'attente, **Muertos de risa** débarque enfin chez nous en DVD, alors qu'on ne l'attendait plus. La comédie désespérément nihiliste de Alex de la Iglesia, racontant la haine mutuelle et destructrice que se voue un duo de comiques populaires, est à ranger aux côtés de **Perdita Durango** et **Le Crime farpait**, autres monuments du cinéaste barge dévoilant son humanité à travers sa légendaire misanthropie. En effet, tout **Mort de rire**, son cynisme, sa sauvagerie, sa noirceur étouffante, tend vers sa poignante idée finale, qui achève de transformer la comédie « pas drôle » en chef-d'œuvre cruel, aux côtés duquel les légendaires films du studio Ealing ou le **S.O.B.** de Blake Edwards passent pour d'aimables « feel good movies » à la Capra. Malgré une copie très décevante et des bonus succincts, l'achat est indispensable !

Stéphane MOÏSSAKIS

ZONE 2 INEDIT. XIII BIS RECORDS. 1.85 (16/9). 2.0 (VO). SUPP : ITW, MAKING-OF, CLIP VIDEO, TEASER.

LES 3 B
(SWARMED + THE CHOKE + GHOST LAKE)

Yeeaah, c'est le mois du B-Movie en folie chez Free Dolphin ! À commencer par le creature feature **Swarmed** (de Paul **Snakehead Terror** Ziller), le premier film de guêpes où les bestioles sont filmées comme de véritables monstres. Le cul en avant, le dard qui pointe et « vlan » dans l'œil ! Automatiquement, on kiffe. À défaut de nous faire complètement délirer, **The Choke** nous fait au moins bien marrer. Avec son groupe de hard-rockers qui se fait démastiquer à coups de guitare à clous pour délit de sale voix, le film de Juan A. Mas (**The Coroner**) enchaîne suffisamment de cadavres dans des conditions plutôt fun pour qu'on lui accorde 90 minutes de notre vie. Quant

désagréables, c'est vrai, et c'est précisément ce qui me fait rire. Par exemple, la scène où l'un des personnages fait croire qu'il est heureux en organisant une fausse fiesta pour blesser l'orgueil de l'autre me fait beaucoup rire, et je crois que je n'ai jamais vu ça dans un autre film.

***Mort de rire* est également une analyse d'un genre comique en soi, le « film de baffes »…**
Oui, mais ce n'est pas un film de baffes, c'est un film sur deux types qui se foutent des baffes, et montre leur vie de l'extérieur : elle est terriblement simple, et extrêmement douloureuse. Mais je mentirais si je disais ne pas avoir de référents : Laurel et Hardy, Abbott et Costello, Bud Spencer et Terence Hill… Dans ce genre de duo, il faut un équilibre : l'un est drôle, l'autre est sérieux. Ils ont forcément besoin l'un de l'autre, mais ne s'en rendent pas compte, parce que chacun est persuadé d'être le génie comique du duo. Et cela génère de la haine. C'est ce que je voulais montrer.

Ce fut votre dernière collaboration avec Santiago Segura. Que s'est-il passé entre vous ?
Le tournage de **Mort de rire** a été très difficile. Santiago venait de réaliser son premier film. Il avait beaucoup d'idées qu'il a essayé d'imposer. À partir de là, il y a eu beaucoup de disputes, et il a été infernal, même si je reconnais que je n'ai pas été tendre non plus. Notre amitié n'a pas survécu au film, tout simplement.

Dans le film, vous décrivez un pan entier de l'Histoire d'Espagne…
Seulement à travers les personnages et leur parcours. Par exemple, le coup d'état est implicite dans les actions des personnages. On ne l'explique pas, on montre juste que les militaires envahissent le plateau de télé. C'est vraiment arrivé, ils ont amené des tanks à la télévision ! Et là, comme la plupart des Espagnols, Nino et Bruno ne comprennent pas ce qu'il se passe. C'est presque un moment de folie, et je me souviens de l'après-franquisme comme d'une époque à la fois euphorisante et terrifiante. En termes plus précis, Nino et Bruno sont les deux faces de l'Espagne. Aujourd'hui encore, il existe deux courants de pensée totalement différents et irréconciliables en Espagne. Pour illustrer cette dualité, je voulais utiliser le tableau de Goya, Duelo a garrotazos (Duel à coups de bâtons – ndr), où deux personnes enterrées jusqu'aux genoux se tapent dessus avec des bâtons. C'était la représentation d'un type de lutte du 18ème siècle : le gagnant était le dernier encore debout. Ce tableau est d'une telle brutalité que j'ai pensé en faire l'affiche du film, en remplaçant les bâtons par des baffes, mais j'ai finalement abandonné l'idée.

Une telle richesse thématique exige une rigueur scénaristique exemplaire, non ?
C'est surtout pour cette raison qu'on tourne exactement ce qui a été écrit. Le film parle de la dualité de ma relation avec le scénariste Jorge Guerricaechevarria, faite d'admiration et d'envie. Il nous arrive de nous détester, puis de nous adorer, ce qui est proprement fascinant. Nous avons une relation exclusive, nous avons besoin l'un de l'autre, et là aussi, ça génère des tensions, mais c'est la personne que j'aime le plus au monde.

Votre prochain film ?
Ce sera **The Oxford Murders**, un drame mystérieux dans lequel un professeur d'Oxford enquête sur des assassinats à Londres, qui ont un lien avec des symboles mathématiques. On doit tourner en anglais, avec John Hurt, et j'attends la signature d'Elijah Wood. Je précise qu'il n'y aura pas d'éléments comiques.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS et traduits par Aurore SCHMID.

à **Ghost Lake**, c'est carrément l'hallu. Jay Woelfel est passé du gore vénère à la **Beyond Dream's Door** au film d'auteur avec des zombies. Ça dure un peu plus d'1h50, c'est bourré de réflexions métaphysiques de seoulards, et de temps en temps, y'a des zombies plutôt friendly dégoulinants de flotte. Perso, j'avais jamais vu ça. C'est tellement autre que ça pourrait presque devenir culte. Et en plus, y'a la version québécoise !

Damien GRANGER

ZONE 2 INEDITS. FREE DOLPHIN. 1.77 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO ET VF). SUPP : MAKING-OF, BANDE-ANNONCE.

MUSASHI FOREVER !

(COFFRET TRILOGIE SAMOURAI : LA LEGENDE MUSASHI + DUEL A ICHIJOJI + LA VOIE DE LA LUMIERE)

1954 fut une année faste pour le chambara, et pour Toshiro Mifune. Alors que Kurosawa livrait à la postérité son légendaire **Les 7 samouraïs**, Hiroshi Inagaki (**Les 47 ronins**) adaptait pour la seconde fois de sa carrière les romans d'Eiji Yoshikawa relatant la vie de Miyamoto Musashi, le plus fameux sabreur de l'Histoire du Japon (une figure à laquelle se frotta également Tomu Uchida avec une saga - inachevée - en 5 parties). Avec un style académique mais élégant (photo flamboyante, mouvements d'appareil discrets et réfléchis), qui fit de lui l'un des maîtres du premier âge d'or du cinéma nippon, Inagaki respecte fidèlement l'esprit du texte de Yoshikawa. Le résultat est une fresque intimiste où les rares – mais puissants – combats sont autant de points d'orgue émotionnels. Jet Li et Ronny Yu se souviendront du parcours de Musashi pour leur excellent **Maître d'armes**. Quant à Mifune, il est, cela ne surprendra personne, impérial dans son interprétation, offrant au personnage sa fougue, mais aussi sa profondeur. Ce rôle est d'ailleurs un écho singulier de celui qu'il tient dans **Les 7 samouraïs**. Il incarne dans les deux films un homme rustre mais puissant, généreux mais incontrôlable. On imagine sans peine que si le Kikuchiyo du film de Kurosawa avait eu le temps de trouver la sagesse, il aurait pu être l'égal d'un Musashi… **Laurent DUROCHE**

ZONE 2. FPE. 2.35 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO). SUPP : PRESENTATION, ITW.

JE SUIS DANS UN FILM GORE, SORTEZ-MOI DE LA !

(LA MAISON AU FOND DU PARC + BLOODY BIRD)

Neo inaugure sa collection « Gore » avec deux œuvres pivots dans l'évolution du cinéma d'horreur italien des années 80. Avec **La Maison au fond du parc** (**La Casa sperduta nel parco**, 1980), Ruggero Deodato cherchait à échapper à la vague cannibalesque qu'il avait lui-même lancée, en expérimentant un drame criminel minimaliste, tendu et cruel. **Bloody Bird** (1987), premier long-métrage de Michele Soavi, tentait pour sa part la fusion entre un giallo moribond et le slasher movie qui dominait alors les écrans. Seul point commun entre les deux histoires, leur nature de huis clos, dont les bonus détaillent les conséquences : formation d'une troupe de comédiens de hasard, et son apporte à une photo « à l'ancienne », toute en clairs-obscurs. Comme son titre l'indique, le Deodato lorgne vers la fameuse **Dernière maison sur la gauche** de Wes Craven, influence souterraine de tout un pan du bis italien - voir **La Bête tue de sang froid** d'Aldo Lado. Le coup de génie est ici de faire revenir David Hess, interprète de l'original. Son jeu exalté, mélange de bestialité et d'élégance crapuleuse, est au service d'une variation imprévue sur le thème du **Dîner de cons**, où le choc des classes sociales dégénère en bain de sang. En contrepoint musical (truc favori de l'auteur de **Cannibal Holocaust**), les comptines de Riz Ortolani confèrent à l'ensemble leur rythmique inexorable, à l'image du piège qui se referme sur les personnages. Quant à **Bloody Bird**, il semble d'abord jouer de la mise en abyme, en décrivant une répétition théâtrale que l'intrusion d'un tueur masqué va transformer en carrousel mortuaire. Mais le plus frappant est de voir la maturité déjà évidente du sens de la « suspension poétique » de Soavi, aussi bien à l'échelle du raccord (tel gros plan d'objet qui s'extrait de la continuité du montage) que du récit (la déambulation de l'héroïne dans le décor désert, avant l'horreur finale). Une révision opportune, alors que le bonhomme est revenu sur le devant de la scène avec l'excellent **Arrivederci amore, ciao**.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. NEO PUBLISHING. 1.85 (16/9). 2.0 (VF ET VO). SUPP : COM AUDIO (SUR **LA MAISON...**). PRESENTATION. ITW. FICHE TECHNIQUE. FILMOS. GALERIE PHOTOS.

LA CHOSE D'UN AUTRE MONDE

DE CHRISTIAN NYBY ET HOWARD HAWKS

Chef-d'œuvre fondateur de la SF cinématographique « **The Thing** » (**from Another World** notez les guillemets) est par essence une œuvre à double fond. Bien que la réalisation soit créditée à son monteur attitré Christian Nyby, elle porte la trace indélébile de Hawks, qui a produit et supervisé de près l'ensemble. On retrouve à l'état pur son style, si bien décrit dans les bonus par John Carpenter qui, comme chacun sait, tourna un remake du film. La nature végétale du monstre extraterrestre, qui fit ricaner quelques imbéciles, va ainsi bien au-delà d'un pittoresque film de série B. Elle désigne l'alien comme un légume obstiné et dénué de passion, à l'inverse d'humains avant toujours « deux choses en tête », comme le suggèrent les fameux dialogues à double sens du cinéaste. « La Chose », c'est à la fois la créature ET le sexe, d'où ces scènes de comédie irrésistibles et furieusement hawksiennes, qui voient des mâles bourrus et ultra professionnels devenir complètement infantiles devant une femme active et sexy. Beau paradoxe : les thèmes profonds du Maître ne sont peut-être jamais apparus avec autant d'évidence que lors de cette unique incursion dans le domaine du fantastique.

Gilles ESPOSITO

ZONE 2. EDITIONS MONTPARNASSE. 1.33 (4/3). 5.1 ET 1.0 (VO ET VF). SUPP : ITW. ANALYSE DE SEQUENCES. BANDE-ANNONCE. LIVRET.

LA PREUVE PAR 3

(COFFRET TSUI HARK PRODUCTEUR : JEU D'ESPION + THE WICKED CITY + THE MAGIC CRANE)

Aux commandes de la Film Workshop, Tsui Hark a redéfini le cinéma hongkongais des années 80 et 90, avec une flopée de films souvent définitifs, parfois bien boiteux, mais toujours passionnants. Ce coffret regroupe 3 métrages pas forcément majeurs, mais symboliques du style de la firme. On commence avec LA perle, le taré **The Wicked City**. Nouvelle adaptation du roman de Hideyuki Kikuchi, déjà adapté par Kawajiri avec **La Cité interdite** (à quand un DVD de cette bombe ?!), **The Wicked City** condense les qualités du cinéma hongkongais de l'époque : une énergie frénétique et une audace formelle frondeuse qui ne recule devant aucun défi. Officiellement réalisé par Peter Mak (Tsui Hark aurait mis la main à la pâte), le métrage enquille les séquences nawakesques, oscillant entre le Z bricolé et le génie pur. Même constat pour le très sous-estimé **Magic Crane**, wu xia fantasy ultra rythmé qui, tout comme **The Wicked City**, ose tout : vous aviez rêvé de voir un combat entre une grue géante et une monstrueuse tortue non moins géante ? Benny Chan - et Tsui Hark - l'ont fait. Le film a visiblement marqué Stephen Chow, qui reprendra plusieurs idées du métrage dans son **Crazy kung-fu**. On termine

avec le canard boiteux de ce coffret, la comédie policière **Jeu d'espion** de David Wu, monteur des chefs-d'œuvre de John Woo. Le bonhomme livre un métrage poussif où surnagent tout de même quelques moments bis (« *Ce n'est pas un vrai espion. Les vrais espions ne pètent pas.* »). Tsui Hark ne semble pas avoir fourré son nez dans ce **Jeu d'espion**, et bizarrement, ça se sent...

Laurent DUROCHE

ZONE 2 INEDITS. FPE. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO). SUPP : PRESENTATION. ITW.

MAD MOVIES PRÉSENTE

23 PAGES DE BD INÉDITES CONAN

COMIC BOX

BADGAD CAFÉ
Irak/USA le conflit vu des comics

BATMAN, WONDER WOMAN, SUPERMAN

CRISES EN SÉRIES

TRAHISONS ENTRE (SUPERS) AMIS ?

SPÉCIAL INTERVIEWS
ALAN MOORE, PHIL JIMENEZ, CARMINE INFANTINO, RYAN SOOK, MARK BROOKS, CHARLIE HUSTON, MARC GUGGENHEIM, RICK VEITCH, NIKO HENRICHON,...

M 07155 - 8 - F: 6,50 € - RD
Belgique : 7,20 €

Actuellement en kiosques

THE WOODS (MK2 IMPORT)

DE LUCKY MCKEE

The Woods fait partie, au même titre que le 13e guerrier de John McTiernan pour citer un autre Mc, des films dits « maudits ». Initié par la MGM et destiné à l'origine aux salles obscures, le métrage de McKee est mis de côté par des exécutifs en manque d'inspiration (pléonasme ?) lorsque Sony rachète la firme au lion. Résultat : le film traîne sur les étagères pendant plus de deux ans, pour ne sortir finalement qu'en DVD le mois dernier. Un DVD d'abord annoncé avec un commentaire audio du réalisateur et des scènes coupées, mais qui une fois en rayon ne propose rien d'autre que le métrage... Que du bon en perspective, donc.

Heather, une jeune pyromane, est placée par ses parents dans un pensionnat pour jeunes filles perdu au milieu des bois. Sans cesse surveillée par la principale et prise en grippe par ses camarades, elle n'a qu'une seule idée en tête : s'enfuir. Toutefois, alors que des pensionnaires commencent à disparaître et qu'elle est sujette à d'étranges visions, elle décide d'enquêter afin de mettre à jour les mystères qui l'entourent.

Soyons directs : le film présent sur ce DVD est une grande déception, et une grande frustration. Car il y a dans The Woods tous les ingrédients d'un authentique classique. Si le premier long de Lucky McKee, May, était une allégorie sur la quête de l'âme sœur, The Woods se veut son film complice, soit une métaphore sur l'adolescence. L'ambition du réalisateur de livrer un hommage au Suspiria de Dario Argento, à La Résidence de Narciso Ibanez Serrador et au Carrie de Brian De Palma est transcendée par une direction artistique tout bonnement excellente. La photographie est à tomber, et McKee est même allé jusqu'à embaucher le technicien du son des films de David Lynch pour rendre la forêt du film la plus vivante possible. Pourtant, le résultat est sans appel, le montage est tout bonnement inacceptable. Contrairement au Miami Vice de Michael Mann, où seul le rythme du film était affecté (l'intrigue tenant sur une feuille de papier à cigarettes, on n'ira pas réclamer notre dû), l'histoire devient rapidement très alambiquée, voire carrément incompréhensible par moments. Alors, à qui la faute ? À Lucky McKee, à un remontage éventuel par une équipe de cols blanc d'un quelconque service marketing, à un script finalement bancal ? Impossible de le dire pour le moment, mais à la vision du film, on ne peut que le déplorer et attendre. Peut-être verrons-nous un jour un autre montage de The Woods. Ce ne serait que justice.

Alexis DUPONT-LARVET

ZONE 1 INEDIT. SONY PICTURES. 2.35 (16/9). 5.1 (VO ET VF).

MAD IMPORTS

DARK WATERS (MK2 IMPORT) DE MARIANO BAINO

Unique film de son sympathique réalisateur, **Dark Waters** aura mis plus de dix ans à trouver le chemin de nos platines. Tourné en Ukraine et en anglais pour un budget misérable, ce film stylisé est une véritable déclaration d'amour à tout un pan du cinéma fantastique européen aujourd'hui disparu (le réalisateur cite Argento à maintes reprises et situe l'action dans un couvent). En limitant son scénario au minimum, Baino privilégie naturellement l'impact de ses images, ce qui fait à la fois la force et la faiblesse du film. Si **Dark Waters** est d'une facture formelle solide, son manque de densité et de complexité narrative plombe malheureusement l'ensemble, au risque de tomber parfois dans le ridicule. On n'en voudra pas trop à son réalisateur, dont la modestie (voir les bonus) et la sincérité forcent le respect.

Noshame sort le grand jeu pour un film qui n'en méritait pas tant, mais on ne va pas faire la fine bouche devant une telle qualité éditoriale. La copie est magnifique et le son mono très correct, mais c'est surtout la quantité de bonus qui impressionne. La parole est donnée au réalisateur lors d'un commentaire audio bavard et d'un long (50 minutes) reportage sur la genèse du film, où la plupart des membres de l'équipe répondent présent. Ajoutez quelques scènes coupées ainsi que la bande-annonce, et vous obtenez une édition très réussie. Pour les collectionneurs, sachez que Noshame sort en édition limitée un collector 2 DVD qui inclut en plus des bonus précités un second disque contenant trois courts-métrages (commentés) du réalisateur, ainsi qu'une figurine. Comme toujours chez l'éditeur, pas de sous-titres français à l'horizon.

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1 INEDIT. NOSHAME. 1.85 (16/9). 1.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, SCENES COUPEES, DOC, BANDE-ANNONCE, COURTS-METRAGES, CLIP VIDEO.

POINT BREAK (MK2 IMPORT) EDITION COLLECTOR DE KATHRYN BIGELOW

Difficile de résister à une édition collector d'un film aussi jouissif, qui reste aujourd'hui un sommet d'action virile enchaînant les scènes d'anthologie à un rythme frénétique, le tout sur un script génial, avec trois acteurs qui n'ont jamais été aussi charismatiques, et un final inoubliable. Une réussite comparable à celle de **Piège de cristal**, mais souvent sous-estimée. C'est dire à quel point la belle Kathryn Bigelow nous manque... Malheureusement, si la copie du film est nickel (mais c'était déjà le cas pour la précédente édition), les bonus sont une amère déception : aucune intervention de la réalisatrice, des scènes coupées ou étendues sans le moindre intérêt et dans un état lamentable, une rétrospective où seules les récentes interviews de Patrick Swayze et de Gary Busey (toujours aussi timbré) apportent des infos intéressantes... Le film méritait mieux que ce traitement indigne.

Cédric DELELÉE

ZONE 1. FOX. 2.35 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPP : FEATURETTES, SCENES COUPEES, GALERIE PHOTOS.

DUST DEVIL – EDITION COLLECTOR (MK2 IMPORT)

DE RICHARD STANLEY

Sorti à la sauvette en France (sous le titre **Le Souffle du démon**) et remonté par ses distributeurs, le deuxième film de Richard **Hardware** Stanley est enfin disponible dans des conditions optimales. Ce délire filmique (quelque part entre Tarkovsky, Leone et Bava) fait figure de vrai trip hallucinatoire et lyrique comme on en voit trop peu souvent. Si le casting n'est pas tout à fait à la hauteur, et que Stanley oublie parfois qu'il a une histoire à raconter, son **Dust Devil** ne manque pas d'atouts. Présenté dans sa version longue inédite et dans une copie tirée du négatif original, le film n'a jamais été aussi beau ! Côté bonus, le réalisateur répond présent lors d'un commentaire audio dense et informatif, et le temps d'une featurette retraçant l'ensemble de sa carrière. Dans un grand élan de générosité, l'éditeur a compilé une somme phénoménale de suppléments (le court original, le CD de la B.O., trois documentaires réalisés par Stanley…) pour un prix très raisonnable (dans les 30 euros). Ce magnifique coffret, qui explose l'édition sortie en Angleterre il y a quelques mois, est à se procurer au plus vite, Subversive n'ayant pressé que 2000 exemplaires. Dépêchez-vous !

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. SUBVERSIVE. 1.85 (16/9). 5.1 ET 2.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, COPIE DE TRAVAIL, DOCS, FEATURETTES, COURTS-METRAGES, GALERIE PHOTOS, FILMOS, B.O., BANDES-ANNONCES.

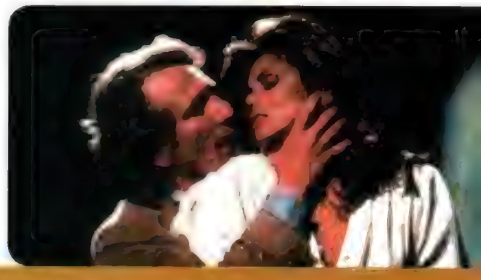
BODY DOUBLE - SPECIAL EDITION (MK2 IMPORT)

DE BRIAN DE PALMA

Body Double est sans nul doute l'un des meilleurs métrages de De Palma, doublé d'un vrai film d'auteur. Les deux grandes obsessions du bonhomme, à savoir Hitchcock et le film porno, s'y déploient sans la moindre pudeur, sur un script à la Hollywood Night que subliment le décor de L.A. et une mise en scène grandiloquente : on n'est pas près d'oublier la scène d'un érotisme torride où le héros mate sa voisine en train de se masturber sur la musique envoûtante de Pino Donaggio. Ou le meurtre à la perceuse. Ou le héros qui craque lors de son cours de théâtre sous le regard reptilien de Gregg Henry. Ou la filature dans le centre commercial… Oui, **Body Double** est un film d'obsédé sexuel, mais surtout un thriller éblouissant qui montre ce que Hitchcock a toujours rêvé de filmer : du cul, avec des mecs qui ne pensent qu'à fourrer et des femmes en chaleur, tous un peu cons, mais aussi très attachants. Des gens normaux, quoi ! Cette réédition est enrichie d'un excellent making-of de Bouzereau riche en infos, où on peut lire des passages très explicites du script original. Bref, sacrément bandant !

Cédric DELELÉE

ZONE 1. SONY PICTURES HOME ENTERTAINMENT. 1.85 (16/9). 5.1 (VO) ET 2.0 (VF). SUPP : MAKING-OF.



DOUBLE EFFET ! (MK2 IMPORT)

(MASSACRE A LA TRONÇONNEUSE 1 + 2 – EDITIONS COLLECTOR)

Coup double avec la réédition des deux premiers opus de la saga mythique initiée par Tobe « Sergent Pepper » Hooper. Tout a déjà été dit sur l'original, mais cette parution (au master immaculé, issu du négatif original) devrait remettre quelques pendules à l'heure : **Massacre à la tronçonneuse** est une vraie œuvre stylisée (travellings fluides, découpage au millimètre, lumière travaillée) très éloignée de l'aspect sale et amateur qu'on a tant voulu nous vendre. Et ça tout toujours autant la pétoche ! Dark Sky Films met le paquet en incluant les meilleurs bonus issus des précédentes versions, et en y ajoutant quelques suppléments inédits. Sur le premier disque, on retrouve le très prolixe commentaire audio enregistré pour le LaserDisc, réunissant Tobe Hooper, Daniel Pearl et Gunnar Hansen, ainsi qu'un nouveau commentaire avec les acteurs principaux et le directeur artistique. La deuxième galette offre deux documentaires d'une heure chacun sur la saga **Massacre** (dont l'excellent The Shocking Truth signé Blue Underground), des scènes coupées, une galerie de photos et bien d'autres choses. Quant au très parodique et grand-guignolesque **Massacre à la tronçonneuse 2**, s'il n'égale pas la réussite de l'original, il n'en reste pas moins la meilleure séquelle de la série, et mérite d'être redécouvert. MGM ne démérite pas en proposant le film dans une copie tout à fait correcte (bon rendu des couleurs) et une quantité de suppléments à la densité bienvenue. Au programme : deux commentaires audio, un making-of d'une heure et demie (avec de rarissimes images de tournage), des photos et des scènes coupées. Les fans seront aux anges. MGM oblige, le film est sous-titré français (mais pas les bonus) et le prix dérisoire (15 euros).

Jean-Baptiste HERMENT

ZONE 1. DARK SKY FILMS ET MGM. 1.78 ET 1.85 (16/9). 5.1, 2.0 ET 1.0 (VO). SUPP : COM AUDIO, DOCS, GALERIE PHOTOS, SCENES COUPEES, BANDES-ANNONCES, SPOTS TV ET RADIO.

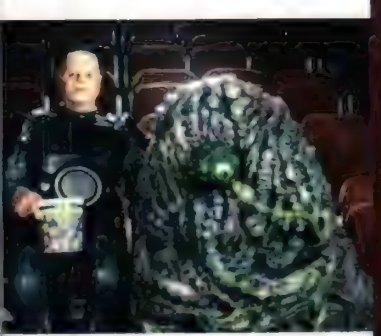
MAD SERIES

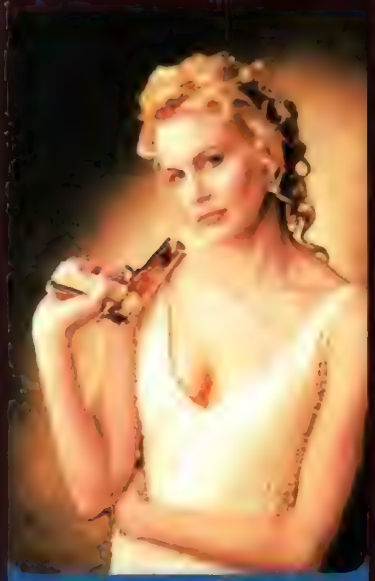
RED DWARF
SAISON 4
DE ROB GRANT ET DOUG NAYLOR

Avec cette saison commence le début d'une période plus faste et artistiquement plus riche pour ***Red Dwarf*** : un nouveau studio, Shepperton, remplace les locaux de la BBC de Manchester, et on sent une réelle amélioration dans le design, les décors, et la mise en scène. Le succès aidant, cette saison part dans tous les sens : Kryten découvre une « mutuelle compatibilité avancée » (c'est à dire, pour un méchanoïde, l'amour), puis prend une apparence humaine dans un autre épisode. Rimmer est confronté à Ace Rimmer, son alter ego héroïque, dont on retrouve les exploits dans les bonus. Lister se transforme en RoboCop, et plein de monstres pustuleux et globuleux explosent, répandant leurs organes multicolores sur tout le casting ! Dans le dernier épisode, Hitler, Caligula et l'étrangleur de Boston se tirent la bourre contre Elvis, Gandhi et Stan Laurel, et des bestioles attaquent les héros, via des clips de « Gappa » ! Est-il utile d'en dire plus ? Oui : l'interactivité, avec ses « Smegs up » (bêtisier), ses séquences inédites et son long documentaire, est vraiment béton.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. WE PRODUCTIONS. 1.33 (4/3). 2.0 (VO). SUPP : DOCS, SCENES COUPEES, BETISIER, PISTE MUSICALE ISOLEE.





GUN - INTEGRALE
DE JAMES STEVEN SADWITH

Ces 6 épisodes uniquement liés entre eux par une arme, un pistolet semi-automatique, tiennent plus de la chronique humaine que de la série policière. Mais tromperie, femmes délaissées, adolescents frustrés... Le parallèle des personnages aurait plus intéressante si les histoires avaient moins convenues, malgré les « twists » en fin d'épisodes, dans la plus pure tradition des anthologies hitchcockiennes. L'ensemble est plus probant côté mise en scène. Jusqu'à Robert Altman est producteur de la série, et en réalise un segment (le plus tortueux). James Foley, Ted Demme et James Steven Sadwith, le créateur de la série, s'y collent aussi, mais seul Jeremiah Checkik réussit à créer une ambiance particulière. Attirées par Altman, des vedettes prestigieuses participent aux épisodes : Rosanna Arquette, Daryl Hannah, Randy Quaid, Sean Young, Kirsten Dunst, Edward James Olmos, Fred Ward, et même un James Gandolfini pré-Tony Soprano, qui s'entraîne à porter le Marcel... Diffusée - ou plutôt enterrée - en fin de saison le samedi soir, cette expérience n'est pas aussi concluante que le nom d'Altman le laissait espérer.

Alain CARRAZÉ

ZONE 2. ONE PLUS ONE. 1.85 (16/9). 2.0 (VO ET VF). SUPP : GALERIE PHOTOS.

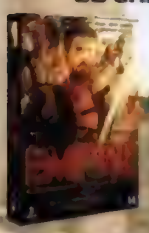
LA FUREUR DANS LE SANG - SAISON 1
DE SANDRA JOBLING

« Je suis psychologue, pas profiler ! » Cette réplique résume à elle seule la série ***La Fureur dans le sang***. Le Docteur Tony Hill (formidable Robson Green), psychologue et enseignant, prête régulièrement main-forte à la police de Bradfield, une ville du nord de l'Angleterre, et traque serial killer, pédophiles et autres maniaques qui courent la campagne de la perfide Albion. Dans cette première saison, composée de trois téléfilms de 100 minutes, Tony aura affaire à un tueur en série tortionnaire, une présentatrice télé menacée de mort et une affaire de meurtre pédophile qui ressurgit plusieurs années après le procès. La série repose sur ce personnage, à la fois inadapté social et supérieurement intelligent. Sa méthode ? Il se met non seulement dans la peau du tueur, mais aussi dans celle de la victime, en interprétant les deux « rôles » à voix haute. Troublant quand on voit sa dégaine de SDF : anorak et sac de supermarché. Comme si Monk menait l'enquête dans **Se7en** ! Le tout est produit avec une sobriété, un humour et un professionnalisme typiquement anglo-saxons. À noter l'hilarante performance de Robson Green dans l'interview présente sur ce DVD : il se moque de la bande-annonce créée pour le marché US (et présente en intro du making-of !!) en imitant la grosse voix de blockbuster, et en profite pour tacler les responsables de France 3, qui ont refusé d'acheter la série (*« Zis is too brutal ! »*)... ***La Fureur dans le sang*** a finalement été diffusé par Canal + !

Romain NIGITA

ZONE 2. KOBA. 1.33 (4/3). 2.0 (VO ET VF). SUPP : DOC, BIOS

EMPIRE - INTEGRALE
DE GREG YAITANES



Difficile de tenir la distance alors que ***Rome***, la méga coproduction de HBO et de la BBC, est encore dans toutes les mémoires... Cet ***Empire*** a été produit pour la chaîne ABC au moment même où la remarquable série de Bruno Heller était en plein tournage. Son budget fut tel qu'à la différence de HBO, qui réinjecta du pognon dans ***Rome***, ABC arrêta les frais et se contenta de 6 épisodes sur les 8 initialement prévus. Cette mini-série fut ensuite carbonisée avec une diffusion en plein été. En France, c'est sur M6 que la saga fut diffusée. À bien y regarder, ***Empire*** se rapproche plus d'un **Gladiator** banalisé que d'une exploration de la société romaine. César est assassiné et Tyrannus, un esclave gladiateur (Jonathan Cake, au jeu très approximatif mais à la ressemblance certaine avec Russell Crowe) s'enfuit pour protéger Octave, le jeune héritier... Musique grandiloquente, ralentis insistants, batailles sanglantes, décors imposants-juste-comme-il-faut : c'est du péplum traditionnel et formaté en mode pilotage automatique, tel qu'Hollywood aime à en produire. Inutile de chercher une quelconque authenticité historique : on est clairement là pour le fun, et c'est plutôt réussi à ce niveau-là. Les amateurs de « films de gladiateurs » seront ravis...

Alain CARRAZÉ

ZONE 2, M6 VIDEO. 1.77 (16/9). 2.0 (VO ET VF).

COMMANDEZ VOTRE MAD DVD

Prix de vente : 7 € ou 6 € pour les abonnés
(frais de port compris)

Découpez ou recopiez le bon de commande accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF**) à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19** (tél. : 01 44 84 85 04)

Je règle par

☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____

Date d'expiration : _____
Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ « Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir es propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case »

SHOCK (LES DEMONS DE LA NUIT)

DE MARIO BAVA

LE DERNIER FILM DE MARIO BAVA POUR LE CINÉMA. UNE ŒUVRE GRAVE ET DISCRÈTE QUI, TENANT COMPTE DE L'ÉVOLUTION DU GENRE, LIMITE LES DÉBORDEMENTS BAROQUES TOUT EN RESPECTANT LES CODES DE LA TERREUR À L'ITALIENNE.

Les années 70 bien entamées, rien ne va plus pour Mario Bava. Dix ans plus tôt, un producteur aussi puissant que Dino De Laurentiis lui déroule le tapis rouge pour **Danger : Diabolik** !. Mais en 1976, le réalisateur du **Masque du démon** et de **Six femmes pour l'assassin** ne parvient plus à monter ses projets, et les nababs ne se bousculent pas à sa porte. Marqué par le bidouillage de **Lisa et le Diable** auquel le pousse le producteur Alfred Leone, et par l'impossibilité de participer à la postproduction du polar **Les Chiens enragés**, il se rend à l'évidence : le cinéma fantastique n'évolue pas en sa faveur. Fini le temps du gothique et du baroque ; l'époque est à **L'Exorciste** et à une expression plus « réaliste » du surnaturel. En se lançant dans la réalisation de **Shock**, Mario Bava tient justement compte des changements ayant secoué le genre. S'il ne se renie aucunement ou ne cède jamais à la facilité pour plaire au public, le cinéaste tempère ses ardeurs et son style. Pas question d'inonder le champ de la caméra et les décors d'éclairages incandescents, ni de situer l'histoire dans un lieu trop chargé (un manoir ou une antique résidence). C'est dans une maison assez ordinaire (en fait la villa romaine de l'acteur Enrico Maria Salerno !) que le réalisateur enracine le scénario de **Shock**. Un scénario sur lequel ont travaillé les inconnus Paolo Brigenti et Francesco Barbieri, ainsi que le prolifique vétéran Dardano Sacchetti et Lamberto Bava. Beaucoup de monde, mais c'est ainsi que fonctionne le cinéma italien depuis toujours.

Le thème de **Shock** n'est pas vraiment nouveau dans la carrière de Mario Bava. La descente d'une femme dans les abîmes de la folie, il l'illustre déjà une douzaine d'années plus tôt avec **Le Corps et le fouet**. Dans **Shock**, nul fantasme de cravache et d'amant maudit, mais une jeune veuve, Dora Baldini (Daria Nicolodi, future muse et compagne de Dario Argento), qui, après des années d'absence, revient dans la maison où s'est suicidé son mari drogué. Depuis remariée avec un pilote de ligne (John Steiner), Dora se laisse peu à peu envahir par l'atmosphère des lieux et soupçonne son petit garçon, passablement libidineux croit-elle, de chercher à nuire à son couple nouvellement constitué.

Film sur le deuil, l'émergence d'une culpabilité refoulée et les souvenirs enfouis, **Shock**, dans ses préceptes du moins, creuse le même sillon qu'un **Sous le sable**. Mario Bava n'est cependant pas François Ozon et, plutôt que par la suggestion et l'apaisement, il traduit le malaise de la perte de l'être cher par la violence, la psychose et le grand-guignol. Main cadavérique qui caresse un corps, rat sous une chemise de nuit, pioche en pleine poitrine, gorges tranchées, cadavre emmuré dans une cave… En dépit des efforts de Mario Bava pour distiller une atmosphère et jouer sur le non-dit, **Shock** puise sans complexe dans l'attirail du cinéma de genre. Une habileté éprouvée par pratiquement deux décennies de pratique intensive de l'exercice. Reste à savoir si Lamberto Bava, fils de Mario, a participé à ce jeu de la mort au-delà de ses postes officiels de coscénariste et d'assistant. « *Un tout petit peu* » répond-il en substance, laissant la responsabilité pleine et entière du métrage à son illustre paternel. Pourtant, il plane sur le film une torpeur qui évoque irrésistiblement la première réalisation du fiston, **Baiser macabre**, dont les thèmes (nécrophilie, passion incontrôlable, pulsions et folie meurtrières) renvoient directement à **Shock**. Du pur mimétisme probablement, Lamberto Bava n'étant jamais parvenu à sortir de l'ombre immense de son père, ni de celle de son héritier le plus direct dans l'art du baroque, Dario Argento. On retrouve d'ailleurs l'un des compositeurs de la musique des **Frissons de l'angoisse**, Walter Martino, aux commandes de la partition de **Shock**, sous la bannière, non pas des Goblin, mais de l'éphémère groupe I Libra. Un surcroît de porosité.

Marc TOULLEC

ZONE 2 INEDIT. ITALIE. 1977. REAL.: MARIO BAVA. INT.: DARIA NICOLODI, JOHN STEINER, DAVID COLIN JR., IVAN RASSIMOV, NICOLA SALERNO... 1.85 (4/3). 1.0 (VO ET VF).

La justice au banc des accusés

DANS L'AVALANCHE DE SÉRIES POLICIÈRES ET JUDICIAIRES ACTUELLEMENT À L'ANTENNE, *DERNIER RECOURS (IN JUSTICE)* SE DISTINGUE, ET PAS SEULEMENT PARCE QUE SON ACTEUR PRINCIPAL FUT LE HÉROS DE *DUNE* ET DE *TWIN PEAKS*. PRENANT LE CONTRE-PIED DES *EXPERTS*, LES AVOCATS DE *DERNIER RECOURS* TRAQUENT LES ERREURS JUDICIAIRES. SA REDIFFUSION ACTUELLE SUR TMC PERMETTRA PEUT-ÊTRE À CETTE TROP BRÈVE SÉRIE DE FAIRE SES PREUVES.

Aujourd'hui, il y a à l'évidence deux catégories de séries policières. La première glorifie la technologie triomphante : on y trouve *Les Experts*, *Numb3rs*, *NCIS* et divers autres shows hyper-technologiques. Pour ces dernières, les preuves matérielles ne mentent pas, et les analyser conduit toujours à la vérité. La seconde catégorie se concentre sur les individus plutôt que sur les indices, et cherche à approcher la vérité via les témoignages et la compréhension des comportements humains. Quelques exemples : ***New York District***, ***Cold Case***, ***FBI : portés disparus***, ***The Closer*** et le récent ***Juste cause***. Des séries plus subtiles dans l'analyse des situations criminelles, et plus critiques envers la société qu'elles décrivent. ***Dernier recours*** **fait partie de cette deuxième catégorie, et enfonce le clou.**

David Swain (Kyle MacLachlan), avocat de renom, embauche un groupe de jeunes juristes pour animer le National Justice Project, voué à libérer des personnes incarcérées à tort. Il est assisté d'un ancien policier qui se reproche la mort d'un innocent. Jeunes avocats idéalistes, flic en quête de rédemption et requin du barreau, l'association est étrange, mais elle fonctionne. On apprend ainsi beaucoup de choses, dans *Dernier recours*. Comme le fait qu'on peut faire emprisonner des innocents sur de simples présomptions - comme c'est le cas en France. Mais aussi que ces présomptions peuvent être remises en question par des avocats intelligents.

Ensuite - et ce n'est pas le moins intéressant, on découvre dans ***Dernier recours*** que les preuves matérielles sont loin d'être infaillibles. Un des personnages récurrents, Jake Weisman, est un spécialiste de l'analyse des indices : portant kippa et donnant ses explications avec la malice d'un talmudiste coupant les cheveux en quatre, il nous montre, au moyen de démonstrations aussi simples que probantes, qu'une trace de dents ou une empreinte ne sont jamais aussi « nettes » qu'on le voit dans les films ou les séries - et donc, inutilisables. À cet égard, ***Dernier recours*** constitue une critique bénéfique des effets de la technologie galopante, dont débordent les shows les plus spectaculaires.

Aux côtés d'un trio de jeunes avocats - deux femmes, un homme - aux attitudes tranchées et complémentaires, les deux figures tutélaires de l'équipe, l'avocat David Swain et le flic repenti Charles Conti (Jason O'Mara), forment un étonnant duo de collaborateurs et d'amis, servi par des dialogues en demi-teinte souvent irrésistibles. Mais pour rendre complètement justice à ***Dernier recours***, il faut souligner la très grande qualité de ses scripts, écrits par un couple de jeunes scénaristes engagés, Michelle et Robert King. Jamais série n'avait rendu avec autant de sensibilité et de réalisme la violence de l'incarcération vécue par les innocents. Contrairement à ***Cold Case*** ou à ***FBI : portés disparus***, les deux autres grandes séries « réhabilitatrices » du moment, les héros de ***Dernier recours*** n'ont ni armes, ni légitimité judiciaire. Cela rend leur combat encore plus émouvant, et la conclusion de chaque épisode est un grand moment d'émotion - de la même trempe que ce que nous donnèrent jadis **Douze hommes en colère** ou **Coupable ressemblance**...

Martin WINCKLER

Time flop

BIDE RETENTISSANT AU BOX-OFFICE AMÉRICAIN (TROIS MILLIONS DE DOLLARS), CE CROISEMENT ENTRE LA MACHINE À EXPLORER LE TEMPS **ET** JURASSIC PARK **DÉBARQUE EN FRANCE DIRECTEMENT À LA TÉLÉVISION, PLUS PRÉCISÉMENT SUR CANAL +. CHRONIQUE D'UN FOUR MONUMENTAL.**

Si la petite histoire du cinéma de science-fiction compte de grandes réussites artistiques et commerciales, elle est également parsemée de faramineux échecs. La firme Franchise Pictures en sait quelque chose. Cinq ans après **Battlefield Earth**, pitoyable « guerre des mondes » permettant à John Travolta de fayoter auprès du pourtant défunt Ron Hubbard pour une place au paradis scientologue, Franchise Pictures remet ça avec **A Sound of Thunder**, film de science-fiction qui, à première vue, avait tout pour être une réussite. Le scénario, tiré de la nouvelle *Un coup de tonnerre* de Ray Bradbury (*Chroniques martiennes*), est mis en images par Peter Hyams (**Outland, 2010**), et interprété par des acteurs comme Edward Burns (**Il faut sauver le soldat Ryan**), Ben Kingsley - qu'on ne présente plus - et la belle Catherine McCormack (**Braveheart**), dans un rôle que la production aurait souhaité confier à une Sharon Stone d'ailleurs pas réticente. Le budget de l'entreprise se montant à un estimable 52 millions de dollars, rien de suspect au tableau, sinon le passif de Franchise Pictures dans le genre.

COMPTE A REBOURS

Car si la société de production réussit ses coups dans le domaine de la comédie (**Mon voisin le tueur**), elle les foire dans les grandes largeurs dans celui de la science-fiction. Avant même le premier « *action* » de Peter Hyams, **A Sound of Thunder** revient déjà de loin. Fin 2000, la presse professionnelle américaine annonce le tournage du film pour début 2001, dans la province mexicaine du Yucatan et dans un studio au Québec, « *avant une possible grève des acteurs.* ». Il y a donc le feu au lac pour le réalisateur Renny Harlin (qui vient justement d'achever **Driven** pour Franchise Pictures), et sa vedette, Pierce Brosnan. Octogénaire, Ray Bradbury peut d'autant plus se réjouir qu'à la même époque, Frank Darabont claironne son intention de porter ses romans *Fahrenheit 451* et *Chroniques martiennes* à l'écran, pour la seconde fois chacun. Si, de son côté, la nouvelle *Un coup de tonnerre* a déjà bénéficié d'une adaptation, c'est dans le cadre, forcément limité, de la série TV ***Ray Bradbury présente*** en 1989. « *De Renny Harlin, j'avais vu et aimé* **58 minutes pour vivre** » témoigne Bradbury. Mais de l'enthousiasme, l'écrivain passe brutalement à la consternation pure et simple. « *Il existait huit ou neuf versions du scénario. La routine à Hollywood, non ? Et, pourtant, Renny Harlin opte pour la pire de toutes : celle où n'apparaît pas le papillon ! La nouvelle ayant été publiée dans quatre-vingt recueils traduits dans toutes les langues et étant étudiée dans toutes les écoles des États-Unis, la disparition de cet élément n'avait aucun sens. Sans le papillon,* **A Sound of Thunder** *ne pouvait exister en tant que film ! J'ai prévenu les producteurs : « Si vous cherchez un moyen de prouver votre stupidité, vous l'avez trouvé ! ». Le papillon, c'est la base de tout.* » Et, sous la pression de Ray Bradbury, Renny Harlin prend la porte, suivi de près par un Pierce Brosnan pressé par d'autres engagements que menacent les retards répétés de **A Sound of Thunder**.

Pourquoi tant de tintouin pour un lépidoptère ? Simple : c'est sur son « rapt » par un touriste du Time Safari que reposent tous les enjeux du scénario. Pourtant formellement interdit, cet acte provoque une vague d'événements qui vont bouleverser le futur, avec comme résultat la régression de la civilisation et l'apparition d'espèces végétales et animales agressives. Aux deux artisans du voyage dans le temps d'identifier la cause du désastre et de la réexpédier d'où elle vient…

LE DEVOT

Qui engager pour remplacer Renny Harlin ? La production ne cherche pas bien loin en se repliant sur Peter Hyams. **A Sound of Thunder** traite de paradoxe temporel ; Hyams s'y est déjà frotté avec succès dans **Timecop**. Le métrage met en scène des monstres ; Hyams en a déjà filmé dans **Relic**. En disgrâce à Hollywood, le très capable réalisateur accepte la proposition, heureux de travailler avec un romancier qu'il vénère depuis l'enfance. D'ailleurs, prendre un train en marche ne le gêne pas plus que ça. N'a-t-il pas succédé à Marcus Nispel sur **La Fin des temps** à la demande d'Arnold Schwarzenegger ? « *Ray Bradbury étant très impliqué dans* **A Sound of Thunder**, *je me suis assuré que tout ce que je faisais reçoive son aval* » se justifie la pièce rapportée. « *Pas question*

que j'opère le moindre changement sans qu'il ne me réponde trois fois « OK ». Je ne désirais surtout pas entrer dans le club de ceux qui ont massacré ses romans ! Je voulais être sûr de réaliser un film dont il soit fier. »

LES CHEVEUX DE GANDHI

D'expérience et de bonne volonté, Peter Hyams n'en manque pas. Par contre, ce qui commence à manquer sérieusement à la production, ce sont les dollars, et le temps. Si bien que ces restrictions entraînent la délocalisation des prises de vues à Prague. Mauvaise pioche : durant l'été 2002, des pluies diluviennes tombent sur la capitale tchèque. « *La plupart des plateaux ont été gravement endommagés. Un cauchemar* » révèle un technicien. Les ennuis continuent tandis que les comédiens commencent à manifester des doutes. Edward Burns, dans des habits taillés pour Pierce Brosnan, particulièrement. « *Je rentre de Prague, où j'ai passé des mois à jouer devant du vide et dans des pièces entièrement bleues* » déclare-t-il début avril 2003. « *J'ignore de quoi le film aura l'air, mais je fais confiance au réalisateur et aux gens des effets spéciaux pour que les monstres soient effrayants.* » Le sont-ils ? Pas en ce qui concerne le T. Rex du safari préhistorique, raide créature digitale semblant issue d'un pauvre avatar de **Jurassic Park** ! En revanche, les hybrides que sont les babouins dinosaures et autres chauves-souris ptérodactyles ne manquent pas d'allure, et constituent les rares bons moments de **A Sound of Thunder**. Comment expliquer une telle différence technique dans un même film ? Plusieurs sociétés d'effets spéciaux s'y sont parallèlement consacrées, certaines fournissant du bon travail, d'autres de l'exécrable. Pour le pire, citons notamment le passage où les comédiens se promènent devant la reconstitution d'une ville de 2055, de la même manière que les acteurs des **Tarzan** des années 1930 se démenaient devant les stock-shots de documentaires animaliers ! Grandiose.

« *Le plus terrifiant dans le film, ce sont les cheveux de Ben Kingsley !* » raille un technicien anonyme. Des cheveux, ou plutôt un toupet argenté qui donne au personnage de Charles Hatton (exploitant vénal et cynique de la machine à explorer le temps) le look d'un animateur de jeu télé sur le retour. Une prestation impayable pour l'acteur oscarisé de **Gandhi** ; elle s'ajoute à celle, également gratinée, du méchant de la version cinéma des **Thunderbirds**. Décidemment, le tonnerre ne réussit pas à Sir Ben Kingsley...

Marc TOULLEC

USA/ALLEMAGNE/REP. TCHEQUE. REAL. : PETER HYAMS. SCEN. : THOMAS DEAN DONNELLY, JOSHUA OPPENHEIMER ET GREGORY POIRIER D'APRES LA NOUVELLE DE RAY BRADBURY. DIR. PHOT. : PETER HYAMS. MUS. : NICK GLENNIE-SMITH. PROD. : HOWARD BALDWIN, KAREN ELISE BALDWIN, MOSHE DIAMANT ET ANDREW STEVENS POUR FRANCHISE PICTURES, CRUSADER ENTERTAINMENT LLC, APOLLOMEDIA, BALDWIN ENTERTAINMENT GROUP, DANTE ENTERTAINMENT, ETIC FILMS, EPSILON MOTION PICTURES, FORGE, QI QUALITY INTERNATIONAL GMBH & CO. KG ET SIGNATURE PICTURES. INT. : EDWARD BURNS, CATHERINE MCCORMACK, BEN KINGSLEY, JEMIMA ROOPER, WILLIAM ARMSTRONG... DUR. : 1H50. PREMIERE DIFFUSION : LE 10 NOVEMBRE A 21H00 SUR CANAL +

Dreamcatcher

Paprika de Satoshi Kon

DÉCIDEMMENT, SATOSHI KON N'A PAS FINI DE NOUS RETOURNER LE CERVEAU. ALORS QU'ON PENSAIT QUE LE BONHOMME AVAIT EXPLOITÉ JUSQU'À LA MOELLE SA THÉMATIQUE FÉTICHE (LES RAPPORTS ENTRE LA RÉALITÉ ET LA FICTION), LE VOILÀ QUI EN REMET UNE SACRÉE COUCHE AVEC PAPRIKA, **LONG-MÉTRAGE JOUISSIF ET LABYRINTHIQUE.**

Atsuko Chiba travaille au sein d'une équipe de scientifiques sur le projet DC Mini, un appareil permettant d'explorer et enregistrer les rêves de tout un chacun. Mais c'est cachée derrière les traits de Paprika (un hommage à Tinto Brass ? On ne sait jamais avec Kon...), son alter ego imaginaire et expert en « guérison de rêves », qu'elle devra enquêter sur la disparition d'un des prototypes de DC Mini, que quelqu'un semble utiliser à des fins maléfiques...

Il existe indéniablement un « double effet » **Paprika**. Le premier, c'est la stupeur devant l'hallucinante complexité visuelle du film. On y reviendra. Le second, c'est la petite voix dans la tête qui nous murmure : *« OK, c'est très bien, mais quoi de neuf thématiquement par rapport aux autres films de Kon ? »*. Et, à première vue, cette chieuse de petite voix a bien raison. En effet, ici comme dans **Perfect Blue**, **Millennium Actress** et ***Paranoïa Agent***, Kon disserte encore et toujours sur la porosité entre les concepts de réalité et de fiction. On pensait que ***Paranoïa Agent*** lui avait permis de faire le tour de la question, mais il cite pourtant sa propre série à plusieurs reprises (série qui comprenait déjà des citations de ses œuvres antérieures), notamment dans un final certes dantesque, mais un peu routinier pour le fan de Kon. Pourtant, il suffit de se pencher un peu plus sur les thématiques de **Paprika**, pour voir que le réalisateur a tout de même réussi à affiner encore un peu plus son approche du sujet.

Si les habituelles citations cinéphiliques et incursions dans des univers fictionnels sont des éléments prégnants de **Paprika**, le thème central du film demeure le rêve. Et c'est tout simplement là que réside le trait de génie du scénario (un trait de génie que l'on doit non pas à Kon, mais au romancier Yasutaka Tsutsui, auteur du roman à l'origine du métrage), puisque le songe est ici assimilé à la fiction. En clair, le cinéma est le rêve mis sur pellicule d'un scénariste et/ou d'un réalisateur, ce qui explique in fine pourquoi, pour Kon, la fiction et la réalité ne cessent de s'interpénétrer. Un développement plutôt pertinent pour une thématique que l'on croyait épuisée... En cela, **Paprika** va à l'encontre des tendances noires de **Perfect Blue** et ***Paranoïa Agent***, où l'effacement de la frontière entre les deux niveaux de réalité se manifestaient par des métastases néfastes, voire maléfiques, et se rapproche de la frénésie jouissive du final de **Millennium Actress**. Car oui, **Paprika** est diablement fun, Kon prenant manifestement son pied à complexifier sa mise en scène afin de la mettre au service des développements de son sujet et de son scénario. À l'image de la techno-pop bondissante de Susumu Hirasawa qui rythme le métrage, **Paprika** opte pour un tempo alerte, presque primesautier, et ce dès son génial générique d'ouverture. Kon en profite pour peaufiner son art de la transition (un art porté ici à un niveau de maîtrise inouï), et pour mieux se familiariser avec la 3D (ce qui était l'un des objectifs du cinéaste en se lançant dans le projet). Et surtout, il s'autorise toutes les audaces formelles, tous les rebondissements (même si le coup du rêve dans le rêve n'est pas de la première fraîcheur), et expérimente comme un forcené. Résultat : ça part dans tous les sens, tout en restant d'une cohésion pare-balles. On passe ainsi d'une séquence de vol à dos de nuage citant la légende du Roi Singe à une scène carrément éprouvante de viol intime d'une audace sidérante, le tout habité par des personnages attachants (le flic aspirant cinéaste) et se concluant par une love-story surprise d'un anticonformisme humaniste et touchant. Bref, **Paprika** est un spectacle total, un orgasme sensoriel doublé d'une réflexion légère mais toujours pertinente. Kon l'a promis, il en a fini avec le thème « réalité vs. fiction ». Mais des conclusions comme ça, on en redemande !

Laurent DUROCHE

JAPON. 2006. REAL.: SATOSHI KON. SCEN.: SATOSHI KON ET SEISHI MINAKAMI D'APRES LE ROMAN DE YASUTAKA TSUTSUI. DIR. PHOT.: MICHIYA KATOU. MUS.: SUSUMU HIRASAWA. PROD.: JUNGO MARUTA ET MASAO TAKIYAMA POUR MAD HOUSE ET SONY PICTURES ENTERTAINMENT. INT. (VOIX EN VO) : MEGUMI HAYASHIBARA, TORU FURUYA, KOICHI YAMADERA, KATSUNOSUKE HORI, TORU EMORI, AKIO OTSUKA... DUR.: 1H30. DIST.: REZO FILMS. SORTIE LE 6 DECEMBRE.

Vice cities !

EN ATTENDANT LE MONSTRUEUX GEARS OF WAR **LE MOIS PROCHAIN, QUE NOUS AVONS PU TESTER CHEZ MICROSOFT ET QUI S'AVÈRE ENCORE PLUS HALLUCINANT QUE TOUT CE QU'ON POUVAIT IMAGINER, ON S'ATTELLE ENFIN À L'ADAPTATION TANT ATTENDUE DE** SCARFACE, **QUI JOUAIT L'ARLÉSIENNE DEPUIS UN BON MOMENT. LE VERDICT EST SANS APPEL : ÇA VA ÊTRE LE PIED DE « JOUER À LA VACHE » !!!**

Scarface (Xbox/PS2)

Honnêtement, même si l'idée d'incarner Tony Montana dans un jeu avait tout pour faire baver les fans absolus du chef-d'œuvre de De Palma, l'adaptation de **Scarface** partait sous de mauvais auspices. Annoncé depuis longtemps, maintes fois retardé, annulé sur Xbox 360, vilipendé par les journalistes lors des previews de l'E3, le jeu développé par Radical Entertainment souffrait avant tout de la comparaison inévitable avec **GTA Vice City**, dont il reprend à la lettre le concept. On aura beau rétorquer que c'est un juste retour des choses, la bombe de Rockstar étant une adaptation détournée du film de De Palma, toujours est-il que ce **Scarface** sentait avant tout l'opé commerciale, confortable et opportuniste. Inutile de tourner autour du pot : c'est effectivement le cas. **Scarface** est un gros blockbuster à licence qui n'a pris aucun risque en termes créatifs, et se pose en décalque revendiqué de **Vice City** afin de répondre aux attentes des fans de **GTA**.

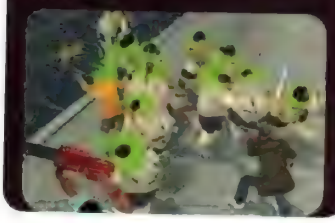
Sauf que le soft possède un atout de taille : sa fidélité inconditionnelle à l'esprit du film, qui suffit à emporter l'adhésion ! On aura beau retrouver des mécaniques de jeu identiques à celles de **Vice City** et **San Andreas**, un univers similaire, et quasiment les mêmes bourdes en termes de jouabilité, reste que, cette fois, on n'incarne pas un bad guy anodin, mais le vrai Tony Montana. Un Tony Montana parfaitement modélisé, qui reproduit à la perfection la gestuelle et la « fuck you attitude » de Pacino. Certes, on regrette que l'acteur n'ait pas donné sa voix au personnage, mais celui qui le double l'imite à la perfection. Il faut se voir danser comme un cave et draguer les bimbos en les injuriant sur la piste de danse du Babylon Club, pour mesurer à quel point les développeurs ont collé minutieusement à l'esprit du film, et respecté la dimension iconique de son personnage principal. Substantifique moelle du jeu, l'identification immédiate à ce gangster bad ass, qui continue de faire fantasmer tout le monde, était un enjeu fondamental pour les développeurs. D'où l'idée géniale de débuter le soft avec la scène finale du film. D'entrée, on se retrouve dans la peau d'un Tony cocainé, qui s'empare de sa mitrailleuse pour shooter les sbires de Sosa venus le supprimer, tout en les insultant copieusement ! Une séquence dantesque qui nous donne un avant-goût de l'objectif ultime du jeu : redevenir un parrain respecté, blindé de guns, dont la jauge de cojones (véridique !) est au maximum ! Car ce **Scarface** n'est pas une adaptation littérale du film, mais une fausse suite intelligente, qui permet de revivre l'ascension de Tony Montana dans un contexte différent. En effet, la scène d'intro ne s'achève pas avec la mort du personnage, mais avec la possibilité de buter l'homme de main censé nous achever, et de s'enfuir de la villa sain et sauf ! Une fois passée cette séquence spectaculaire, le scénar écrit par David McKenna (**American History X**) s'impose comme un pur récit de vengeance qui débute trois mois plus tard. Désormais seul, ruiné, et particulièrement vénère, Tony revient à Miami dans le but de reconquérir son territoire, récupérer sa villa, et démastiquer la tronche de cet enfoiré de Sosa ! Un concept monstrueux, qui colle à merveille au gameplay des **GTA**. On assassine ses concurrents, on deale de la coke, on s'entoure progressivement d'affranchis (hommes de main, chauffeurs, etc), on file des pots-de-vin, et on se balade en chemise hawaïenne dans un cabriolet « avec la moquette » en écoutant le mythique *Push it to the Limit* !! Ajoutez à cela une reproduction fidèle des décors, la possibilité de flinguer en mode FPS une fois que la jauge de cojones est pleine (jauge que l'on remplit en insultant ses ennemis en pleine fusillade !!), les voix de seconds couteaux célèbres (Robert Loggia, Steven Bauer, Robert Davi, James Woods, etc.), et vous obtenez un pur fantasme réalisé ! Certes, l'IA n'est pas géniale, la jouabilité aussi inégale que dans **GTA**, le concept archi-galvaudé, et la réalisation pas transcendante, mais, *la puta de su madre*, on a du mal à résister au bad motherfucker le plus mythique du septième art. Impliquant et immersif au possible, ce **Scarface** gonflera peut-être les joueurs blasés de la série de Rockstar, mais il ne saurait décevoir les fans du film de De Palma. Un jeu à licence qui ne se fout pas de la gueule des fans, c'est suffisamment rare pour être souligné…

Yannick DAHAN

Notules ludiques

Bad Day L.A. (PC)

Grosse déception que ce titre réalisé par American McGee, un développeur ricain qui s'était fait connaître en 2001 avec l'original **Alice**. Car l'échec catastrophique de **Bad Day L.A.** est à la mesure de l'attente que le jeu suscitait chez les amateurs d'ovnis subversifs. Présenté comme un gros trip iconoclaste, dont l'objectif avoué est de rentrer dans le lard d'une Amérique parano, **Bad Day L.A.** vous plonge en effet dans un Los Angeles en pleine tourmente : guerre des gangs, tsunamis, invasion mexicaine, sans compter une étrange attaque biologique qui transforme les habitants en zombies. Témoin de ce joyeux bordel, vous incarnez un clochard black qui, aidé d'une bande de sidekicks (dont un vétéran du Vietnam qui cause comme George Bush), va prendre sa destinée en main et aider une population en proie à la panique. Un concept couillu donc, qui hélas se limite à une profession de foi merdeuse pour bobos caressés dans le sens du poil. Car non seulement le développeur n'exploite jamais son sujet, mais il le bâcle avec une réalisation honteuse (graphismes et gameplay pourraves qui datent des 80's !). Vaniteux mais jamais transgressif, prétentieux mais faussement décalé, **Bad Day L.A.** est à destiner aux bobos n'ayant jamais touché un clavier, et qui se gargariseront de son seul concept sans réaliser combien sa subversion affichée est une coquille vide. Bref, un jeu nullissime, à tous les niveaux…



Réeditions en bref

Trois nouvelles versions de classiques sont à saluer : Stargate (David Arnold et Nicholas Dodd, Varèse), avec près de dix minutes inédites offrant de très chouettes variations sur les thèmes principaux de ce magnifique score épique, digne héritier de **Star Wars** et de **Lawrence of Arabia**. Lifeforce (Henry Mancini et Michael Kamen, Buysoundtrax), doté d'un thème swashbuckler inoubliable, reprend l'album d'origine, et offre l'intégrale de la musique de Mancini, y compris les morceaux absents du film (du symphonique virtuose riche en action cuivrée et en gymnastique orchestrale) et la musique additionnelle de Kamen (dans un style synthétique proche de celui employé sur certains passages de **Highlander**). Enfin, Il était une fois... la révolution (**Giu la testa**, Ennio Morricone, GDM) comprend l'intégralité du CD Cinevox et une flopée d'inédits et de versions alternatives qui sont parfois de véritables petits trésors. Un traitement à la hauteur de l'une des plus belles musiques du Maestro.

C.D.

SATURN 3

ELMER BERNSTEIN/INTRADA

Compositeur au style accessible car porté sur l'art mélodique et le foisonnement des harmonies, Bernstein était pourtant capable d'écrire des partitions très complexes. **Saturn 3**, inédit qui se baladait sur des bootlegs pourris depuis des lustres, en est une preuve éclatante, et est sans nul doute l'une des partitions les plus intéressantes de la carrière de feu Elmer. Gros nanar SF réalisé au départ par John Barry (pas le compositeur, mais le décorateur de **Star Wars** et de **Superman**) qui fut viré et remplacé par Stanley Donen (**Singin' in the Rain**, un spécialiste du genre, donc) avec un casting invraisemblable (Farrah Fawcett, Kirk Douglas, Harvey Keitel), le film est aujourd'hui oublié. Bernstein l'avait sans doute prédit, puisqu'il n'hésita pas, un an plus tard, a en réutiliser l'un des thèmes pour en faire celui de Taarna dans **Heavy Metal**, ce qui était de bonne guerre, Donen ayant éjecté la moitié de son score. Pour le reste, on navigue entre cuivres puissants, chœurs tout droit sortis de **The Omen**, plages de suspense où le rythme et les orchestrations déploient une richesse inouïe et flambées d'action grondantes, le tout dans une atmosphère ténébreuse directement héritée d'**Alien**. Pour une découverte, c'en est une, et de taille. Attention : tirage limité à 2500 exemplaires !

C.D.

LE DAHLIA NOIR

MARK ISHAM/IMPORT

Mark Isham est un compositeur à la palette très diversifiée, issu du classique, pionnier de la musique électronique et trompettiste de jazz accompli. Le voir attaché au **Dahlia noir** en lieu et place de James Horner réussissait presque à effacer nos regrets. Après écoute, tous nos doutes sont balayés, et il est très difficile de ne pas tomber sous le charme du travail remarquable accompli par Isham. Mystérieuse (*At Norton and Coliseum*), romantique (*Dwight and Key*) et puissamment évocatrice (tout l'album), son approche musicale est en totale adéquation avec l'univers noir et tourmenté d'Ellroy, mêlant avec succès les envolées symphoniques aux solos de trompette jazzy très intimistes. **Le Dahlia noir** ne fera pas l'unanimité parmi les fans d'Ellroy, mais son score restera indubitablement dans les mémoires... À l'instar, bien entendu, du **L.A Confidential** de Jerry Goldsmith !

D.D.

SONCINEMAD FESTIVAL OF FILM MUSIC SYMPHONIC CONCERT

TREVOR JONES/CMR

Enregistré l'été dernier lors du concert que Trevor Jones donna en Espagne, cet album constitue une chouette compilation de l'œuvre du bonhomme, même si on regrette l'absence de titres comme **Excalibur**, **Nate and Hayes**, **Loch Ness**, **G.I. Jane**, **Dark City**, **Cleopatra**, **From Hell**, ***Dinotopia*** et **The League of Extraordinary Gentlemen** (oui, ça en fait beaucoup). Nous sont donc notamment offerts, dans des versions jouées avec rigueur et enthousiasme, des extraits de **Cliffhanger**, ***Merlin***, **Aegis**, ***The Last Place on Earth***, **The Last of the Mohicans**, **The Mighty**, **Fields of Freedom** (inédit) et bien sûr **Dark Crystal**, soit de la grande et belle musique symphonique comme peu sont aptes à en offrir. L'album est disponible sur le site du compositeur : www.trevorjonesfilmmusic.com

C.D.

THE DESCENT

DAVID JULYAN/IMPORT

Édité près d'un an après la sortie du film, l'album de **The Descent** est un modèle d'efficacité. Il était difficile de retranscrire musicalement le sentiment de claustrophobie ressenti par les personnages, mais Julyan s'acquitte de sa tâche haut la main. Sa partition commence presque de manière lyrique, avec le très beau thème principal (*The Mountains*), et devient des plus menaçantes lors de l'entrée dans cette caverne antédiluvienne (*Down the Pipe*). Le déchaînement furieux des cuivres au moment où l'on s'y attend le moins fera monter le rythme cardiaque aussi sûrement que la vision du premier crawler dans la caméra à vision nocturne (*The Tunnel Collapses*, *The Lair*) ! Mais on retiendra en priorité la majestueuse reprise orchestrale du thème lors de la remontée de Sarah vers la surface (ironiquement intitulée *The Descent*), qui fonctionne aussi bien seule qu'avec les images.

D.D.

interview

JAVIER NAVARRETE COMPOSITEUR POETE SYMPHONIQUE

PARTAGEANT SON FAUTEUIL DE « COMPOSITEUR ATTITRÉ DE GUILLERMO DEL TORO » AVEC MARCO BELTRAMI (LIRE INTERVIEW IN MM189), JAVIER NAVARRETE REVIENT POUR NOUS SUR LA TITANESQUE PARTITION DU **LABYRINTHE DE PAN**, CHOC SYMPHONIQUE ULTIME DE CETTE RICHE ANNÉE.

Pouvez-vous nous parler de votre première rencontre avec Guillermo del Toro ?
Vous le savez sûrement, j'ai travaillé sur son premier film espagnol, **L'Échine du diable**. Il m'a appelé parce qu'il avait adoré la musique que j'avais écrite pour le film **El Mar** d'Agusti Villaronga. Ça m'a étonné, parce que le métrage était resté à peine un mois à l'affiche avant de sombrer dans l'oubli. Un coup de chance, donc ! Quelques années plus tard, il est revenu me voir pour **Le Labyrinthe de Pan**. Il était encore en train d'en peaufiner le scénario.

Cela a dû être confortable d'être impliqué dès le début du projet.
Oui, d'autant plus que j'adorais l'histoire. J'ai travaillé à la fois très longtemps et très rapidement sur **Le Labyrinthe de Pan**, car Guillermo aime assembler dès que possible tous les éléments nécessaires à un premier montage. Après le tournage, il m'a appelé à Barcelone pour attaquer une bonne fois pour toutes la composition, et m'a demandé d'écrire un morceau pour une courte séquence. On a procédé de cette manière, au goutte-à-goutte, une scène après l'autre. Et compte tenu de la durée variable du film tout au long de la postproduction, j'ai dû adapter sans cesse mon score. Au final, j'ai trouvé ça très gratifiant.

N'avez-vous pas eu la tentation de faire de la musique un personnage à part entière de l'histoire ?
Nous y avons pensé, et j'espère que c'est le cas. Nous nous en sommes surtout rendus compte au mixage final, le score atteignant alors les 90 minutes. Une telle quantité de mesures dans un film, ce n'est pas très courant, mais c'était tout à fait légitime dans le cas du **Labyrinthe de Pan**, qui est avant tout un film atmosphérique. L'idée qu'un thème musical s'empare progressivement de chacun des personnages de l'histoire, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les dissocier l'un de l'autre, était également très importante.

Guillermo del Toro est-il précis lorsqu'il évoque le genre de partition qu'il désire pour son film ?
Non, pas tant que ça. Il a beaucoup d'idées, les partage, puis me laisse libre de trouver un angle auquel il n'aurait pas songé. Sur certains passages, il va demander *« de l'émotion, du drame ! »* ; je composais alors un morceau très mélodique, sans ambiguïté quant au sentiment recherché. L'idée de Guillermo, et je suis assez d'accord, est que le film explique et décrit, puis la musique indique ce que l'on doit ressentir. Tout en vous laissant une grande latitude créative, il sait toujours vous remettre dans le droit chemin.

Y avait-il des indications « musicales » dans le scénario ?
Non, c'était un script très littéral, et beaucoup de choses qui apparaissent à l'écran n'y figuraient pas encore. Il n'y avait aucune indication, si ce n'est le murmure de Mercedes qui ponctue régulièrement l'histoire. Ce chant était un élément central de la composition, et j'ai décidé de l'accompagner d'instruments typiques des petits orchestres de l'époque. Ce que le scénario révélait par-dessus tout, c'était la séparation nette entre le drame historique (la guerre civile) et le monde fantastique, qui devait à tout prix se refléter au sein du score.

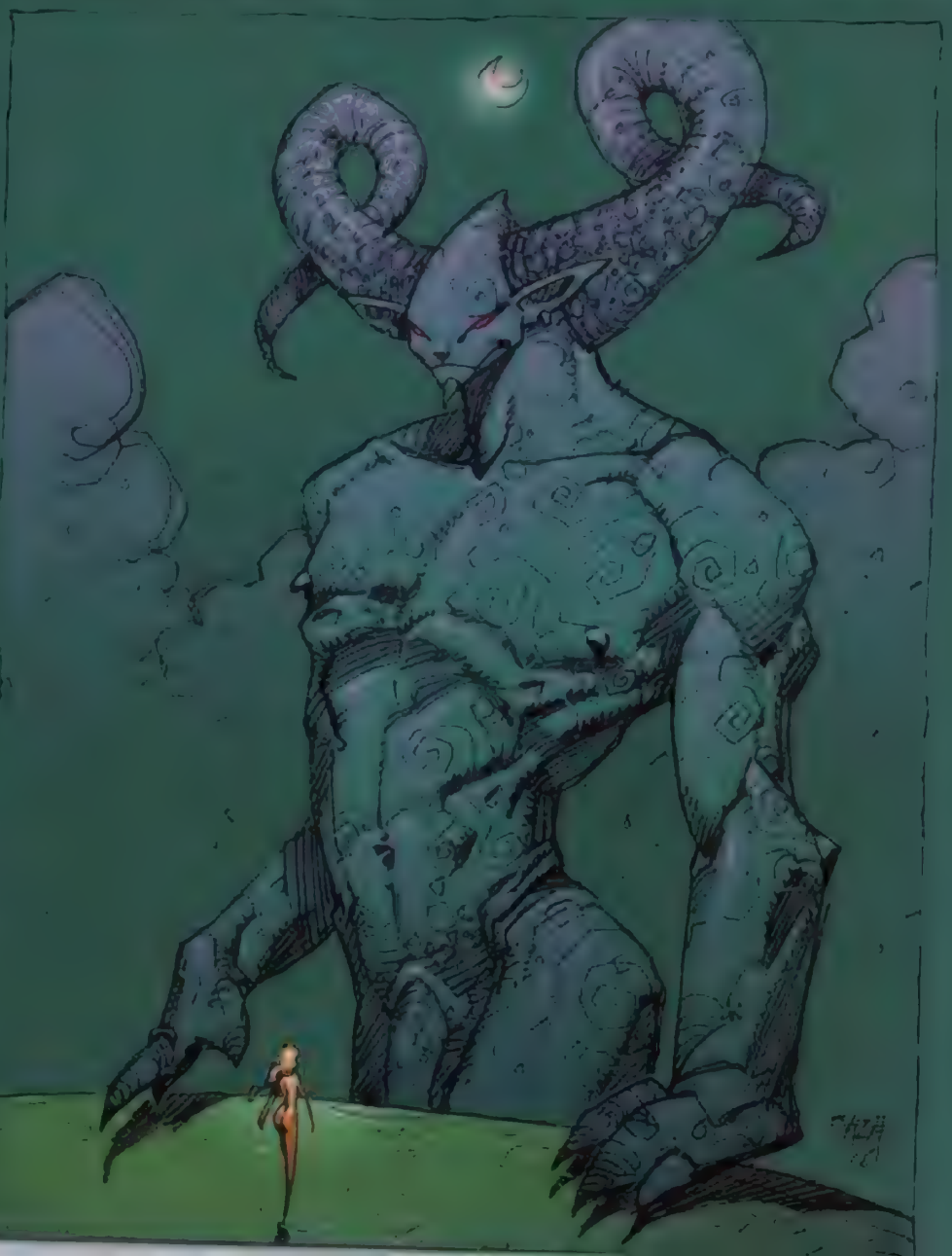
Le film traite essentiellement du Temps et de l'Immortalité ; souhaitiez-vous souligner ces thèmes grâce à votre musique ?
Bien sûr, de même que l'aspect religieux, quasiment mystique, de l'intrigue. Il y avait une exaltation qui devait se refléter dans les notes.

Pourrait-on comparer votre score à un opéra, avec ses thèmes forts, ses motifs en perpétuelle évolution, ses envolées chorales ?
Je ne dirais pas un opéra. Bien qu'il présente des thèmes secondaires et des morceaux d'ambiance, le score repose avant tout sur le « lullaby », ce fameux murmure qui revient ici et là tout au long de l'histoire. Je voyais davantage le tout comme un poème symphonique, une pièce empreinte de lyrisme.

Comment les sessions d'enregistrement se sont-elles déroulées ?
Nous avons enregistré le tout en quatre jours (chaque jour étant divisé en huit sessions) avec un orchestre d'environ 60 personnes pour certains morceaux, vingt instruments pour les moments plus intimistes. C'est un rythme particulièrement soutenu. Chaque session donnait environ 10 ou 11 minutes de musique exploitable, une musique qui bien sûr était aussitôt envoyée en salle de mixage. Guillermo, qui était reparti aux États-Unis, suivait les sessions via Internet. Il s'est surtout impliqué dans le mixage final, où il a fallu retravailler de nombreux extraits en fonction des changements de dernière minute dans le montage.

Comment votre collaboration avec del Toro a-t-elle évolué, selon vous, depuis L'Échine du diable ?
Je suis beaucoup plus satisfait du **Labyrinthe de Pan**, pour commencer. La première fois, les partis pris de Guillermo sur **L'Échine du diable** m'ont surpris. Je voulais un film mélodique, lui non. Nous sommes en revanche tout de suite tombés d'accord sur **Le Labyrinthe...** et, même s'il ne m'a pas encore demandé officiellement d'en faire partie, Guillermo envisage déjà de boucler sa trilogie sur la guerre civile espagnole. Je serais ravi d'y participer.

Propos recueillis et traduits par Alexandre PONCET
Illustration : Caza (Un grand merci à lui)



Le cinéma d'horreur et ses figures

Eric Dufour - PUF - 224 pages - 22 €

Si les mandarins de nos universités se mettent à célébrer les fastes du film d'horreur, alors c'est que la cause est foutue, nous susurre le fanboy intégriste qui se cache en chacun de nous. Et pourtant, le bouquin du maître de conférence Eric Dufour, derrière un titre austère et une couverture peu engageante, dissimule un ouvrage plutôt brillant, qui défend une thèse peu répandue mais pourtant frappée au coin du bon sens. Thèse selon laquelle le cinéma d'horreur, de par sa capacité à jouer sur ce qui est montré ou dissimulé, serait peut-être le genre le plus apte à saisir la raison d'être du langage cinématographique. Réduisant en miettes le discours lénifiant sur la dichotomie facile entre le cinéma qui suggère (= l'Art) et celui qui montre (= caca), Dufour démontre, avec une vraie maîtrise de son sujet, qu'on ne peut aborder le problème sous cet angle et que, de toute façon, le cinéma est un jeu constant entre ces deux partis pris, l'un n'existant qu'à travers l'autre et réciproquement. Évidemment, le ton de l'ouvrage reste assez didactique, et on peut ne pas partager tous les points de vue de l'auteur, mais voilà incontestablement un discours qui fait plaisir à lire, surtout pour tous ceux qui connaissent trop le petit regard méprisant du lecteur de *Télérama* à leur encontre quand ils se mettent à parler de films d'horreur.

Encyclopédie du cinéma de Hong-Kong

Emrik Gouneau et Léonard Amara - Les Belles Lettres- 560 pages - 49 € (jusqu'au 31/12/2006 - après : 62 €)

Projet carrément pharaonique que cette encyclopédie couvrant un siècle de cinéma hongkongais, de ses origines jusqu'à nos jours. Présenté dans un grand format luxueux, le pavé d'Emrik Gouneau et Léonard Amara se veut un ouvrage incontournable et exhaustif, traitant près de 10 000 films et bénéficiant d'une préface du bondissant Stephen Chow. Problèmes : la navigation à l'intérieur des différentes sections peut parfois s'avérer difficile (heureusement, l'index est là pour aider le lecteur égaré), l'iconographie, bien que souvent inédite, est assez pauvrement mise en valeur, et les titres français des films distribués chez nous sont quelque peu négligés. Mais ces petits défauts s'oublient aisément face à l'enthousiasme des auteurs et à leur volonté évidente de bien faire les choses. Composé d'une foule de rubriques pour fan compulsif (le box-office année par année de 1970 à aujourd'hui, les palmarès des Hong Kong Film Awards depuis leur création, des zooms sur la post-synchronisation, la musique ou le choc de la rétrocession, un petit guide pratique du langage cantonnais...), l'ouvrage se fait surtout remarquer par son classement par genre, son historique des studios de la péninsule, son évocation des différents artistes et techniciens du milieu, tous répertoriés par catégories et dotés d'une fiche biographique conséquente, et enfin, par sa monstrueuse « filmographie exhaustive » recensant tous les films produits de 1913 à 2006. Voilà certes le genre de bouquin qu'il est impossible de lire en continu, mais qui constitue un impressionnant document de référence, à ranger dans votre bibliothèque et à consulter dès que le besoin s'en fait sentir.

Michael Mann F-X Feeney - Taschen - 192 pages - 19,99 €

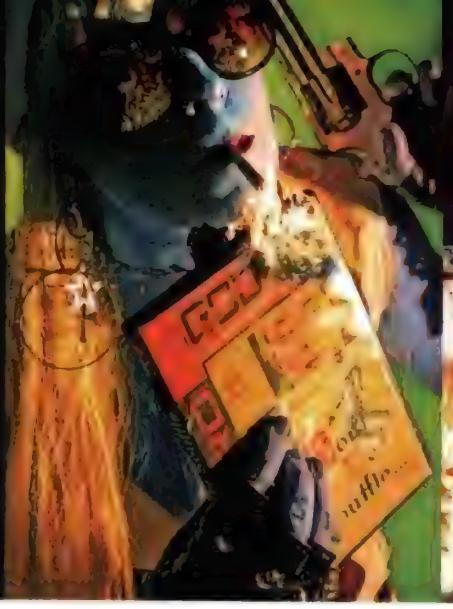
Annoncé depuis un moment par l'éditeur Taschen, cet ouvrage sur Michael Mann est enfin disponible, et le moins que l'on puisse dire, c'est que le résultat valait bien l'attente. Conçu avec l'aide du cinéaste, qui a accepté d'ouvrir ses archives pour l'occasion, le bouquin de F-X Feeney (critique et scénariste - il a notamment écrit **La Résurrection de Frankenstein** de Roger Corman) risque assez vite de s'imposer comme la référence en la matière. Découpé en cinq chapitres et bénéficiant d'une iconographie de premier choix (photos de tournage et photogrammes inédits, story-boards photographiques ou vidéos, artworks, reproduction de notes de tournages, etc.), le livre passe en revue, avec force anecdotes et révélations, la carrière passionnante d'un expérimentateur visionnaire et perfectionniste, de ses premiers travaux d'étudiant jusqu'à son dernier opus en date, **Miami Vice**. Sont également convoqués les témoignages de ses collaborateurs les plus prestigieux, comme les chefs-opérateurs Dante Spinotti et Emmanuel Lubezki, qui compare Mann à un insecte dont l'œil est capable de saisir le mouvement de caméra le plus imperceptible, ou encore le monteur Dov Hoenig, qui consacre un long et captivant texte à son génial collaborateur. Bref, un livre indispensable pour tous les inconditionnels de l'un des trois ou quatre plus grands cinéastes vivants.

Lucha Libre, tome 1 : The Luchadores Five

Collectif - Les Humanoïdes Associés

48 pages - 7,90 €

Au moment où le terriblement attachant **Super Nacho** vient de débarquer sur nos écrans, la culture bariolée des catcheurs mexicains semble de plus en plus être l'objet d'un sympathique revival. Preuve en est ce *Lucha Libre*, bande dessinée française initiée par une équipe de scénaristes et de dessinateurs amoureux de la pop culture latino-ricaine (allez, on les cite tous : Jerry Frissen, Bill, Gobi, Fabien M., Tanquerelle et Witko) et publiée par Les Humanoïdes Associés. Le premier tome, paru à la fin de l'été, narre donc, sous forme de comics broché composé de différentes rubriques, les aventures des Luchadores Five, cinq losers habitant les faubourgs d'un East Los Angeles imaginaire et affublés de masques de catcheurs mexicains. Ils se prennent pour des justiciers, s'appellent El Gladiator, Dr Pantera, Diablo Loco, Red Demon et King Karateca, mais sont hélas en butte aux moqueries de leurs voisins. Ajoutez à cela un gang de loups-garous qui s'amuse à terroriser nos héros en faisant caca dans leur voiture, un Godzilla pas très crédible, un nain hargneux se prenant pour Elvis Presley, des jumeaux cosmonautes égarés répondant aux prénoms d'Igor et Grichka (!) et surtout les Formidables, une invraisemblable et hilarante équipe de super-héros français portant béret basque et se déplaçant en BX, et vous aurez peut-être une idée du caractère résolument barré de cette bédé inclassable. Si le scénario peut parfois paraître un peu brouillon, le dessin panache avec brio underground et mainstream, et le tout s'avère parfaitement addictif. Lorsque vous lirez ces lignes, le deuxième tome (*i Se llama Tequila !*) sera paru. Alors, si vous êtes des fans indécrottables de Santo et Blue Demon, vous savez ce qu'il vous reste à faire… **Arnaud BORDAS**



Presque des Hommes

COMMENT CONCILIER LES AIRS NOSTALGIQUES DE L'ENFANCE ET LES SOUVENIRS TRASH DE L'ADOLESCENCE ? JULIEN FOURNET A TROUVÉ LA SOLUTION : FAIRE REVIVRE SES HÉROS DE JEUNESSE (EN VRAC : UN SCHTROUMPF, UN SNORKY ET UN BISOUNOURS) ET LEUR METTRE DES FLINGUES DANS LES POGNES !

C'est dans le cerveau malade de Julien que germe l'idée de **Presque des Hommes** : une superproduction de 5000 euros bourrée d'effets spéciaux et de scènes d'action à la John Woo. Le tout sur des mélodies naïvement décalées chantées par Corbier (le ***Club Dorothée*** des années 90 !). Il fallait oser ! En fait, le cinéaste, issu de l'ESAV (École Supérieure d'AudioVisuel) de Toulouse, a construit tout son scénario à partir d'une simple image : *« J'ai eu la vision d'un nunchaku formé de deux flingues. Je me suis dit « Trop cool ! ». Mais qui pourrait utiliser une arme pareille ? La réponse était évidente : un Snorky. À partir de là, j'ai tenté de créer une histoire sombre et épique avec les personnages les plus ridicules et inoffensifs possibles »* nous explique Julien. Et lorsqu'on ose suggérer qu'il s'agit d'un conte cynique sur des « adulescents » attardés, le garçon devient ferme : *« Hors de question de me moquer des geeks. J'en suis un moi-même. Mais en utilisant la vague actuelle de « nostalgie infantilisante » et en la détournant de manière trash, j'espérais toucher des gens de ma génération, qui est passée de Dorothée à **Bad Taste**. »*. Dit comme ça, c'en est presque touchant, sauf que le cinéaste punk nous assène sa morale à grands coups de flingues bruyants et de têtes explosées ! Fort d'une expérience acquise grâce à la réalisation de cinq courts-métrages, Julien réussit à entraîner dans son ambitieuse aventure une cinquantaine de personnes, réunies au sein du collectif Dark Factory et de l'association Hurlement. Le comble, c'est que le garçon parvient à trouver de l'argent « officiel » pour filmer le carnage : *« En mettant en avant le côté « sociologique » du film (no comment...), j'ai réussi à obtenir des aides étudiantes (CROUS et FSDIE). Au total, entre l'argent que j'ai emprunté à ma famille et celui que j'ai gagné en faisant des films institutionnels, j'ai récupéré 5000 euros. »*. Mais **Presque des Hommes** (**PDH** pour faire court) reste malgré tout une entreprise plus que casse-gueule. *« Entre l'écriture et la recherche d'argent, il nous a fallu plus d'un an pour lancer le projet. Et la phase d'écriture n'a pas été la plus facile : il s'agissait de concilier les différents aspects de l'histoire (comédie musicale, tragédie, SF, action) tout en restant honnête vis-à-vis des références. Surtout, nous devions éviter de sombrer dans la simple parodie potache. Bref, il a fallu convaincre l'équipe que ce n'était pas seulement un gros délire de geek, et qu'il y aurait un vrai film au final. Nous avons tourné un petit teaser de 2 minutes, qui nous a convaincus que ça pouvait marcher. Fred et sa troupe ont commencé à préparer les chorégraphies des bastons deux mois avant le début du tournage, et finalement, la création du film a pris 2 ans. »* Hélicoptère en synthèse, explosions, effets numériques à gogo... **PDH** a pourtant dû être filmé en peu de temps, et cela pour finalement 35 minutes de métrage : *« Le tournage a été un marathon de 10 jours. Certaines séquences auraient mérité qu'on y consacre plus de temps mais, à part moi, peu de monde croyait au truc. Il faut se mettre à leur place : quand t'es déguisé en dinosaure en plein milieu d'une usine de produits laitiers et que tu dois parler à une schtroumpfette imaginaire, c'est normal que tu te demandes comment t'as fait pour en arriver là ! »*. Mais certains y croient quand même, puisque la petite société K Production donne un sérieux coup de main en prêtant des caméras à l'équipe : *« On a surtout bossé avec des DSR de Sony, irréprochables. Par contre, je regrette vraiment d'avoir utilisé des PD 150 et PD 170 de Sony au détriment de nos XL1 de Canon, dotées d'une qualité d'image bien supérieure. »*. **PDH** contient également des chansons originales, dont une bonne partie chantée par le célèbre Corbier, qui finit d'ailleurs la tête en vrac, explosée par une décharge de fusil à pompe ! *« On l'a contacté par mail. Je lui ai fait parvenir un scénar. Il était partant car c'est un garçon courageux et aventurier. On a donc réuni un peu d'argent pour lui offrir un cachet, en organisant notamment deux concerts à l'occasion de sa venue à Toulouse. Les deux soirées ont d'ailleurs bien servi la promo du film. »* Le tournage terminé, l'aventure a continué pendant les neuf mois nécessaires à une postproduction particulièrement complexe : *« On a de l'incrust' 2D et de l'animation très basique pour les personnages dessinés, du blue screen pour le sang et les flammes lors des combats, des jeux de split-screen assez simples pour les explosions de tête et la chute dans le vide, de la 3D pour les douilles des armes, l'hélicoptère et la queue de Denver... La petite originalité : le bicycle kick final d'Astral, tourné en... Aquascreen ! On a filmé Fred sous l'eau, dans une piscine bleue, pour utiliser ensuite les techniques d'incrustation classiques sur fond bleu. Une méthode éprouvante mais prometteuse, qui aurait pu donner un résultat bien différent des câbles habituels (l'acteur peut évoluer sans gêne sur tous les axes). Mais en plein mois d'octobre, on se caillait vraiment trop dans la piscine pour exploiter à fond ce procédé. »*. Ça, c'est du système D intelligent ! Prenez-en de la graine !

R-One CHAFFIOT

FICHE REALISATEUR

Prénom : Julien.
Nom : Fournet.
Age : 27 ans.
Ville : Toulouse.
Etudes : ESAV.
Mon contact : julienfournet@wanadoo.fr

FICHE FILM

Titre : **Presque des Hommes**.
Durée : 35 minutes.
Support : DV.
Format : 1.85.
Budget : 5000 euros.
Genre : comédie fantastico-trash.
L'histoire en bref : Ils ont amusé les enfants pendant des années... Aujourd'hui, ce sont les salopards les plus recherchés du pays. Traqués par l'impitoyable Sergent Verdun, un Schtroumpf, un Snorky et un Bisounours vont tenter l'impossible pour retrouver l'amour des enfants.
Site Internet du film : http://presquedes-hommes.free.fr

Tes trois films cultes ?
Dellamorte Dellamore, Le Syndicat du crime 2, Et pour quelques dollars de plus.
Sur un baromètre de 1 à 10, à combien estimerais-tu la difficulté de faire ce court ?
9. Le projet était ambitieux et difficile à rendre crédible.
Si tu ne devais remercier qu'un seul réalisateur ?
Peter « God of Geeks » Jackson. Pour... heu... tout.
Ton projet fantasme ?
J'hésite encore entre un film gore dans une maternelle et un post-apocalyptique avec Coluche en dictateur de la France.

LA BOUTIQUE MAD

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

37 Avril/Mai 1984 - **X-Tro** · **Brainstorm** · Les Dernières du Fantastique : vol. Joe Dante, Paul Naschy...

38 **La Compagnie des Loups** · **Dune** · **Rocky Horror Picture Show** · **Greystoke** · David Lynch : les films après la Dune · les séries de Gerry Anderson...

39 **Gremlins** · **2001 : L'Odyssée de l'Espace** · **Phenomena** · le psycho Killer · int. Dario Argento · Joe Dante, H.G. Lewis...

40 **Re-Animator** · **Le Jour des Morts-vivants** · **Lifeforce** · **Planète Interdite** · le peplum fantastique · int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

41 **Mad Max 3** · **Legend** · dossier Sang pour sang gore · int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

42 **Retour vers le Futur** · **La Chair et le Sang** · **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** · le fantastique australien · int. Rick Baker...

43 **La Revanche de Freddy** · **Re-Animator** · Roman Polanski · Richard Fleischer · le fantastique indonésien · int. Stuart Gordon, Jack Sholder, Rick Baker, Michael Powell...

44 **Highlander** · **Re-Animator** · **Link** · **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** · Hitchcock · int. Christophe Lambert...

45 **House** · Hitchcock suite · int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

46 **From Beyond** · **L'Invasion Vient de Mars** · **Rencontres du 3ème Type** · **Poltergeist 2** · le prédateur au cinéma · int. Brian Yuzna, Stan Winston...

47 Avril/Mai 1987 - **La Mouche** · **From Beyond** · **Jason le Mort-vivant** · int. Stuart Gordon...

48 **King Kong 2** · **Street Trash** · **Démons 2** · **L'Exorciste** · les singes géants au cinéma...

49 **Evil Dead 2** · **Freddy 3** · **Indiana Jones** · **Le Sixième Sens** · int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...

50 **Hellraiser** · **Les Sorcières d'Eastwick** · **Superman, la légende** · La série B américaine · int. Joe Dante...

51 **RoboCop** · **Hidden** · **Les Maîtres de l'Univers** · hidden des n°23 à 49 · int. Phil Tippett...

52 Avril/Mai 1988 - **RoboCop** · **Opéra** · **Hidden** · **Hellraiser** · int. Paul Verhoeven...

53 **Running Man** · **Hellraiser** · **Hidden** · **Prince des Ténèbres** · les films de Carpenter · int. Donald Pleasence...

54 **Zombies Story** · **Elmer** · **Aux Frontières de l'Aube** · int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...

55 **Bad Taste** · le Marché du film 1988 · les héros du fantastique · **Vendredi 13** · l'Hécatombe · int. Peter Jackson...

56 **Chinese Ghost Story** · **Le Blob** · **Roger Rabbit** · **Bad Taste** · Freddy, le mythe · Empire : grandeur et décadence...

57 **Freddy 4** · **Beetlejuice** · **Willow** · **Aux Frontières de l'Aube** · **Elvira** · les F3 d'Evil Dead 2...

58 Avril/Mai 1989 - **Le Blob** · **Invasion Los Angeles** · **Faux-semblants** · **Hellraiser 2**...

59 **Invasion Los Angeles** · **La Mouche 2** · **Munchausen** · Cronenberg, Rx et dossier...

60 **Batman** · **Hellraiser 2** · **La Mouche 2** · *Freddy TV*... 61 **Freddy 5** · **Society** · **Re-Animator 2** · **Abyss** · les méchants du fantastique...

62 **Batman** · **Indiana Jones et la Dernière Croisade** · **Abyss** · Le tour du monde des super-héros...

63 N.M : La grande illusion · **Batman** · **Re-Animator 2** · **RoboForce**...

64 Avril/Mai 1990 - **Simetierre** · **Leviathan** · **Society** · **Re-Animator 2** · **Halloween 4**...

65 Dossier Frankenstein · **Cabal** · *Freddy TV* · **Basket Case 2** · **Frankenhooker**...

66 **Total Recall** · **Akira** · **Tremors** · **Halloween 4** · Lamberto Bava...

67 **RoboCop 2** · **Freddy 5** · **Highlander 2** · **Maniac Cop 2** · **Star Trek 5**...

68 **Total Recall** · **RoboCop 2** · **Dick Tracy** · **Sailor et Lula** · int. Verhoeven, Irvin Kershner...

69 Georges Lucas · **Les Tortues Ninja** · **Darkman** · int. Sam Raimi, Jeffrey Combs...

70 Avril/Mai 1991 - **Cabal** · **Henry** · **Highlander 2** · **Les Feebles** · int. Clive Barker, Frank Henenlotter...

71 **Predator 2** · **Edward aux Mains d'Argent** · **Massacre à la Tronçonneuse 3** · **Akira** · *Twin Peaks*...

72 **Terminator 2** · **Akira** · **Hardware** · **Ça** · **La Nuit des Morts-Vivants**...

73 **Les Feebles** · **Freddy 6** · **RoboCop 3** · dossier **La Malédiction** · int. Peter Jackson...

74 Special **Terminator 2** · **Rabid Grannies** · **Fisher King** · int. Terry Gilliam...

75 **Evil Dead 3** · **Freddy 6** · **Rocketeer** · **Hellraiser 3** · **T2**...

76 Avril/Mai 1992 - **Tetsuo 1 & 2** · **Freddy 6** · **Le Sous-sol de la Peur**...

77 **La Festin Nu** · **Hook** · **Brain Dead** · **La Famille Addams** · int. Cronenberg, Spielberg, Barry Sonnenfeld...

78 **Alien 3** · **Batman le Défi** · **Universal Soldier** · *Indiana Jones TV* · **Twin Peaks** · **Le Cobaye**...

79 Dossiers **Batman le Défi** & **Alien 3** · **Les Aventures d'un Homme Invisible** · **Star Trek 6**...

80 Dossier **Vampires** · les FX de **Brain Dead** et **Evil Dead 3**...

81 Avril/Mai 1993 - **Dracula** · **Brain Dead** · **Candyman** · **Hellraiser 3** · **Evil Dead 3**...

82 **Fortress** · **Trauma** · *Les Contes de la Crypte* · carrière de Joe Dante

83 **Last Action Hero** · **Necronomicon** · **Body Snatchers** · **Phantasm 3**...

84 **Jurassic Park** · carrière de George Romero et Dick Smith · *Wild Palms*...

85 Spécial **Dinosaures** : du Monde Perdu à Jurassic Park · int. Harryhausen, Phil Tippett...

86 **Demolition Man** · **Mask** · **L'Etrange Noël de Mr Jack** · **Accion Mutante**...

87 Gérardmer 1994 - **Evil Dead 3** · **L'Antre de la Folie** · Brian Yuzna...

88 Dossier **Loup-Garou** : **Wolf** · tous les Hurlements · **Body Melt**...

89 Dossier TV : **Batman**, **Robocop**, **Superman**... · **Body Bags** · **The Crow** · la saga des **Baby Cart**...

90 **The Crow** · **X-Files** · ***Highlander*** et ***Batman : Eraserhead***...

91 Dossier **Manga** · **Wolf** · **Tetsuo** · **Mask** · **Ed Wood**...

92 **L'Etrange Noël de Mr Jack** · Entretien avec un Vampire · **Freddy 7** · Inoshiro Honda...

93 Gérardmer 1995 - **Stargate** · **L'Antre de la Folie** · **Freddy 7** · **Highlander 3**...

94 **Dellamorte Dellamorte** · carrière Tobe Hooper & John Carpenter...

95 **Ed Wood** · **Batman Forever** · **Freddy 7** · **Porco Rosso** · carrière de Fred Olen Ray...

96 **Judge Dredd** · **Tank Girl** · **Congo** · **Le Village des Damnés** · **The Kingdom**...

97 ***X-Files*** · **Waterworld** · **La Mutante** · les films d'Ed Wood · int. Chris Carter...

98 Dossier ***X-Files*** · **Johnny Mnemonic** · **Une Nuit en Enfer** · ***Hercule***...

99 Gérardmer 1996 - **Seven** · **The Crow 2** · **L'Armée des 12 Singes**...

100 **SPECIAL N°100 : LES 100 MEILLEURS FILMS**

FANTASTIQUES DE MAD MOVIES · ***X-Files*** · **Toy Story**...

101 **Independence Day** · **Une Nuit en Enfer** · **Heavenly Creatures**...

102 N° SPECIAL ***X-Files*** · **Dangereuse Alliance** · **Planète Hurlante** · **Crash** · **Jiang-Hu**...

103 **Independence Day** · **Multiplicity** · **Starship Troopers** · **Jiang-Hu**...

104 ***X-Files*** · **Millennium** · **L.A. 2013** · **Disjoncté** · int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 - **Mars Attacks !** · **Fantômes contre Fantômes** · **Ghost in the Shell** · **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** · **Le Maître des Illusions** · int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** · **Alien le Résurrection** · **Hellraiser 4** · **Anaconda** · *Shining*...

108 **Men in Black** · **Scream** · **Batman & Robin** · rétro **Godzilla** · int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** · **Le Monde Perdu** · **Contact** · **Mimic** · **Vampires** · *Millennium*...

110 **Alien la Résurrection** · **Starship Troopers** · **X-Files** le Film · Spawn...

111 Gérardmer 1998 - **Starship Troopers** · **Postman** · **Souviens-toi... l'Eté dernier**...

112 **Vampires** · **Gattaca** · **La Loup-garou de Paris** · **Dark City** · **Halloween 6**...

113 **Godzilla** · **Dark City** · **Un Cri dans l'Océan** · **Wishmaster** · **Blade**...

114 **Scream 2** · **Armageddon** · **X-Files** · *Millennium* · **Las Vegas Parano** · **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** · **X-Files le film** · **Truman Show** · **Small Soldiers** · rétro gore...

116 **Blade** · **Halloween : 20 ans après** · **Buffy** · dossier séries TV...

117 Gérardmer 1999 - **Star Wars Episode I** · **Psycho** · **Virus** · **1001 Pattes**...

118 **Matrix** · **La Fiancée de Chucky** · **Cube** · **eXistenZ** · **Urban Legend** · dossier Slasher...

119 **Matrix** · **Wild Wild West** · **The Faculty** · **Mon Ami Joe** · la série Z à la française...

120 **La Momie** · **Wild Wild West** · **Le 13ème Guerrier** · **Blair Witch** · **Vorace**...

121 **Star Wars Episode I** · **Kantise** · **Jim-Rob** · **Perfect Blue** · **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** · **La Fin des Temps** · les 25 meilleurs films de trouille...

123 Gérardmer 2000 - **Sleepy Hollow** · **Peur Bleue** · **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** · **Mission to Mars** · **Faust** · **Hypnose** · **Resident Evil 3**...

125 **Le Seigneur des Anneaux** · **Mission to Mars** · dossier Killers Superstars · rétro **Blair Witch**...

LE SÉDUCTION DES ANIMAUX

126 **X-Men** · **Le Pacte des Loups** · **Pitch Black** · **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** · dossier l'homme invisible · **The Cell** · **Scary Movie** · **Gemini** · rétro **Hellraiser**

128 **Blair Witch 2** · **Donjons et Dragons** · **Planète Rouge** · **Sin Ku Kai** · hommage à la Hammer...

129 **Spiderman** · **Le Pacte des Loups** · **Rollerball** · **Tomb Raider** · dossier Trema...

130 **Le Seigneur des Anneaux** · **Le Couvent** · **Intuitions** · dossier Trash...

131 **Le Retour de la Momie** · **Ghosts of Mars** · **Legend of Zu** · dossier momies · **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** · **Tomb Raider** · les bombes sexuelles du fantastique · dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** · **Jurassic Park 3** · **A.I.** · **La Planète des Singes** · poster **Final Fantasy**...

134 **La Planète des Singes** · **Vidocq** · **Avalon** · **Samourais** · dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** · **From Hell** · **The One** · dossier FX, les robots au cinéma · **Vin Diesel**

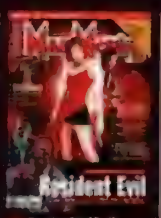
136 Dossier **Ghosts of Mars** · **Battle Royale** · **Le Voyage de Chihiro** · **Harry Potter** · **Chevalier**

137 **Rollerball** · **Monstres et Cie** · **The One** · **Peter Jackson** · de **Z à A**

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** · **Les Autres** · **13 Fantômes** · Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** · **Spiderman** · **Versus** · **Donnie Darko** · les visages de Jack l'éventreur · **Tokyo Underground**

140 Dossier **Avalon** · **Rollerball** · **Monstres & Cie** · int. Dario Argento · **Takashi Miike** · 30 chefs-d'œuvre oubliés...



141 Dossier **Resident Evil** · **Le Voyage de Chihiro** · **Spiderman** · **Panic Room** · 30 scènes inoubliables

142 **SPÉCIAL 30ème ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINÉMA FANTASTIQUE**

Star Wars Episode II · int. Tobe Hooper, Kirsten Dunst · **L'Echine du diable** · **Femme Fatale**...

143 **SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2**. Dossiers **Spiderman** & **Blade 2** · **Minority Report** · **Darkness** · **Metropolis** · l'esprit comic-book en 30 films

144 **Men in Black 2** · **Le Règne de feu** · **Jeepers Creepers** · **Jason X** · **Arac Attack** · **Brocéliande** · **Mes chers voisins** · **Requiem** · Nos 30 nanars assumés

145 Dossier **Minority Report** · **Windtalkers** · **SimOne** · **Signes** · **Blood Feast 2** · carrière Ray Harryhausen

146 Dossier **Signes** · **Halloween resurrection** · **xXx** · **Terminator 3** · **Kill Bill** · **Jeepers Creepers 2** · **The Ring** · **Seijun Suzoki** · carrière Jack Hill

147 Dossier **Meurs un autre jour** · **Daredevil** · **X-Men 2** · **Hulk** · **Harry Potter et la chambre des secrets** · **Spider** · **Osamu Tezuka** · carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier **Les Deux Tours** · **Re-Animator 3** · **Spy Kids 2** · **Cradle of Fear** · **Resurrection of the Little Match Girl** · **Les Larmes du tigre noir** · le cinéma Thaïlandais · carrière Sergio Sollima...

149 Gérardmer 2003 - **The Matrix Reloaded** · **Brocéliande** · **Le Cercle** · **Gangs of New York** · **Le Château dans le ciel** · carrière José Mojica Marins

150 Dossier **Dark Water** · **X-Men 2** · **Hulk** · **The League of Extraordinary Gentlemen** · **Solaris** · **Cabin Fever** · **Leeches** · **Speed Demon** · **Darkness Falls** · **Scarecrow** · les fantômes japonais · carrière Larry Cohen

151 Dossier **Daredevil** · **Terminator 3** · **Black Mask 2** · **Willard** · **Cypher** · **Traqué** · **Star Trek Nemesis** · les films comic-books ratés · carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers **Evil Dead** & **Maléfique** · **X-men 2** · **House of the Dead** · **Animatrix** · **Dreamcatcher** · **Destination finale 2** · génération **Evil Dead** · le fantastique à l'économie · AFM 2003

153 Les événements de la rentrée · **Kill Bill**, **Hero**, **Blueberry**, **Le Retour du roi**, **Freddy Vs Jason**, **Underworld**... · **Matrix Reloaded** · **Animatrix** · **Basic** · **X-Men 2** · **28 Jours plus Tard**

154 Dossier **Hulk** · **Haute Tension** · **Darkness** · **Nuits de Terreur** · **Animatrix** · **Ong Bak** · carrière Steve Wang

155 Dossier **Terminator 3** · **Abîmes** · les FX de **Matrix Reloaded** · **Narc** · **Les Enfants d'Abraham** · **Charlie's Angels 2** · **Retour Mortel** · **The Eye** · **Pirates des Caraïbes** · **Tomb Raider 2** · carrière Sergio Martino

156 Dossier **Underworld** · **Matrix Revolutions**

LE MEILLEUR DES B MOVIES

Patrick

Le survivant d'un...

Le Corps et le feu

Creature

L'Ile de l'épouvante

Le Cirque des vampires

Le Club des monstres

The Stuff

La Fille de Jack...

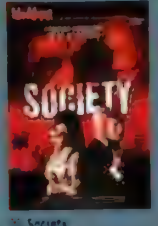
Rawhead Rex

Death Race 2000

Transmutations

Soif de sang

Harlequin



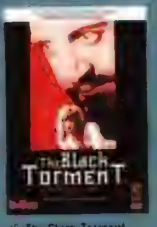
Society

Chromosome 3 / Dead zone

L'Horrible Dr Orlof

Le Sadique Baron

Le Moulin des supplices



The Black Torment

Ecorché vif

2000 Maniacs

Blood Feast

Les Traqués de l'an...

Deranged

Pterodactyles

Vices Combats

Hero · Identity · Les FX de La Ligue des gentlemen extraordinaires · Skinned Deep · Monster Man · Willard · Cowboy Bebop

Dossier Freddy contre Jason · The Texas Chainsaw Massacre · Hay · Infernal Affairs · Mystic River · Bad Boys 2 · hommage Charles Bronson · carrière John Phillip Law

Dossiers Hellboy à Kill Bill · Matrix Revolutions · Gothika · Zatoichi · Le Monde de Nemo · S.W.A.T. · Alien · Flesh for the Beast · Slashers · carrière John Phillip Law (2ème partie)

Dossier Le Retour du Roi · Mindhunters · Les Rivières Pourpres 2 · Battle Royale 2 · The Card Player · Bloodgnome · carrière Enzo G. Castellari

Dossier Massacre à la tronçonneuse · Générateur 2004 · Spider-Man 2 · Gothika · Dead or Alive 1, 2, 3 · Jeepers Creepers 2 · carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

VAN HELSING

Dossiers Van Helsing à Blueberry · Maison Family · Big Fish · Paycheck · Open Range · L'Hirondelle d'or · Cheng Fei Fei · Cannibal Holocaust · carrière Ruggero Deodato

Dossier Mary Harry Potter 3 · Immortel · Agents Secrets · Kiki, la petite sorcière · Alive · Araçami · Screaming Dead · Romasanta · Azumi · The Unliving · carrière Ruggero

Dossier Ong Bak · 800 Balles · L'Armée des morts · The Machinist · Le Convoyeur · Séance · La Passion du Christ · Fenêtre secrète · AFM 2004 · carrière Elvy de la Iglesia

Dossiers Kill Bill volume 2 à Van Helsing · Alien Vs Predator · Atomik Circus · Le Jour d'après · Undead · *La Caravane de l'étrange* · carrière James Ellroy

Dossier L'Armée des morts · Memories of Murder · Saint-Ange · Casshern · Deux Sœurs · The Punisher · le comic-book · Wonderful Days · carrière James Ellroy (2ème partie)

Dossiers Spider-Man 2 à Hellboy · Les Chroniques de Riddick · Le Village · Atomik Circus · I, Robot · Ghost in the Shell - Innocence · The Storyteller · Cannes 2004 · carrière Ronny Yu

Spécial Previews : Batman Begins · Sin City · Blade : Trinity · Resident Evil : Apocalypse · Sky Captain · Steamboy · Old Boy · Collateral · Infernal Affairs · Les FX de Spiderman 2 · carrière Ronny Yu (2ème partie)

Spécial Halloween : Seed of Chucky · Rottweiler · I Tre Volti Del Terrore · Dinocroc · Shaun of the Dead · Bite Me ! · Alien Vs Predator · Man on Fire · dossier 20 films d'horreur incontournables · carrière Paul Naschy

The Grudge · Le Pôle Express · Deviman · Izo · The Batman · la série animée · Team America · Innocence · Ghost in the Shell 2 · L'Exorciste au commencement · 36, Quai des Orfèvres · Les Indestructibles · Le Secret des poignards volants · carrière Jess Franco

Saw · Ginger Snaps 2 & 3 · Decoys · The Eye 2 · Blade : Trinity · Ghost in the Shell Stand Alone Complex · The Grudge · dossier cinéma bis italien · AFM 2004 · carrière Camberto Baya

Spécial zombies : Return of the Living Dead 4 & 5 · Day of the Dead 2 · Choking Hazard · Bloody Bill · The Machinist · L'Empreinte de la mort · La Rage du tigre · dossier Fantôme de l'opéra · Le Château ambulant · Alexandre · G.O.R.A. · carrière Paul Schrader

Dossier Godzilla : Godzilla Final Wars · Le Fils de Chucky · Constantine · Assaut sur le central 13 · Danny the Dog · carrière Paul Schrader (2ème partie)

Dossiers Saw : Calvaire · Capitaine Sky et le monde de demain · Dossier Sérials · Team America · Le Cercle · The Ring 2 · Oss 117 · Générateur 2005 · carrière Christian Duguay

Dossier Star Wars : Episode 3 · génération Star Wars · Otage · Creep 3 Extremes · Kingdom Hospital · Breaking News · The Hitchiker's Guide to the Galaxy · Death Tunnel · Satan's Little Helper · carrière David Schmoeller

Dossier Sin City · Le Crime Farpait · Amityville · Frères de sang · Kingdom of Heaven · The Nun · La Maison de cire · Dead Meat · carrière Claudio Fragasso

Dossier Batman Begins · Crazy Kung-Fu · Land of the Dead · Cursed · Dossier Dimension Films · Cannes 2005 · Les Tueurs de la lune de miel

Dossier Land of the Dead · King Kong · *Masters of Horror* · Les 4 Fantastiques · Shaun of the Dead · Godzilla Final Wars · H2G2 · Appleseed · La Guerre des mondes · Born to Fight · La Main de fer · carrière Remy Hartin

Dossier femmes fatales : Underworld 2 · Aeon Flux · Bloodrayne · Domino · The Descent · Lady Vengeance · Doom · Evil Aliens · L'Exorcisme d'Emily Rose · Kiss Kiss, Bang Bang · Les Freres Grimm · Night Watch · PTU

The Descent · Dossier Survival · Fragile · Serenity · A History of Violence · The Dark · Hammer Films en DVD · Samurai Champloo · carrière Stuart Gordon

Doom · Hostel · Seven Swords · The Roost · Harry Potter 4 · Lady Vengeance · Domino · L'exorcisme d'Emily Rose

King Kong · Silent Hill · *Masters of Horror* · Slither · Saw 2 · Sitges 2005 · carrière Walter Hill

Masters of Horror · Gérardmer 2006 · Sheitan · Munich · Bruce Campbell · Le Labyrinthe de Pan · *Les 4400* · carrière Walter Hill (2ème partie)

Le Labyrinthe de Pan · Dubba No-Top · Hostel · *Masters of Horror* · La Peur au ventre · Hellboot · Génération Mutants : AFM 2005 · carrière Aldo Lado

Dossier Underworld 2 : Evolution · La Colline a des Yeux · X-Men 3 · Destination Finale 3 · Renaissance · *Masters of Horror* · *Sable noir* · Gérardmer 2006 · carrière Mike Mignola

Mortuary · Fragile · V pour Vendetta · Silent Hill · Horribilis · *Masters of Horror* · Rudy Ray Moore · carrière Monte Hellman

Reeker · Silent Hill · SFX Fragile, Horribilis · carrière William Friedkin · Hommage Dan Curtis

La Colline a des yeux · Isolation · La Malédiction · Pusher · The Last · Eyes of Crystal

The Devil's Rejects · La Maison des 1000 morts · Wolf Creek · Superman Returns · carrière Robert Kurtzman

Spécial Previews : Spider-Man 3 · Saw III · Le Dahlia noir · Severance · The Fountain · 300 · Dossier Philip K Dick

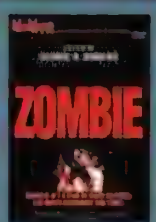
Nouvelle Formule : Severance · 2001 Maniacs · Burial of the Rats · Le Labyrinthe du Pan · Dossiers : le meilleur du Direct to video · Morts de rire · Nunsploitation

1 Mutations

2 La Vierge de Nuremberg

7 Le retour de la créature

8 Shock Waves



9 Zombie

24 Les Maitresses...

25 Opération peur

26 Gorgo

27 La Montagne du Dieu...

28 Cannibal Feroz

29 The Black Cat

30 Zombi 3

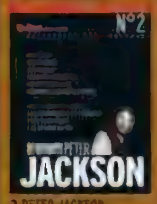
31 Demons

4 Demons 2

5 Dinocroc

LES HORS-SÉRIES

1 JOHN CARPENTER



2 PETER JACKSON

3 CINEMAS D'ASIE

4 SPECIAL COMICS

5 SPECIAL ITALIE

6 EFFETS SPECIAUX

7

8 JEUX VIDEO

MAD MOVIES CULTE

1

2

BON DE COMMANDE

Découpez ou recopiez le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF**) à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19** (tél. : 01 44 84 85 04)

MAD MOVIES (chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi. Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Pour l'étranger : 5 € par exemplaire (paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement)

☐ 29 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41
☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51
☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56 ☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60
☐ 61 ☐ 62 ☐ 63 ☐ 64 ☐ 65 ☐ 66 ☐ 67 ☐ 68 ☐ 69
☐ 70 ☐ 71 ☐ 72 ☐ 73 ☐ 74 ☐ 75 ☐ 76 ☐ 77 ☐ 78
☐ 79 ☐ 81 ☐ 82 ☐ 83 ☐ 84 ☐ 85 ☐ 86 ☐ 87 ☐ 88
☐ 89 ☐ 90 ☐ 91 ☐ 92 ☐ 93 ☐ 94 ☐ 95 ☐ 96 ☐ 97
☐ 98 ☐ 99 ☐ 100 ☐ 101 ☐ 102 ☐ 103 ☐ 104 ☐ 105 ☐ 106
☐ 107 ☐ 108 ☐ 109 ☐ 110 ☐ 111 ☐ 112 ☐ 113 ☐ 114 ☐ 115
☐ 116 ☐ 117 ☐ 118 ☐ 119 ☐ 120 ☐ 121 ☐ 122 ☐ 123 ☐ 124
☐ 125 ☐ 126 ☐ 127 ☐ 128 ☐ 129 ☐ 130 ☐ 131 ☐ 132 ☐ 133
☐ 134 ☐ 135 ☐ 136 ☐ 137 ☐ 138 ☐ 139 ☐ 140 ☐ 141 ☐ 142
☐ 143 ☐ 143 ☐ 144 ☐ 145 ☐ 146 ☐ 147 ☐ 148
☐ 149 ☐ 150 ☐ 151 ☐ 152 ☐ 153 ☐ 154 ☐ 155 ☐ 156 ☐ 157
☐ 158 ☐ 159 ☐ 160 ☐ 161 ☐ 162 ☐ 163 ☐ 164 ☐ 165 ☐ 166
☐ 167 ☐ 168 ☐ 169 ☐ 170 ☐ 171 ☐ 172 ☐ 173 ☐ 174 ☐ 175
☐ 176 ☐ 177 ☐ 178 ☐ 179 ☐ 180 ☐ 181 ☐ 182 ☐ 183 ☐ 184
☐ 185 ☐ 186 ☐ 187 ☐ 188 ☐ 189 ☐ 190

HORS-SÉRIES (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 JOHN CARPENTER : 7 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 9 €
☐ N°2 PETER JACKSON : 8 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10 €
☐ N°3 CINEMAS D'ASIE : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°4 SPECIAL COMICS : 9,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 11,50 €
☐ N°5 SPECIAL ITALIE : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°6 EFFETS SPECIAUX : 9,90 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 12 €
☐ N°7 SERIES TELE : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
☐ N°8 JEUX VIDEO N°2 : 8,50 € l'ex. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

MAD MOVIES CULTE (frais de ports compris). Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement.

☐ N°1 SPECIAL GEORGE ROMERO : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €
☐ N°2 SPECIAL KING KONG : 8,50 € l'exemplaire. Hors Europe et Dom-Tom : 10,50 €

LE MEILLEUR DES DIRECT TO VIDEO (frais de ports compris). Prix unitaire 7€. Pour l'étranger : paiement direct par carte bancaire ou mandat international uniquement. Dans la limite des stock disponibles pour chaque DVD.

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9
☐ 10 ☐ 11 ☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18
☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22 ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27
☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36
☐ 37 ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42

Je règle par
☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM _____ PRENOM _____

ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____

PAYS _____

_____ _____ _____ _____

Date d'expiration _____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

☐ Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir les propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ci-

RICHARD MATHESON

Quand naissent les légendes

Présent dans le paysage du fantastique et de la science-fiction depuis plus d'un demi-siècle, tant en littérature qu'au cinéma et à la télévision, Richard Matheson est, pour paraphraser son roman le plus célèbre, une légende. Un romancier qui inspire des films, en écrit beaucoup, adapte d'autres écrivains à l'écran (Edgar Allan Poe, Ray Bradbury...), contribue à la réussite d'une série TV mythique (*La Quatrième dimension*) et révèle un cinéaste majeur (Spielberg) avec le téléfilm *Duel*... Auteur complet, doué d'une imagination extrêmement fertile et d'un humour féroce, Richard Matheson est une authentique légende du fantastique...

« Adolescent, j'envoyais des lettres à Val Lewton pour lui apprendre que, dans ses productions, j'avais repéré sa façon de procéder pour faire naître la peur » se souvient Richard Matheson. Les films en question ? Les classiques de la terreur suggestive que sont **La Féline**, **Vaudou**, **L'Île des morts** et **La Septième victime**. Rien que ça. Mais, dans son analyse, le gamin ne se trompe pas. À force de dévorer pellicule et livres, Richard Burton Matheson apprend, forge un talent naturel de conteur que des études de journalisme ancrent de plus en plus dans une réalité bien tangible, dans un quotidien palpable. *« Dans mes romans et nouvelles, je ne parle pas de l'an 9000 et de la vie sur une autre planète, mais d'êtres humains et de tout ce qui m'entoure, de la banlieue et des gens ordinaires qui y vivent. À travers les héros de mes livres, c'est de moi dont je parle. »*

Venu très tôt à la littérature (il envoie de petites histoires et poèmes à un journal pour enfants de Brooklyn), Richard Matheson reste, tout au long de sa carrière, fidèle à la doctrine que façonne sa première nouvelle publiée dans un magazine professionnel en 1959, *Le Journal d'un monstre*, confessions à la première personne d'un enfant si « différent » que ses parents le séquestrent. Né le 20 février 1924 à Allendale dans le New Jersey, Richard Matheson n'a alors que 24 ans, et un bel avenir devant lui.

LA PLANETE DES VAMPIRES

« C'est en voyant le vieux **Dracula** *d'Universal que l'idée de Je suis une légende m'est venue »* explique Richard Matheson. *« Je me suis dit : « Si un vampire fait peur, des milliers de vampires feront bien plus peur encore ! ». »* Et l'écrivain de peupler la planète d'assoiffés de sang nés d'une contagion hématologique dans son roman le plus porté à l'écran. C'est presque naturellement que la firme britannique Hammer, alors en plein âge d'or des **Dracula**, lui propose de l'adapter deux après sa publication. *« Cela remonte à 1957. À Londres, dans une chambre d'hôtel, j'ai travaillé pendant plusieurs semaines à l'écriture du scénario. Finalement, bien que ce dernier ait donné satisfaction, la Hammer a jeté l'éponge. Déjà échaudés par les problèmes occasionnés par les premiers* **Dracula** *et* **Frankenstein**, *ses patrons ont reculé devant les menaces que laissait planer la censure. Le film devait porter le titre* **Night Creatures**. *»* Une occasion ratée de voir *Je suis une légende* mis en images par Terence Fisher... Démissionnaire faute d'audace, la Hammer vend les droits du livre à un producteur américain. Et là, catastrophe.

Pingre et nullement conscient de la valeur du projet qu'il a entre les mains, le producteur recrute un metteur en scène sans envergure, Sidney Salkow. *« Il m'avait pourtant annoncé que Fritz Lang devait réaliser le film ! »* gémit encore Matheson. Salkow ne joue évidemment pas dans la même division. Loin s'en faut... *« Bien qu'il suive d'assez près le livre,* **Je suis une légende**, *(***The Last Man on Earth** *en VO), est inepte, si mauvais que j'ai préféré utiliser le pseudonyme de Logan Swanson au scénario. La réalisation s'avère d'une grande pauvreté, et Vincent Price n'est absolument pas à sa place dans le rôle de Robert Neville. L'ex-*

périence m'a à ce point frustré qu'en découvrant **La Nuit des morts-vivants** *à la télévision, j'ai pensé : « Mais ce George Romero a adapté Je suis une légende sans que l'on m'en informe ! »* Pas entièrement faux, Romero avouant compter le roman de Richard Matheson parmi ses sources d'inspiration principales.

DEUX FOIS TRAHI

Plat et fauché, **The Last Man on Earth** laisse d'autant plus le romancier sur sa faim que les droits du livre circulent pendant des années sans qu'il puisse les contrôler. Tombés dans l'escarcelle de la Warner, ils génèrent une décennie plus tard **Le Survivant**, adaptation si libre que Matheson reconnaît à peine son bébé, les vampires ayant déguerpi du scénario pour laisser place à une secte d'albinos portant bure et verres de contact blancs . *« En vérité,* **Le Survivant** *s'éloigne tellement de Je suis une légende que je ne me sens pas concerné. Évidemment, si Charlton Heston était parvenu, comme je l'ai entendu dire, à intéresser Sam Peckinpah à la réalisation, cela aurait donné quelque chose de vraiment particulier. Dans le rôle, Heston n'est d'ailleurs pas mal, en tout cas meilleur que Vincent Price. Mais, si j'avais dû choisir l'interprète du héros, j'aurais pris Jack Palance. »* Plusieurs catégories en dessous de Peckinpah, le modeste Boris Sagal sauve néanmoins les meubles, et rend au moins justice au livre à l'occasion des scènes où le héros explore un Los Angeles désert.

En clair, au terme de deux tentatives, *Je suis une légende* reste encore à adapter. Par qui ? Dan Curtis tente bien d'acquérir les droits. En vain. Roger Corman y pense aussi. Et le livre de passer entre de nombreuses mains pour revenir à la Warner, qui le confie aux bons soins de Ridley Scott et Arnold Schwarzenegger au milieu des années 90. Le projet paraît prendre forme quand le studio, effrayé par un budget inflationniste de 150 millions de dollars, arrête les frais. Pendant plusieurs années, **Je suis une légende** renaît de ses cendres, avec un investissement revu à la baisse, pour disparaître aussitôt dans les limbes. L'intérêt que lui portent des pointures comme Michael Bay et Johnny Depp n'y fait rien. Ce sont finalement Francis Lawrence (**Constantine**) et Will Smith qui s'y arrêtent définitivement. En 2006, soit plus d'un demi-siècle après la publication du roman !

TOUT PETIT MON AMI...

Si l'idée de *Je suis une légende* vient à Richard Matheson par l'intermédiaire naturel d'un film fantastique, *L'Homme qui rétrécit* mûrit dans des circonstances plus exotiques. En 1954, dans une salle de cinéma de Redondo Beach, Californie, il se détend devant la comédie **Let's Do It Again**. *« Une séquence m'a particulièrement marqué. Celle où, sortant d'un appartement, Ray Milland prend par erreur le chapeau d'Aldo Ray. Les deux hommes étant de corpulences très différentes, le chapeau lui tombe au-dessous des oreilles. C'est alors que je me suis demandé ce que pourrait impliquer le fait qu'un type mette son propre chapeau, et que celui-ci soit inexplicablement trop large. »* Genèse d'un livre qui, à peine en librairies, devient un classique du genre. Un classique dans l'air du temps puisque, à l'époque des mutations atomiques animales, un nuage radioactif provoque la réduction progressive de la taille du héros. *« Universal m'a fait une offre et j'en ai profité pour demander l'écriture du scénario. Ce qu'on m'a accordé, même si le studio a engagé un scénariste chevronné, Richard Alan Simmons, dans la perspective de me seconder. N'ayant rien écrit, si ce n'est des suggestions de modifications restées sans suite, celui-ci m'a laissé l'entière paternité du travail au générique. »* D'abord romancier, Richard Matheson est désormais scénariste à Hollywood (même si le producteur Albert Zugsmith se targue, sur un ton paternaliste, de lui dispenser « des leçons d'écriture de scénario »).

Malgré une fin en rupture avec tout ce qui se fait à l'époque, le travail du réalisateur Jack Arnold et la réussite des effets spéciaux, dont les artisans vont jusqu'à utiliser des préservatifs pour simuler la chute de gouttes d'eau, **L'Homme qui rétrécit** laisse Richard Matheson plutôt dubitatif. *« J'ai mis du temps à l'aimer »* reconnaît-il. *« Lorsque j'écris un scénario, je me projette dans le film tel que je souhaite le voir. Je suis donc toujours un peu déçu. »*

LA FEMME QUI N'A JAMAIS RETRECI

L'Homme qui rétrécit à peine achevé, Universal convoque le jeune romancier pour une commande typiquement hollywoodienne : **The Fantastic Little Girl**, soit **La Femme qui rétrécit**. *« Le studio voulait surtout rentabiliser les accessoires géants et les décors surdimensionnés de* **L'Homme qui rétrécit**. *À leur demande, j'ai donc écrit une séquelle où l'épouse du héros le rejoint dans le monde microscopique. L'original avait connu un succès retentissant, Jack Arnold et les comédiens étaient disponibles... Je n'ai toujours pas compris pourquoi le film ne s'est jamais fait. »* Les deux scripts suivants que Matheson écrit pour Albert Zugsmith connaissent le même triste destin. *« Il s'agissait d'adaptations des Voyages de Gulliver. Dans la première, le héros du film était un Lilliputien. Je l'ai complètement remaniée après que* **Le Tour du monde en 80 jours** *ait fait un malheur au box-office. Albert Zugsmith tenait à en engager les deux vedettes, j'ai donc mis David Niven dans les habits de Gulliver et*

« DANS MES ECRITS, JE NE **PARLE PAS** DE **L'AN 9000** ET DE LA VIE SUR UNE **AUTRE PLANETE**, MAIS **D'ETRES HUMAINS** ET DE TOUT CE QUI M'ENTOURE. **A TRAVERS LES HEROS** DE MES LIVRES, C'EST DE **MOI** DONT **JE PARLE**. »

son partenaire, le comique Cantinflas, dans ceux d'un soldat de Lilliput. »

L'Homme qui rétrécit faisant depuis longtemps partie des chefs-d'œuvre de la science-fiction, Matheson devait s'attendre un jour où l'autre à un remake. L'opportunité se présente au début des années 80, bien avant le succès de **Chérie, j'ai rétréci les gosses**. Docile, il se met au travail, sur la base du livre de 1956, et réalise rapidement que les producteurs ont une autre idée en tête : une bonne grosse parodie principalement animée par Lily Tomlin ! Résultat : **The Incredible Shrinking Woman**, désastre artistique et financier signé Joel Schumacher. *« Je n'ai, en soi, rien contre le pastiche. Encore faut-il que ce soit drôle. Ce n'est vraiment pas le cas ici ! »* Espérons que Keenen Ivory Wayans, à l'occasion d'un **Incredible Shrinking Man** ouvertement trash, relèvera le niveau...

QUAND RICHARD RENCONTRE ROD

Il était inévitable que les chemins de Richard Matheson et de Rod Serling se croisent un jour ou l'autre. Les deux hommes excellent dans le même format : les histoires courtes, incisives, s'achevant généralement sur une imprévisible volte-face. De fait, Rod Serling invite Richard Matheson à participer le plus fréquemment possible à ***La Quatrième dimension***, série mythique des années 60. *« Les choses se déroulaient de manière très simple et directe. Je proposais mes histoires et Rod les acceptait ou non. »* À quatorze reprises, Serling les accepte, non sans avoir lui-même adapté deux nouvelles de l'écrivain. Parmi ces quatorze scénarios, on trouve quelques-uns des meilleurs épisodes de l'anthologie, notamment ***Les Envahisseurs***, attaque d'une fermière par de minuscules extraterrestres, ou supposés tels. *« Franchement, je ne comprends pas que **Les Envahisseurs** soit si populaire. Sa réalisation laisse pour le moins à désirer et manque de punch. De plus, dans le scénario, les agresseurs étaient de minuscules bonshommes qui couraient rapidement et se réfugiaient dans l'ombre. Dans la série, ce sont des jouets ! Aux **Envahisseurs**, je préfère nettement **Un monde à soi**, où un auteur possède le pouvoir de donner vie à ses personnages en les décrivant au magnétophone. Il s'invente une femme, une secrétaire sexy, et finit par remplacer Rod Serling dans l'épilogue. »*

Un autre épisode de ***La Quatrième dimension*** connaît les faveurs de Richard Matheson : ***Appel nocturne***. *« J'ai insisté auprès du producteur Bert Granet pour qu'il en confie la réalisation à Jacques Tourneur, dont **La Féline** m'avait tant impressionné quand j'avais 17 ans. Il m'a répondu que, venant du cinéma, Tourneur serait trop lent pour les délais serrés de la télévision. Malgré tout engagé, Tourneur s'est si bien organisé qu'il a bouclé **Appel nocturne** en exactement vingt-huit heures ! Le record de **La Quatrième dimension**, une série que je considère par ailleurs un peu surévaluée. »* Richard Matheson n'est pas vraiment tendre envers

Page de gauche, de haut en bas : Les Vierges de satan : Fisher à la réal et Matheson au scénar. Sacrée dream-team !

Je suis une légende, l'adaptation foirée du livre de Matheson par Sidney Salkow.

Ci-dessus : Le Survivant, adaptation infidèle mais plus convaincante du même *Je suis une légende*.

quelques-uns des réalisateurs de la série. Cependant, la majorité de ses épisodes restent dans les mémoires. ***Le Dernier vol***, où un pilote décolle pendant la Première Guerre mondiale et se pose en 1959, ***Les Prédictions*** et sa machine diseuse de bonne aventure, ***Sam Kelly*** et son robot boxeur détraqué que son propriétaire doit remplacer sur le ring…

UNE AUTRE DIMENSION

L'arrêt en 1965 de ***La Quatrième dimension*** ne sonne pas le glas de la collaboration Matheson/Serling. Elle se poursuit non seulement à travers un projet avorté de long-métrage (**The Last Revolution**, ou la conquête du monde par les machines), mais également via deux épisodes d'une autre anthologie, ***Night Gallery***. Elle continue encore à titre posthume avec les ***La Quatrième dimension : L'Ultime voyage***, série pour laquelle le romancier/scénariste retouche sensiblement deux manuscrits inédits de son défunt partenaire, l'un consacré à un scientifique inventeur d'un sérum d'immortalité au lendemain de la Guerre de Sécession, et l'autre à une sculptrice qui voit dans la projection de **La Dame du vendredi** l'annonce de sa propre mort.

Définitivement associé au nom de Rod Serling, au point qu'il en devient l'exécuteur testamentaire, Richard Matheson participe à une **Quatrième dimension** format cinéma, initiée par un Steven Spielberg nostalgique des séries de sa jeunesse. Bien que le principe de faire du neuf avec du vieux ne le transporte pas d'enthousiasme, l'auteur revoit l'un de ses scénarios les plus connus (***Cauchemar à 20.000 pieds***) et deux autres nés sous d'autres plumes (***Jeu d'enfant*** et ***C'est la belle vie***), que filment respectivement George Miller, Steven Spielberg et Joe Dante. « *J'ai une opinion contrastée concernant les différents segments du film. Si Joe Dante a accompli un merveilleux travail, le sketch de Spielberg verse trop dans la sensiblerie. Quant à George Miller, je regrette qu'il ait éludé la folie du héros, que j'ai d'abord écrit pour Gregory Peck, au profit d'une simple peur de l'avion.* » De l'hystérie d'un passager qui imagine un monstre mettant en pièces le réacteur de son avion à un conte de jouvence plein de vieillards retombant en enfance, en passant par l'ambiance cartoonesque qu'impose un gosse à toute une ville, **La Quatrième dimension** version 1983 laisse Richard Matheson sur sa faim. Et ce n'est pas l'épisode qu'il signe trois ans plus tard (***Appuyez sur le bouton***) pour le retour de la série à la télévision qui inverse la tendance, malgré la jubilatoire cruauté d'un principe qui consiste à tuer anonymement quelqu'un en échange d'un gros paquet d'oseille.

TRAHIR EDGAR

Au début des années 60, auréolé du succès de **L'Homme qui rétrécit** et d'une réputation flatteuse d'écrivain et de scénariste de télévision grâce à ***La Quatrième dimension***, Matheson aurait naturellement dû s'orienter vers des productions cossues ou, du moins, relevant de la série A. Peut-être y aurait-il rapidement accédé si Alfred Hitchcock avait retenu sa candidature spontanée à la rédaction du scénario des **Oiseaux** ? Pressé par les besoins matériels de la vie domestique, l'homme n'a néanmoins pas la patience d'attendre que les cadors de la profession se penchent sur son cas. « *J'avais une femme et quatre enfants à charge* » avoue-t-il. « *Les nouvelles ne payant pas assez, j'ai travaillé autant que je le pouvais pour la télévision et le cinéma. Ce que j'ai d'ailleurs toujours voulu faire.* » En clair, Richard Matheson se met au service de qui le demande. En l'occurrence, le trio Roger Corman, Samuel Z. Arkoff et James H. Nicholson, grands pourvoyeurs des drive-in sous le pavillon d'American International Pictures. À l'écrivain, Corman propose d'adapter Edgar Allan Poe. Bien qu'il ne soit pas un grand admirateur du poète maudit, et que les cachets ne montent jamais très haut (5.000 $ le scénario), Richard Matheson se met au travail. D'abord sur **La Chute de la maison Usher**, récit d'une malédiction qui frappe une grande famille sujette à une folie héréditaire, puis sur **La Chambre des tortures**. « *Si, pour* **La Chute…**, *je me suis appuyé sur le récit original, j'ai tout inventé pour* **La Chambre des tortures**, *la nouvelle de Poe se limitant à la séquence où le pendule descend vers le héros pour le couper en deux.* » Et le scénario de bâtir autour de cette scène une histoire d'Inquisition, d'amants diaboliques et de vengeance d'outre-tombe. « *Cette situation s'est reproduite avec* **Le Corbeau**. *On m'a fourni en tout et pour tout un poème ! À moi de faire avec.* » Le scénariste s'oriente sans complexe vers la comédie en imaginant une guerre entre sorciers. En comparaison, **L'Empire de la terreur**, compilation de trois contes (**Morella**, **Le Chat noir**, qui recycle aussi des éléments de *La Barrique d'Amontillado*, et **La Vérité sur le cas de M. Valdemar**), apparaît comme un modèle de sérieux et de fidélité à Edgar Allan Poe. Ce que n'est assurément pas, dans la même veine gothique, **Le Croque-mort s'en mêle**, farce macabre où des croque-morts désœuvrés remplissent par des moyens radicaux leur carnet de commande. Le seul film de cette série « gothique » qui ne soit pas réalisé par Roger Corman, mais par Jacques Tourneur. « *J'en ai même écrit une sorte de suite,* **Sweethearts and Horrors**, *qui devait réunir Boris Karloff, Vincent Price et Peter Lorre* », soit quelques-uns des principaux interprètes de la série Corman/Poe. « *Mais le film ne s'est jamais fait.* » À l'instar d'autres projets d'A.I.P. pour lesquels Richard Matheson livre des scénarios finis : **Public Parts**

« EN DECOUVRANT
LA NUIT DES MORTS-VIVANTS
A LA TELEVISION, **J'AI PENSE** :
« MAIS CE GEORGE ROMERO A ADAPTE
JE SUIS UNE LEGENDE
SANS QUE L'ON M'EN INFORME ! ». »

and Private Places (satire sur l'industrie naissante du porno en Grande-Bretagne), **Implosion** (tableau d'une société où la quasi-totalité des femmes ont été rendues stériles par une eau empoisonnée)... Des projets excessivement ambitieux pour une société de production fonctionnant à l'économie, et qui, pourtant, voit grand avec **Le Maître du monde**, fusion de deux romans de Jules Verne : *Maître du monde* justement, et *Robur le conquérant*. « *Le résultat n'est pas mal du tout, même si la production a acheté des séquences à grand spectacle des* **Quatre plumes blanches** *et de* **Henry V** *afin de d'étoffer un peu le métrage. Avec 500.000 $ de budget en plus, le film aurait rivalisé avec* **20.000 lieues sous les mers**. » Œuvre dont **Le Maître du monde** constitue d'ailleurs un estimable avatar, avec Vincent Price dans le rôle d'un Némo des airs.

Sur cette double-page, de gauche à droite : Rod Serling, créateur de *La Quatrième dimension*.

Duel de Spielberg, scénarisé par Matheson.

Vincent Price dans Le Corbeau version Corman.

FIN D'UNE EPOQUE

La collaboration entre Richard Matheson et A.I.P. se termine sur une note négative, avec **De Sade** en 1969. Dans ce portrait du Divin Marquis, le réalisateur britannique Cy Endfield, malade sur le plan psychiatrique, oublie tout simplement de mettre en images des pages entières du manuscrit. Pire, quand il y pense, il n'en respecte pas l'esprit. Tant bien que mal, plombé par des soucis budgétaires et le départ de John Huston (ici acteur), **De Sade** est rafistolé. Richard Matheson écrit de nouvelles scènes qu'il juge « sans aucun sens » et Roger Corman, appelé à la rescousse, part tourner des séquences d'orgie « fauchées » à Berlin. Il est temps pour le romancier de tourner la page A.I.P.

Marc TOULLEC

L'HOMME QUI

Adapté par Richard Matheson d'après l'un de ses romans les plus célèbres, ce classique de la science-fiction des années 50 se transforme, grâce à la maîtrise du spécialiste Jack Arnold, en aventure quasi-mystique. Analyse au microscope d'une œuvre culte, qu'il est pourtant devenu difficile de découvrir dans sa version d'origine.

Sur cette double-page :
Le périple de Scott Carey (Grant Williams) qui, réduit à une taille minuscule, doit affronter des éléments autrefois anodins.

Dans les relations fécondes que l'œuvre de Richard Matheson a entretenues avec le cinéma, **L'Homme qui rétrécit** (1957) occupe une place toute particulière. C'est en effet l'une des rares fois où le romancier a lui-même adapté l'un de ses livres majeurs (1). En outre, il a procédé à des changements d'une rare intelligence, afin que l'essentiel de son propos puisse atteindre le grand écran. Hormis quelques discrètes allusions, il a d'abord évacué la lourde tension sexuelle qui animait l'histoire de cet homme marié dont la taille réduite contrariait évidemment la vie conjugale : ces considérations auraient à coup sûr heurté la politique conservatrice de la Universal, comme on le vérifiera plus loin. Et surtout, tout en conservant la plupart des personnages et des péripéties, il a totalement bouleversé la structure du récit.

UNE TRAME LINEAIRE POUR JACK ARNOLD

Passée l'introduction (la contamination par le nuage radioactif), le roman débutait en effet alors que le personnage-titre, devenu une espèce d'homoncule, luttait pour sa survie dans une cave aux proportions gigantesques. Des flashs-back réguliers retraçaient ensuite les douloureuses étapes de son rétrécissement, scandées par la mention de sa taille à chaque épisode : de « 1 mètre 73 » à « 18 centimètres ». Mais cet agencement sophistiqué ne convenait guère à une bande de SF d'apparence modeste, et le scénario de Matheson rétablit donc l'histoire dans un ordre chronologique qui, d'ailleurs, correspond tout à fait à la personnalité du réalisateur Jack Arnold. Le style sec et rigoureux de ce dernier s'attache à fournir un rendu objectif de l'épreuve singulière vécue par Scott Carey, de ses premières inquiétudes à ses efforts éperdus d'adaptation, dans un univers devenu cauchemardesque. Une démarche qui fait écho aux sentiments du personnage, quand il entreprend d'écrire une sorte d'autobiographie : *« Je vais m'accompagner aussi loin que possible. Je vais raconter tout ce qui m'est arrivé et tout ce qui m'attend. (...) Je vais analyser mon expérience, la disséquer, voir ce qu'il y a à en tirer. »*.

D'autre part, Arnold (qui s'était déjà frotté au gigantisme avec son excellent **Tarantula**) peaufine des trucages au réalisme saisissant, qui utilisent deux méthodes distinctes. La première est toute simple (l'acteur évolue dans un décor construit à une autre échelle), mais échappe au ridicule grâce au respect scrupuleux des proportions de chaque objet présent dans le champ. Quant aux effets spéciaux optiques (transparences et incrustations), ils sont tout bonnement sidérants et parfois quasi-indécelables, alors même que les prises de vues présentent souvent des mouvements en profondeur. Quelle que soit sa taille, le héros miniature peut ainsi cohabiter à l'image avec les autres personnages, mais aussi avec un chat ou une araignée. Car **L'Homme qui rétrécit** doit une bonne partie de sa réputation à ses morceaux de bravoure, moments de terreur pure lors desquels Scott Carey est aux prises avec l'innocent

RETRECIT

RESUME
Exposé à un nuage radioactif, Scott Carey voit sa taille diminuer de manière irréversible. Alors qu'il n'est plus haut que de quelques centimètres, il chute malencontreusement dans le sous-sol de sa demeure. Tout le monde le croyant mort, il devra s'efforcer de survivre dans cette cave aux allures de jungle hostile.

matou, qui le traque dans la maison de poupées où il s'est réfugié, ou avec une veuve noire aussi grosse, à ses yeux, qu'un éléphant.
Plus généralement, la seconde moitié du récit, où le héros est perdu dans la cave qui devient pour lui un monde à part entière, prend des allures de fable métaphysique. « *Pourquoi continuer ? se demanda-t-il pour la centième fois. Pourquoi tous ces efforts ? L'instinct ? La volonté ?* » écrit encore Matheson. Malgré sa fin prochaine (le processus de rétrécissement ne s'étant pas arrêté, il devrait selon toute logique rejoindre le néant), son héros semble effectivement habité par un principe vital, qui le pousse à aller au terme de son expérience. Toutes choses qui ont inspiré la plume lyrique de l'ami Jean-Pierre Bouyxou, le plus enflammé des critiques bis : « *L'admirable conclusion (?) du film, sublime de grandeur (!) simple et tranquille et qui, par bien des points, rappelle les merveilleux points chauds d'un voyage à l'acide, est malheureusement gâchée par quelque emphase verbale et par un mot, un nom, de trop : celui de Dieu.* (...) **L'Homme qui rétrécit**, *beau film de SF, est aussi le plus fou des films d'aventures.* ».(2)

DIEU ET LE CINEMASCOPE

La référence divine ne fut pas non plus du goût de l'écrivain, qui se brouilla avec les producteurs après que ceux-ci eurent apposé contre son gré un commentaire un poil grandiloquent et bondieusard aux dernières images. Il faut dire que ce retour en catastrophe du monothéisme ne laisse pas d'étonner : en plus de participer des thèmes novateurs de la science-fiction contemporaine, dont Matheson est justement l'une des figures tutélaires, la dissolution finale du héros dans l'infini de l'univers semble devoir davantage au concept d'immanence des religions orientales qu'au transcendantalisme chrétien.

Quoi qu'il en soit, la genèse de **L'Homme qui rétrécit** pose une autre question épineuse, celle du format. Pour en savoir plus, on se tournera comme toujours vers l'indispensable dictionnaire de Jacques Lourcelles (3), qui note : « *Il semble que l'exploitation de ce film en copies au format Cinémascope ait été très limitée, voire inexistante aux États-Unis. C'est pourtant ainsi que le film est sorti en France et qu'il doit être vu si on veut en apprécier toutes les qualités.* ». Le problème est que le seul DVD disponible (un Zone 2 distribué en Angleterre et en Belgique) propose une image en 1.66. Attention, cependant : il ne s'agit pas d'un vulgaire pan-and-scan, l'œuvre ayant été tournée en double format, comme c'était parfois le cas dans les premières années du Cinémascope. Toujours est-il que l'utilisation savante de l'écran large par Jack Arnold, et notamment sa gestion des espaces vides, colle parfaitement au sujet, et achève de hisser **L'Homme qui rétrécit** parmi les fleurons de la SF paranoïaque des fifties. Messieurs les éditeurs, à vous de jouer.

Gilles ESPOSITO

(1) On doit aussi signaler le script du **Duel** de Steven Spielberg, écrit par Matheson d'après une de ses nouvelles.
(2) *La science-fiction au cinéma* (en collaboration avec Roland Lethem), 10/18, 1971.
(3) *Dictionnaire du cinéma (Tome 3 : Les films)*, Robert Laffont/Bouquins, 1992.

THE INCREDIBLE SHRINKING MAN. USA. 1957. REAL.: JACK ARNOLD. SCEN.: RICHARD MATHESON D'APRES SON ROMAN. DIR. PHOT.: ELLIS W. CARTER. MUS.: FRED CARLING ET ED LAWRENCE. PROD.: ALBERT ZUGSMITH POUR UNIVERSAL. INT.: GRANT WILLIAMS, RANDY STUART, PAUL LANGTON, APRIL KENT, BILLY CURTIS... DUR.: 1H21. DIST.: UNIVERSAL. 1ERE SORTIE A PARIS : 1957.

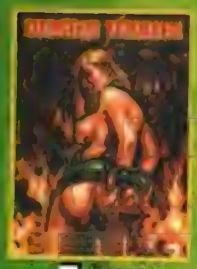
Pervers, violent, obscène, aucun qualificatif n'est assez fort pour décrire EXITUS INTERRUPTUS, un film choc savamment orchestré par Andreas Bethmann, l'un des grands maîtres du cinéma gore underground. Aussi extrême sur le plan visuel que psychologique, EXITUS INTERRUPTUS vous plongera dans un monde où la folie, le sexe et le meurtre ne connaissent plus aucune limite.

AVERTISSEMENT : Ce film comporte des scènes de violence extrême associées à des scènes à caractère pornographique. En conséquence cette œuvre est strictement interdite aux moins de 18 ans et fortement déconseillée aux personnes sensibles.

▼ DVD ZONE 2 ▼ ▲ DVD ZONE 2 ▲

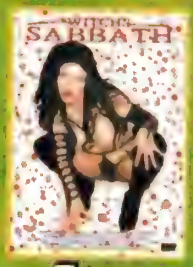
☐ (M) 24,99€

www.uncutmovies.fr

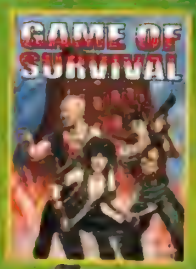


☐ (M) 24,99€

☐ 24,99€



☐ 24,99€



☐ 19,99€

☐ (M) 24,99€

☐ 19,99€

☐ 19,99€

▼ DVD ZONE 2 ▼ ▲ DVD ZONE 2 ▲

☐ 14,99€

☐ 19,99€

☐ 24,99€

☐ 14,99€

☐ 14,99€

☐ 14,99€

☐ (M) 24,99€

▼ DVD ZONE 2 ▼ ▲ DVD ZONE 2 ▲

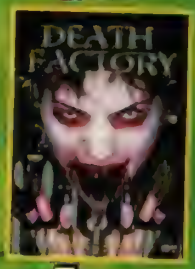
☐ (M) 24,99€

☐ 9,99€

☐ (M) 24,99€

☐ 9,99€

☐ 14,99€



☐ 9,99€

☐ 9,99€

▼ VHS ▼ ▲ VHS ▲

☐ 10€

☐ (M) 12€

☐ 10€

☐ 10€

☐ (M) 12€

☐ (M) 12€

☐ 10€

☐ 10€

☐ (M) 12€

☐ 10€

Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES** - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS - Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - E-mail UNCUTMOVIES@aol.com

Participation aux frais de port (Colissimo Expert)* : 6 €

Je désire recevoir les articles cochés ci-dessus et ci-joint mon règlement de _____ €

par ☐ chèque ou ☐ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Règlement par carte bancaire possible sur notre site internet.

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Tél. : _____ E-mail : _____

OFFRES EXCEPTIONNELLES :

- Le lot de **5 VHS** (titres au choix) : **40 €** !
- Le lot de **7 VHS** (titres au choix) : **50 €** !
- À partir de **100 € d'achat** sur cette page, nous vous offrons une **remise immédiate de 10 €** à déduire de votre montant d'achat !

Nouveauté - (1) Aux moins de 16 ans. - (2) Aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. - (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ. Pour l'étranger, mandat international ou CB uniquement. * Pour l'étranger et les DOM-TOM, frais de port 10 € quel que soit le nombre d'articles commandés.

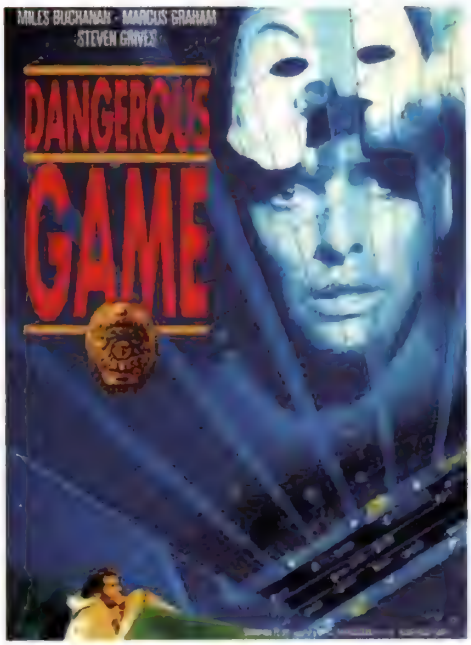
FANTASTIC GUIDE

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS
CHAPITRE 79

DANGEROUS GAME

1988. REAL.: STEPHEN HOPKINS. SCEN.: PETER WEST. INT.: MILES BUCHANAN, SANDIE LILLINGSTON, MARCUS GRAHAM, STEVEN GRIVES, JOHN POLSON, KATHRYN WALKER. PROD.: JUDITH WEST, BASIL APPLEBY, QUANTUM. AUSTRALIE.

Un petit génie de l'informatique cracke le code de sécurité du grand magasin local. Tout content, il recrute quatre copains et s'en va nuitamment faire ses courses parce que, flûte alors, y'a même plus de beurre de cacahuètes à la maison. En fait de courses, ils se font courser par un vigile... vigilant, mais un peu psychopathe sur les bords, et pas mal au milieu aussi. « *Ce suspense insoutenable vous entraînera au comble de l'horreur* » affirme le slogan, ce qui est doucement exagéré. Si Stephen Hopkins, fidèle à lui-même, s'en tire bien du côté technique, le script se traîne un tantinet sur un maigre argument mêlant, ou emmêlant, **Wargames**, **Maniac Cop** et **Piège de cristal**. Quant aux ados, eh ben ils énervent menu et rendent d'utilité publique la croisade des Jason, Michael Myers et autres Freddy, dont Hopkins devait signer la cinquième mouture. La, il se fait juste un peu la main...



DANGEROUS LOVE

1988. REAL. ET SCEN.: MARTY OLLSTEIN. INT.: LAWRENCE MONOSON, ELLIOTT GOULD, ANTHONY GEARY, BRENDA BAKKE, TERI AUSTIN. PROD.: MEDIA HOME ENTERTAINMENT USA.

Un sadique s'intéresse aux petites annonces vidéo éditées par un club de rencontres, sélectionne les abonnées les plus perverses et les assassine une à une. Le réalisateur Marty Ollstein, qui tient le petit rôle d'un chauffeur de taxi, tourne aussi comme un chauffeur de taxi, et l'on bénit la touche accélérée de la télécommande pour bien sentir le temps passer et justice s'accomplir. Chez Film Office, l'inspiration traversa les bureaux lors d'un mémorable et français brainstorming ou **Dangerous love** devint par la seule force des neurones (français, rappelons-le) **Meurtres, amours et vidéo** ! Un vrai miracle de la communication créative..

DANGEROUS SEDUCTRESS

1992. REAL. ET SCEN.: H. TJUT DJALIL. INT.: KRISTIN ANIN, TONYA LAWSON, JOSEPH CASSANO, AMY WEBER, STUART WESTLEY. PROD.: RAAM SORAYA, SORAYA INTERCINE FILM INDONÉSIE.

Tsut Jalil respecte la structure pregnante de son « œuvre », modèle d'équilibre entre horreur et

comédie, avec une bonne dose de n'importe quoi sur les bords. En gros, **Dangerous Seductress** reprend son hit précédent, **Lady Terminator** (plus modestement titré chez nous **Nasty Hunter**), lui-même un compromis entre **Mystics in Bali** (Tjut again...) et le plagiat tranquille de l'œuvre de James Cameron. Une jeune femme, violentée et battue, découvre dans les pages d'un livre maudit l'art et la manière de séduire les machos pour mieux les éliminer ensuite, ceci sous l'œil approbateur d'une sorcière se reflètant dans les miroirs. En fait de sorcière, il s'agit de la même Reine des mers du Sud qui, dans **Lady Terminator**, possédait l'héroïne en pénétrant son... intimité, sous la forme d'un serpent de respectable taille (entrez, c'est ouvert !).

DANGEROUS TALES : THREE DREAM STORIES

ABUNAI HANASHI MUGEN MONOGATARI. 1989. REAL.: KAZUYUKI IZUTSU, KIYOSHI KUROSAWA, TOMOAKI TAKAHASHI. INT.: NAOTO TAKENAKA, SHIRO SANO, HIDEO MUROTA, RENJI ISHIBASHI. JAPON.

Trois histoires à dormir debout signées par un trio de cinéastes prometteurs, comme le prouvera la suite de leur carrière. Dans l'ordre : la galère d'un homme entraîné dans une affaire de yakuzas, le malheureux poursuivi à notre époque par un duo de samouraïs, et enfin le couple projetant d'accomplir un crime parfait. La simplicité des récits ne fait que renforcer le malaise ambiant, basé sur la panique des protagonistes placés soudain devant une situation effrayante qui les dépasse. Un quatrième épisode, que devait tourner l'acteur Kazuhiko Hasegawa, resta à l'état de projet, même si certaines rumeurs en rapportent l'existence.

DANI SAMRAT

OU **VAMAN AVATAR**. 1934. REAL.: J.B.H. WADIA. SCEN.: JOSEPH DAVID. INT.: FEROZE DASTUR, JAL KHAMBATTA, MOHAMMAD, NURJEHAN, SANGIT RATNA. PROD.: WADIA. INDES.

Le cinéma indien des origines est assez mal connu, et cela malgré une impressionnante prolificité laissant la part belle au Fantastique. Contes, légendes, histoires de fantômes, récits de magie, adaptations de grands films étrangers se succèdent, mais le thème récurrent reste l'apparition des dieux comme autant de fables morales, souvent égayées (???) de chants et de danses. Brahmâ, Shiva et Vishnu se mêlent ainsi aux hommes lorsque le besoin s'en fait sentir, en particulier Vishnu dont les irruptions (nommées « avatars ») s'acccompagnent de métamorphoses en lion, tortue, sanglier, poisson et autres créatures variées. Un peu comme Zeus, mais lui, c'était pour séduire les joyeuses mortelles (ainsi Leda, abusée par un cygne et qui en redemandait : « *Oh oui, oh oui, nom de Zeus, fais-moi cygne dès que tu repasses dans le coin* »...). Wadia se réfère ici au cinquième avatar : Vishnu, sous la forme du nain Vaman, parcourt en trois pas la terre et l'univers, marquant ainsi son territoire (je sais, ça peut paraître dur, mais en fait c'est hindou...).

DANS LA PEAU D'UNE BLONDE

SWITCH. 1991. REAL. ET SCEN.: BLAKE EDWARDS. INT.: JIMMY SMITS, ELLEN BARKIN, LYSETTE ANTHONY, TONY ROBERTS, PERRY KING, JOBETH WILLIAMS, LORRAINE BRACCO. PROD.: TONY ADAMS, BECO. DIST.: A.A.A. USA.

Au cinéma, les trépassés responsables de fautes bénignes reviennent sur Terre pour se racheter, tandis que les honnêtes gens s'asseoient direct à la droite de Dieu, où ils n'ont pas bientôt fini de se faire suer (bon suaire à tous !). Steve fait partie du premier groupe : un Don Juan macho sommé de « repartir ici-bas dénicher l'amour véritable sous peine de se retrouver aux enfers ». « Et ne claquez pas l'apôtre en repartant » ajouta Saint-Pierre, lequel plaisantait volontiers, nous rapporte la Bible. Tiens, la Bible : voilà un livre qui se vendrait encore mieux que Mad Movies avec un peu plus d'humour dedans... Enfin, peu importe, revenons à notre film. Le diable, déçu, change le séducteur en jolie Ellen Barkin, ce qui complique la situation et favorise divers quiproquos plus ou moins drôles. Blake Edwards joue de cette ambiguïté, mêle la dérision au romantisme, et prêche en passant la parité sur Terre comme aux Cieux, où le Tout Puissant parle d'une voix mâle et femelle en même temps. À voir pour le numéro d'actrice d'Ellen Barkin dans un rôle a priori difficile. (M72P.9).

DANS LA PEAU DE JOHN MALKOVICH

BEING JOHN MALKOVICH. 1999. REAL.: SPIKE JONZE. SCEN.: CHARLIE KAUFMAN. INT.: JOHN MALKOVICH, JOHN CUSACK, NED BELLAMY, ERIC WEINSTEIN, CAMERON DIAZ, ORSON BEAN. PROD.: MICHAEL STIPE, SANDY STERN, GRAMERCY PICTURES/ PROPAGANDA FILMS/SINGLE CELL PICTURES. DIST.: UNIVERSAL PICTURES. USA.

Une œuvre unique en son genre qui nous décrit l'exaltation des sentiments, l'absurdité de la condition humaine, les aléas de la vie d'artiste, et surtout ce besoin de transcendance éprouvé par tout un chacun. Et quitte à d'investir réellement la peau d'un autre, pourquoi pas celle de John Malkovich ? Charlie Kaufman, à qui l'on doit aussi le script de **Human Nature**, emprunte un postulat de départ invraisemblable - un passage secret mène directement au cerveau de l'acteur Malkovich - et le conduit au bout de sa logique fantasque avec une précision d'horloger. Les morceaux d'anthologie foisonnent, humoristiques ou inquiétants : l'étage aux plafonds bas où chacun travaillle le dos courbé, le passage dans le subconscient de Malkovich, les continuels dialogues décalés, la visite du célèbre acteur dans son propre corps où il découvre un monde selon lui-même, où une foule de protagonistes à son image parlent couramment le « Malkovich ». Et ce mécanisme compliqué

Dans la peau de John Malkovich. Sous sa peau : tout le monde !

fonctionne à merveille, servi par des acteurs hors-pair, d'où émerge Cameron Diaz, radicalement à contre-emploi, et surtout l'étonnante Catherine Keener (qu'on allait voir plus tard en voiture dans **Simone**, un autre ovni cinématographique, tout aussi inclassable, mais non moins fascinant !). (M122P.40).

DANS LE VENTRE DU DRAGON

1989. REAL.: YVES SIMONEAU. SCEN.: PIERRE REVELIN, MARCEL BEAULIEU, YVES SIMONEAU. INT.: REMY GIRARD, MARIE TIFO, MICHAEL COTE, DAVID LA HAYE, ANDRE LACHAPELLE, MONIQUE MERCURE. PROD.: MICHEL GAUTHIER, LES PRODUCTIONS QUEBEC-AMERIQUE. CANADA.

Lou passe ses journées à rêver d'une vie meilleure tout en distribuant ses dépliants publicitaires, jusqu'au jour où il devient cobaye pour un grand laboratoire pharmaceutique. Dans ce complexe froid et inhumain, ressemblant à une véritable forteresse, certaines expériences visent à créer une nouvelle race supérieure en activant chez l'homme ordinaire les 80% de cervelle restés inutilisés (et même pas loin de 98 % pour certains, voyez les footballeurs...). Une parabole cynique sur les dangers de la science, mais surtout une satire assez pertinente de la société moderne, castratrice et dictatoriale, où passent dans le désordre quelques références méliorative, de **Brazil** aux tous premiers films de David Cronenberg, comme **Stereo** ou **Crimes of the Future**. En compétition au 18ème Festival d'Avoriaz, cuvée 1990. (M63P.46).

DANS LES GRIFFES DE L'HOMME INVISIBLE

DER UNSICHTBARE. 1963. REAL.: RAPHAEL NUSSBAUM. SCEN.: RAPHAEL NUSSBAUM, VOLODJA SEMITJOV. INT.: IVAN DESNY, CHARLES REGNIER, HELENE SCHWIERS, HANS VON BORSODY, HERBERT FUX. PROD.: LEO HOGER, RAPHAEL NUSSBAUM, AERO FILM. DIST.: LES FILMS JACQUES LEITIENNE. ALLEMAGNE.

L'homme invisible fait son apparition (?) dans ce somptueux nanar inspiré par **The Amazing Transparent Man** et **L'Invisible docteur Mabuse** tournés quelques mois plus tôt. À la même époque, le krimi envahit les écrans allemands, l'intrigue se conforme donc à la mode en vigueur, très proche de la série des « Scotland Yard », allemands eux aussi et souvent distribués par les mêmes Films Jacques Leitienne. Un chercheur trouve à la fois la mort et la célèbre formule d'invisibilité qu'utilise à de mauvaises fins son patron peu scrupuleux. Mais la police veillle, secondée par le frère de la victime, et donc, justice sera bientôt faite. Sorti chez nous en février 64, cette œuvre volontiers oubliable devint rapidement... invisible !

DANS LES GRIFFES DE LA MOMIE

THE MUMMY'S SHROUD. 1967. REAL.: JOHN GILLING. SCEN.: JOHN GILLING, D'APRES JOHN ELDER. INT.: ANDRE MORELL, JOHN PHILLIPS, DAVID BUCK, ELISABETH SELLARS, CATHERINE LACEY, MICHAEL RIPPER. PROD.: ANTHONY NELSON KEYS, HAMMER FILMS/SEVEN ARTS. G-B.

Comment, du « Linceul de la momie » (traduction du titre original) en arrive-t-on à ces **Griffes de la momie** ? La Momie a-t-elle des griffes, déjà ? Voilà le principal mystère de cette production britannique qui se contente de nous resservir l'inaltérable vengeance du monstre millénaire, avec l'élimination progressive des profanateurs, ceci jusqu'à sa destruction finale. John Gilling ne semble pas croire lui-même à son histoire, se contentant de jouer d'un technicolor flamboyant et de caricaturer certains personnages comme le gardien du tombeau ou la voyante, à moitié sorcière, prédisant toujours

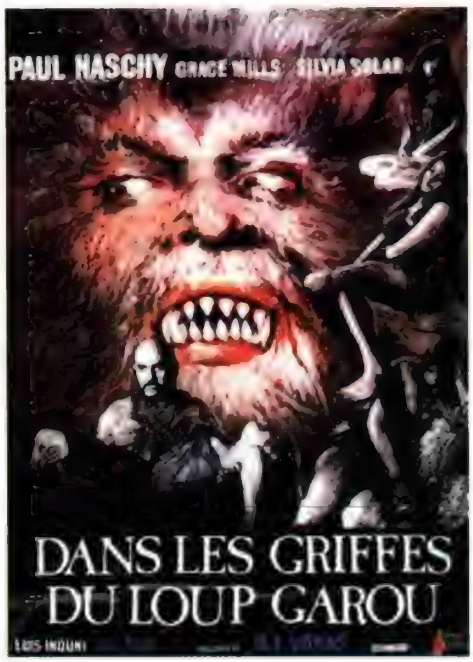
Dans les griffes de la momie. La police se croise les bras et le coupable aussi. Nous voilà bien !

de funestes destins aux potentielles victimes entrevues dans sa boule de cristal. Le personnage de la Momie échoit à Eddie Powell, un géant de plus de deux mètres, tandis que son rôle aux temps pharaoniques revient à Dickie Owen, déjà interprète du monstre dans **Les Maléfices de la momie**. Mais finis les maquillages élaborés : la figure n'est plus qu'un masque rigide, les bandelettes un costume ajusté au dos par une bien contemporaine fermeture-éclair, tandis qu'un très bref plan raccord de bagarre nous montre la créature de dos, mais le visage apparemment à découvert !

DANS LES GRIFFES DU LOUP-GAROU

LA MALDICION DE LA BESTIA. 1975. REAL.: MIGUEL IGLESIAS. SCEN.: JACINTO MOLINA. INT.: PAUL NASCHY, CASTILLO ESCALONA, GRACE MILLS, ANA MARIA MAURI, LUIS INDUNI, GIL VIDAL, SILVIA SOLAR. PROD.: PROFILMES S.A.. DIST.: TRANSUNIVERS FILMS. ESPAGNE.

Une expédition parcourt les montagnes du Népal afin de retrouver le légendaire Yéti. Enfin,



Dans les griffes du loup-garou. Paul Naschy, fidèle au poste et toujours au poil (ici dans Les Vampires du Dr. Dracula, le titre qui déchire trop).

les montagnes, faut voir... Je sais pas si c'est tourné en Espagne, ou bien quoi, toujours est-il que la végétation ressemble à s'y méprendre à la flore européenne d'un sous-bois forestier, et surtout la montagne en question ne monte jamais. C'est plat comme un film d'Ivan Reitman du début à la fin. Waldemar Daninsky (le loup-garou joué par Naschy dans une quinzaine de films) se joint à l'équipe et découvre dans une grotte au versant d'un coteau (plat, lui aussi !) une mini-secte adoratrice du Dieu Moloch, à la fois amazones, sexy, cannibales, vampires et lycanthropes. Mordu par ces demoiselles, Waldemar se métamorphose en loup-garou - la routine, quoi ! -, et s'en va combattre tout naturellement un Yéti à peine entrevu, car la scène se déroule au petit matin, ce qui nous prive hélas des détails sûrement pittoresques du maquillage de l'abominable homme des neiges. Les deux monstres s'étudient un peu (qu'est-ce qu'il est moche, le salaud, doivent-ils se dire mutuellement...), dansent un moment en rond, puis s'empoignent, roulent ensemble dans la neige et la bagarre se finit là. Paul Naschy manipule comme à l'accoutumée un imaginaire d'un autre âge qui lui revient comme ça dans le désordre. Il semble y croire vraiment, et c'est pour ça qu'on l'aime.

Dans les griffes du maniaque. Estella Blain arbore son costume de scène : un collant transparent orné d'une araignée à douze pattes disposées aux endroits stratégiques. Les pattes tâtent !

DANS LES GRIFFES DU MANIAQUE

MISS MUERTE OU **THE DIABOLICAL DR. Z**. 1965. REAL.: JESUS FRANCO. SCEN.: JESUS FRANCO ET JEAN-CLAUDE CARRIERE, D'APRES DAVID KHUNNE. INT.: FERNANDO MONTES, GUY MAIRESSE, HOWARD VERNON, ESTELLA BLAIN, MABEL KARR. PROD.: HESPERIA FILMS, SPEVA FILMS, CINE-ALLIANCE. DIST.: MONDIAL FILM. ESPAGNE/FRANCE

Jesus Franco se situe là dans sa première période fantastique, après cette trilogie très prisée des amateurs que forment **L'Horrible Dr. Orlof**, **Le Sadique baron Von Klaus** et l'assez indigeste **Les Maîtresses du Dr. Jekyll**. Reprenant le thème du savant fou ridiculisé par ses confrères, et cela jusqu'à ce que mort s'ensuive, il imagine la vengeance de la fille de ce chercheur, reprenant les mêmes expériences sur des cobayes humains transformés en robots. Son assistante, un détenu évadé et la célèbre « Miss Muerte », danseuse de son état, deviennent ainsi l'instrument d'une vengeance quasi d'outre tombe. Jésus y va franco dans le délire morbide, l'humour noir et l'érotisme torride (pour l'époque...). Si les moyens manquent visiblement, les prises de vues inventives sont de toute beauté et le dialogue fait preuve d'une redoutable efficacité (contrairement aux habitudes du petit Jesus), signés qu'ils sont par Jean-Claude Carrière, collaborateur régulier de Bunuel dans la plupart de ses meilleurs films.

DANS LES GRIFFES DU VAMPIRE

CURSE OF THE UNDEAD. 1959. REAL.: EDWARD DEIN. SCEN.: EDWARD DEIN, MILDRED DEIN. INT.: ERIC FLEMING, MICHAEL PATE, JOHN HOYT, KATHLEEN CROWLEY, HELEN KLEEB, BRUCE GORDON, EDWIN PARKER. PROD.: JOSEPH GERSHENSON, UNIVERSAL INTERNATIONAL PICTURES. USA.

De griffes en griffes, nous voici entre celles du vampire. Or, ces êtres plusieurs fois centenaires (j'en connais même un qui affronta Hercule !) existaient forcément au temps des cow-boys mais on n'en parle presque jamais. Western et fantastique, le croisement des genres étonne au premier abord, le mépris des traditions surprend ensuite (le vampire se promène impunément au grand jour, trimballe une ombre et se reflète sûrement dans les miroirs), mais **Curse of the Undead** ne déçoit jamais pour autant. Grave, élégant, bien photographié, il vaut aussi pour la simplicité de son récit et l'étonnante prestation de Michael Pate, tout de noir vêtu, inquiétant, le visage impassible où percent parfois fatalisme, ironie ou encore un certain sentiment pour l'héroïne, ce qui précipitera sa fin. Après sa sortie en 1959, ce titre parut dans le n°15 de Star-Ciné-Cosmos, un magazine mythique qui publia sous forme de roman-photos de nombreux classiques du genre pour la somme, à l'époque, d'un franc tout rond. Petit que j'étais, cher que ça faisait !

L'héroïne Dans les griffes du vampire... et dans les bras de Michael Pate. *« Au secours, je sens que Pate tâte, lui aussi »* gémit l'actrice avant de s'évanouir. *« Comment ça, je tâte ? »* rétorqua Pate... *« Alors là, vous m'épatâtes. »*

DANS LES PROFONDEURS DU TRIANGLE DES BERMUDES

THE BERMUDA DEPTHS. 1978. REAL.: SHUSEI KOTANI. SCEN.: WILLIAM OVERGARD, D'APRES ARTHUR RANKIN JR. INT.: LEIGH MCCLOSKEY, CARL WEATHERS, BURL IVES, JULIE WOODSON, CONNIE SELLECCA, RUTH ATTAWAY. PROD.: ARTHUR RANKIN JR., JULES BASS. DIST.: CRISTAL FILMS. USA.

Ce téléfilm exploite la vogue, ou plutôt la vague, des monstres marins de l'époque, et aussi ce fameux mystère du triangle des Bermudes où sombrèrent combien de marins, combien de capitaines, mais surtout combien de cinéastes... Pourtant, Kotani évite les poncifs et nous raconte une belle histoire onirique dans laquelle la fille de Neptune semble diriger une tortue géante qui ne révélera ses origines qu'aux toutes dernières images (eh non, ce n'est pas Gamera !). Programmé au 8ème Festival du Rex, en mars 79, sorti à la vidéo en tant que **La Légende des profondeurs**, ce titre ne doit pas être confondu avec son presque homonyme **Dans les profondeurs du Triangle des Bermudas**, un très beau film aussi, mais que maman vous a rigoureusement interdit de voir en cachette, rappelez-vous...

DANS LES REPLIS DE LA CHAIR

NELLE PIEGHE DELLA CARNE/LAS ENDEMONIADAS. 1970. REAL.: SERGIO BERGONZELLI. SCEN.: MARIO CAIANO, SERGIO BERGONZELLI. INT.: FERNANDO SANCHO, EMILIO GUTIERREZ CABA, ELEONORA ROSSI DRAGO, MARIA ROSA SCLAUZERO, ALFREDO MAYO. PROD.: SERGIO BERGONZELLI, TALIA FILMS. ITALIE/ESPAGNE.

L'homme des **Amants d'outre-tombe** et du cocasse **Ulysse contre Hercule** signe le script de ce giallo où chaque protagoniste porte en lui les douloureuses séquelles d'un traumatisme psychique. Une bonne occasion pour l'auteur de citer Sigmund Freud avec une certaine complaisance nombriliste. L'ancien témoin d'un crime tombe entre les mains d'un trio d'affreux qu'il espère faire chanter avant de se retrouver dans un bain d'acide. Avant lui, deux visiteurs connaissaient le même sort, puis l'arrivée d'un ancien supposé défunt ne fait que compliquer cette histoire rendue burlesque à force d'invraisemblances. Les flashs-back en série, le mauvais goût de la séquence des chambres à gaz nazies, la substitution de personnages, les dialogues surréalistes, le long cabotinage de l'exubérant Fernando Sancho, les retournements de situation absurdes, le jeu lourdingue des acteurs comme écrasés par le poids du destin, tout participe au comique involontaire de cette bande indescriptible. Et tandis que l'envie de quitter la salle de projection saisit les plus valeureux, la conclusion nous confirme un certain foutage de gueule de la part de Gorgonzola qui se regarde filmer avec une suffisance assez provoquante. Euh, Bergonzelli, oui !

DANS MA PEAU

2002. REAL. ET SCEN.: MARINA DE VAN. INT.: LAURENT LUCAS, THIBAULT DE MONTALEMBERT, MARINA DE VAN, LEA DRUCKER,

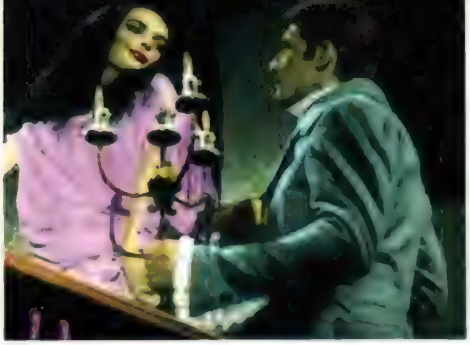
DOMINIQUE REYMOND. PROD.: LAURENCE FARENC, LAZENNEC. DIST.: REZO FILMS. FRANCE.

Marina de Van, actrice et coscénariste chez Ozon, ose à son tour le passage derrière la caméra, et cela fait mal, dans les deux sens du terme. Auto-mutilations, auto-vampirisme, auto-cannibalisme, autodestruction, comment décrire le parcours sanglant de l'héroïne (Marina de Van), apparemment bien installée dans la vie, mais pour qui tout bascule à la faveur d'une blessure où elle découvre la saveur de sa propre chair ? Rupture entre le corps et l'esprit, lorsqu'elle envisage son physique comme un champ d'exploration aux potentialités multiples. Eros et Thanatos s'affrontent une nouvelle fois dans cette douloureuse et obsessionnelle introspection mentale, où l'on se demande in fine ce que la réalisatrice cherche à nous dire (contrairement à ses courts-métrages provocateurs : **Bien sous tous rapports**, avec ses problèmes de recalage à l'oral, ou encore **Rétention** et ses épanchements intestinaux). *« Je n'ai voulu confier le rôle à personne d'autre, je ressentais trop moi-même la fascination de l'héroïne »*, nous donne-t-elle pour toute explication. Une œuvre dérangeante, voire insoutenable, qui mérite amplement le Prix Spécial accordé chaque année au film jugé le plus... « spécial ». (M148P.19).

DANSE MACABRE

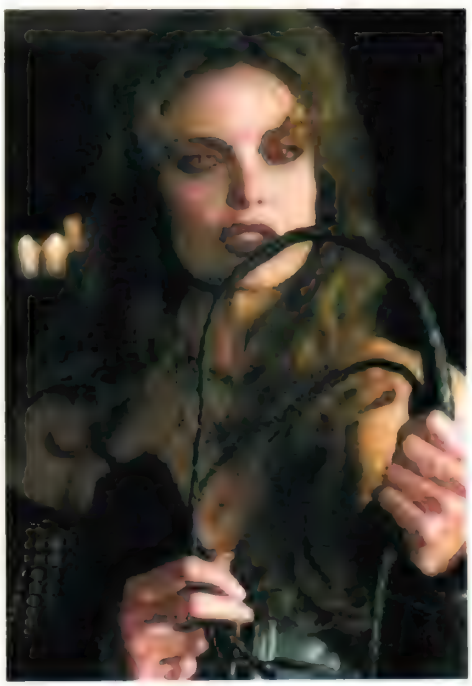
LA DANZA MACABRA. 1964. REAL.: ANTHONY DAWSON (ANTONIO MARGHERITI). SCEN.: GIOVANNI GRIMALDI, SERGIO CORBUCCI, D'APRES EDGAR ALLAN POE. INT.: GEORGES RIVIERE, BARBARA STEELE, MONTGOMERY GLENN (SILVANO TRANQUILLI), HENRY KRUGER (UMBERTO RAHO), RAOUL H. NEWMAN (ARTURO DOMINICI). PROD.: AL. GIVENS, ERTA CINEMATOGRAFICA. DIST.: MARBEUF/COSMOPOLITAN FILMS. ITALIE.

Edgar Allan Poe intervient en personne dans cette histoire, mettant au défi l'un de ses admirateurs de passer la nuit dans une demeure dite hantée, dont personne ne ressort vivant. Manque de Poe, justement, la maison abrite les spectres des malheureuses victimes de mort violente, condamnées à revivre leur calvaire une nuit par an, et à traquer du même coup



Barbara Steele, un chandelier et Georges Rivière dans l'onirique Danse macabre.

les éventuels visiteurs des lieux pour se nourrir d'un sang nécessaire à leur «sur-vie». Le héros, spectateur impuissant de ces drames successifs, ne parviendra pas à s'enfuir malgré l'appui amoureux de Barbara Steele, reine de l'horreur à l'italienne dans les années soixante. Visiblement inspiré par **La Maison du Diable** et les contes d'Edgar Poe, Margheriti dispense un érotisme morbide et un sadisme satisfait, appuyé par la splendide photographie en noir et blanc de Riccardo Palottini, qui confère à l'œuvre un onirisme gothique déjà exploré par Mario Bava dans son célèbre **Masque du démon**. Margheriti sous influence (et sous pseudo anglo-saxon...) réussit là un des classiques reconnus de l'âge d'or du cinéma fantastique italien.



Dante's Cove. Tracy Scoggins et la myxomatose.

DANTE'S COVE

2005. REAL.: SAM IRVIN. SCEN.: MICHAEL CONSTANZA, MARY FEUER. INT.: WILLIAM GREGORY LEE, GREGORY MICHAEL, STEPHEN AMELL, TRACY SCOGGINS, RENA RIFFEL. PROD.: SYLVIA HESS, REGENT ENTERTAINMENT. USA.

Mini-série où la gayattitude le dispute au soap-opera fantastique sur une trame connue d'avance (sorcellerie, pentagramme, yeux rouges à tendance myxomatose, transfomations subites et flashs-back d'usage sur fond de ***Melrose Place*** et de ***Buffy contre les vampires***). Dante's Cove, c'est le paradis de la sexualité débridée où chacun vit en parfaite harmonie aux abords de plages ou de piscines. Au bord d'elles, donc (comment ?) l'arrivée de Kevin, venu rejoindre son petit copain Toby (avec *L'Enfer* de Dante en poche !), entraîne la réapparition du bel Ambrosius, leader d'une secte de satanistes pratiquant

***« Que le diable m'emporte, c'est l'enfer ici »* s'écrie l'héroïne d'une voix aussi colorisée que cette version de Dante's Inferno tournée en 1924.**

les sacrifices humains. Ce même Ambrosius est enchaîné depuis deux siècles par une sorcière jalouse de l'avoir surpris au lit avec son majordome ! Si l'image est belle, les acteurs jouent comme des manches et les scènes érotiques entre mecs, assez poussées, ne satisferont que les amateurs du genre, encore que l'élément féminin ne soit pas négligé, notamment grâce à Tracy Scoggins, une méchante harnachée de cuir et manieuse de fouet, capable de tuer d'un seul regard. Après la sortie DVD de la première saison chez Optimale, la seconde passe actuellement à la TV américaine. (M185P.82).

DANTE'S INFERNO

1924. REAL.: HENRY OTTO. SCEN.: EDMUND GOULDING, CYRUS WOOD, D'APRÈS DANTE. INT.: RALPH LEWIS, LAWSON BUTT, PAULINE STARKE, GLORIA GREY, JOSEPH SWICKARD, HOWARD GAYE. PROD.: WILLIAM FOX. USA.

L'Enfer, du poète italien Dante Alighieri, représente le premier des trois segments de *La Divine comédie*, composée au total de 99 poèmes, ou chants, d'une haute portée philosophique, humaniste et chrétienne. Le héros traverse les trois règnes de l'au-delà (l'enfer, le purgatoire et le paradis), acquérant ainsi la sagesse à travers ses pérégrinations, marqué par diverses rencontres qui vont fortifier sa connaissance et sa foi en Dieu. Face à une pareille somme écrite, les scénaristes se retrouvèrent bien embarrassés, avant de se résoudre à ne traiter qu'une partie de l'œuvre, généralement extraite de *L'Enfer*, jugée sans doute plus illustrative d'un point de vue purement cinématographique. La version d'Henry Otto, visuellement étonnante et colorisée, esquive le sujet en décrivant la descente aux enfers d'un homme exécuté pour avoir conduit son rival au suicide. D'où la vision d'un royaume de Satan très conforme aux illustrations de Gustave Doré, visionnaires et caricaturales, publiées jadis (en 1861) dans l'édition littéraire du même *Enfer* de Dante.

Pop française, pop mondiale

Si, pour beaucoup, le cinéma de genre français est un concept quasi inexistant, cette étrange et invisible entité a pourtant influencé le cinéma populaire mondial à de nombreuses reprises. Suivez le guide...

Ci-contre : Couverture du *Shadow* américan et couverture de l'édition originale du premier volume de *Judex*. Un petit air de ressemblance ?

Ci-dessous : Le classique de Franju, **Les Yeux sans visage**, grand ambassadeur du cinéma horrifique français dans le monde.

Page de droite, de gauche à droite : À nouveau **Les Yeux sans visage**, et **L'Horrible docteur Orlof**, le classique de Franco.

Prenons The Shadow, ce justicier américain qui fit ses débuts à la radio, avant d'investir les pulps, les serials, la BD, et j'en passe. Cette figure majeure de la pop (pulp) culture américaine, que certains considèrent comme le père de super-héros comme Batman, partage de troublants liens de parenté avec une création bien française : Judex, né de l'imagination d'Arthur Bernède, et popularisé au cinéma par Louis Feuillade, avant que Georges Franju ne le ressuscite en 1963. Cette parenté, Walter B. Gibson, le célèbre créateur du Shadow, n'en a jamais fait mention. Et pourtant, Judex est un justicier mystérieux, dissimulé derrière une identité fictive, coiffé d'un grand chapeau feutré noir et vêtu d'une cape de la même couleur. Tout comme le Shadow. En comparant les photos du film de Feuillade, où Judex est interprété par René Cresté, et des couvertures du pulp *The Shadow*, peintes par le talentueux George Rozen, les ressemblances sont frappantes. Fait intéressant, The Shadow revient, sans le savoir (?), aux racines mêmes de Judex. Car pour créer le look de son personnage, Feuillade s'est inspiré d'une affiche très connue à l'époque, conçue par Toulouse-Lautrec, et représentant le célèbre chanteur de la Butte Montmartre, Aristide Bruant. Dans sa représentation du Shadow, Rozen va lui-même s'inspirer du travail de Lautrec : tout comme Bruant, The Shadow porte, en plus du long manteau noir et du large chapeau, une écharpe rouge. De là à dire que The Shadow est le plus Français des héros américains...

Quoi qu'il en soit, si l'on trouve des tonnes de détectives et d'aventuriers héroïques dans la littérature populaire et le cinéma du début du 20e siècle, on ne compte en revanche pas beaucoup de justiciers modernes et mystérieux comme Judex (tout du moins en Occident). Allons plus loin : en 1917, à l'époque de la sortie du film de Feuillade, et après moult recherches, impossible d'exhumer un héros comparable à la création d'Arthur Bernède. Judex est donc le premier authentique justicier de l'ère moderne, le véritable père de héros comme Batman, The Punisher, et tant d'autres personnages qui ont décidé de prendre la loi en main...

DU COTE DES MECHANTS

En contrepoint de Judex, on trouve la figure du méchant par excellence, Fantômas (1). Création du duo Marcel Allain et Pierre Souvestre datant de 1911, Fantômas débarque au cinéma en 1913 devant la caméra de Louis Feuillade (toujours lui). Difficile de déterminer qui, de la série de romans ou du serial, a influencé les cultures populaires étrangères. Une chose est sûre : les Américains reprennent le nom de Fantômas dès la crise de 1929, dans un serial tout simplement nommé... **Fantômas**. Mais c'est en Italie que l'influence exercée par le personnage est la plus frappante. En effet, c'est en s'inspirant des frasques de L'Empereur du Crime que les sœurs Giussani vont créer... Diabolik ! Les deux vilains sont des maîtres du déguisement, utilisent des gadgets et sont tous deux opposés à un ennemi farouche représentant la loi. Petit clin d'œil des sœurs, les aventures de Diabolik se situent en France. C'est donc grâce à Fantômas que l'Italie a vu la naissance de l'une de ses plus grandes figures populaires, ainsi que l'apparition des fumetti neri, ces BD matures mettant en scène moult malfaiteurs comme Kriminal, Satanik, Killing (en fait un roman-photo) et consorts...

Si Fantômas a donc eu un énorme impact, que dire alors d'Arsène Lupin ?! Le gentleman cambrioleur a même voyagé beaucoup plus loin que ses comparses, puisque l'on décèle très tôt son influence en Extrême-Orient. Le Japon est vraisemblablement le premier pays d'Asie à avoir adapté les aventures de Lupin au cinéma, avec derrière la caméra... Kenji Mizoguchi ! **813**, qui sort en 1923 et est produit par la Nikkatsu, est tiré du livre homonyme de Maurice Leblanc. À la différence qu'on n'y trouve aucun personnage appelé Arsène Lupin ! Cause probable : la difficulté de transposer tel quel le nom français en Japonais. En 1931, le personnage atteint la Chine Populaire, où la Tianyi l'adapte dans un film tout simplement nommé **Arsène Lupin** (pour la petite note, la Tianyi a servi de base à la création de la Shaw Brothers). Le personnage sera décliné un peu partout, en Hongrie, en Allemagne, aux États-Unis ou encore au Mexique. Et n'oublions pas l'incarnation qui est encore aujourd'hui adulée par nombre d'amateurs : ***Lupin the Third***, série animée japonaise mettant en scène les aventures du petit-fils d'Arsène, sur laquelle travailla Hayao Miyazaki.

DES YEUX ET PAS DE VISAGE

Terminons ce petit tour d'horizon des influences françaises par le film fantastico-horrifique le plus célèbre de l'Histoire du cinéma hexagonal, le fameux **Les Yeux sans visage** de Franju. De façon peu surprenante, le métrage a influencé d'autres œuvres bien de chez nous. Citons entre autres **La Rose écorchée** (1969) de Claude Mulot (ressorti en vidéo sous le titre **Devil's Maniac**) ou encore le bien connu **Les Prédateurs de la nuit** (1988), que Jess Franco aurait/n'aurait pas réalisé (on ne sait jamais trop sur quel pied danser avec celui-là). C'est d'ailleurs ce même Franco qui, deux ans après la sortie du classique de Franju, s'attelle à un remake espagnol nommé **L'Horrible docteur Orlof**. Plus près de nous, temporellement mais pas géographiquement, **Skin-Stripperess** (1992) de Billy Chan partage pas mal de points communs avec **Les Yeux sans visage**. Dans ce film, une jeune fille est défigurée par des lignes à haute tension. Son petit ami tue une autre femme, lui arrache la peau, et réussit à la greffer, grâce à la magie noire, sur le visage de sa douce. Enfin, l'immortel bisseux Bruno Mattei choisira **Eyes Without a Face** comme titre anglais de son **Gli Occhi dentro**, qui n'entretient pourtant aucun lien avec le métrage de Franju. C'est sûrement la meilleure preuve de l'importance du travail de ce grand réalisateur !

Julien SÉVÉON

(Remerciements à Gérard KARPINSKI)

(1) Précisons tout de même que Fantômas apparaît lui-même comme un démarquage de Zigomar, dont nous vous parlions dans le précédent numéro

PS : Si vous êtes intéressés par le travail de Louis Feuillade ruez-vous sur le livre *Louis Feuillade - Maître des lions et des vampires*, de Francis Lacassin, initialement paru en 1996 chez Pierre Bordas.

MASUMI MAX

« MON APTITUDE A CRACHER LE FEU M'A OUVERT LES PORTES D'HOLLYWOOD. »

S'il y a bien une digne héritière de Bettie Page, c'est sans conteste Masumi Max. LA pin-up moderne par excellence. Avec ses origines mi-coréennes mi-allemandes et ses inimitables tatouages de yakuza, elle honore régulièrement les couvertures de calendriers divers et de nombreux magazines tels que *Stuff, Bizarre, FHM, Heavy Metal*, et est même devenue l'ambassadrice officielle de la ligne de sous-vêtements hollywoodienne Trashy Lingerie.

Née Masumi Max (oui, c'est son vrai nom) le 12 mars 1978 à Jacksonville dans l'Arkansas, cette fille de militaire passe ses nuits au poste de police et se fait rapidement virer de chez elle. Elle déménage pour aller s'installer à Las Vegas où elle devient strip-teaseuse. « *C'est dans le club où je me produisais tous les soirs que j'ai appris à cracher le feu. C'était la grande spécialité d'un des mecs qui bossait avec nous et j'étais fascinée. J'ai toujours été attirée par tous ces trucs liés au milieu du cirque ou à la vie de saltimbanque, alors je lui ai demandé de m'apprendre son art. Il était impressionné, car je suis rapidement devenue une experte, bien meilleure que lui. Cette aptitude m'a offert de nombreuses opportunités, et a notamment attiré l'attention de producteurs hollywoodiens, qui m'ont proposé un rôle taillé sur mesure dans la comédie* **Cornman : American Vegetable Hero**. »

Pour Masumi Max, c'est le début d'une nouvelle carrière. Lloyd Kaufman la débauche pour jouer une vampire dans le film à sketches **Tales from the Crapper** aux côtés de ses copines Julie Strain et Aria Giovanni, et elle enchaîne une multitude de clips pour plusieurs rappeurs de la côte ouest, notamment Snoop Dogg et Xzibit. « *Xzibit est devenu un de mes meilleurs amis. C'est lui qui a insisté auprès du studio pour que je tienne le rôle de sa copine dans* **xXx : The Next Level**. *Je lui suis tellement redevable. Je tournerais gratuitement pour lui s'il le fallait.* » Masumi apparaît ensuite dans l'émission de télé-réalité ***Fear Factor***, où on lui fait bouffer toutes sortes d'insectes en plus de lui demander, une fois encore, de cracher des flammes. « *Ça amuse toujours tout le monde. Contractuellement, je n'ai pas le droit de vous parler de ce show. Mais sachez seulement que c'est apparemment ce qui a décidé David Lynch à m'embaucher dans son tout dernier film,* **Inland Empire**. *C'est peut-être un tout petit rôle, mais pour moi, c'est la consécration !* » Car jusque là, Masumi s'était surtout fait connaître par l'intermédiaire des œuvres de Ramzi Abed, un réalisateur spécialisé dans le film noir shooté pour le marché du direct-to-DVD. « *Il m'avait d'abord fait tourner dans* **Upside Downtown**, *puis, plus récemment, dans sa propre version du Dahlia Noir. Ce sont de tout petits films, mais j'ai pris beaucoup de plaisir à les faire. Ça m'a surtout permis de réaliser à quel point j'aime le cinéma et le métier d'actrice. J'ai d'ailleurs décidé de m'y consacrer exclusivement à partir de 2007.* »

Damien GRANGER

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES, 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

LE TITRE MYSTERIEUX

- S'il vous plaît, brave paysan, où sont les commodités les plus proches ?
- Grrrrkkphhh !
- Comment ? Articulez mon brave !!
- Rrrrrkk mphhhhh !
- Écoutez, on va pas s'en sortir là !
- Grk !
- Vous avez une lance qui vous traverse la tête et qui ressort par la bouche, alors faites un effort, tout de même !
- ...

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Bravo à David Etienne, Stéphane Petitcolas, Stéphane Hedouin, Stéphane Gresles et Christian Gornas, qui ont reconnu dans le n° 190 **L'Autre enfer** du bien-aimé Bruno Mattei.

■ Vds lot de magazines : Ciné Asia 1 à 7, DVDvision + DVD 1 à 33, East Side Stories 1 à 7, Kumite sans DVD 2 à 29, HK Mag de 0 à 15, HS Mad Movies 1 et 2, pour 350 euros + frais de port. Prendre contact au 04 78 72 19 57 à partir de 19 h 30 - 20 h. Demandez Ahmed.

■ Vds Coffret **Destination finale 1** et **2**, Coffret 13 DVD ***Les Contes de la crypte***, Plusieurs DVD Neo Publishing (films de cannibale, **Le Dernier monde cannibale**...). Julien au 06 84 19 73 26 ou julien862@hotmail.fr

■ Cherche fan de ***Star Trek*** *(Yannick ? c'est pour toi...)* dans le 29 et 56 *(Pas de souci, si c'est pour du **Star Trek**, Yannick se déplace partout en France sur simple demande)*. Chris au 06 78 93 34 99 ou pantytof@hotmail.fr

■ Vds VHS originales (**Les Amateurs**, **Karaté Tiger**, **Payback**, **USS Intrepid**) + CDs B.O.F. (**Les 7 Mercenaires**, **Jaws**, **Modesty Blaise**...). Listes complètes sur demande + livre : *Le Film Noir*. Jean-Louis Zaccariotto, 20 Rue Benquez 65000 Tarbes.

■ Vds divers comics VF : *Top BD*, *RCM*, *Strange*, *SP Strange*, Semic Books, Marvel France. Liste sur demande. Olivier Philippe, 10 rue des roses 93160 Noisy Le Grand.

■ Collectionneur propose nombreuses séries TV anciennes, années 60, 70 et 80 en DVD telles que : ***L'Âge de cristal***, ***Au cœur du temps***, ***Au-delà du réel***, ***Les Envahisseurs***, ***Galactica***, ***L'Incroyable Hulk***, ***Les Têtes brûlées***, etc. Liste disponible (3 pages, avec titres épisodes) contre trois timbres à 0,53 euro non collés et une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Contact : Arnaud Ramousse, Les Cèdres 23 Bis Val de Gorbio 06500 Menton.

■ Vds figurine Deluxe « Thunderhoof » de la collection Dark Ages Spawn The Viking Age. Bon état vendu sans blister. 30 euros port compris. Duval Eric, 1 rue Rameau 93000 Bobigny.

■ Vds plus de 1500 titres en DVD tous genres confondus, dont pas mal de raretés italiennes (horreur, fantastique, S.F, gialli, exploitation...). Prix avantageux. Liste sur demande contre un timbre ou directement par email : Perrin Francis, 30 avenue du pré de foire 73600 Moutiers. franciscain60@hotmail.com

■ Vds VHS **Carnage**, **Frayeurs**, **Harlequin**, **Phenomena**, etc. BD *Strange*, *Spidey*, *Titans*, *SP Strange*, comics Américains, comics pocket, *Sidéral*, *Démon*, *L'inattendu*, romans, films... Envoyez vos listes de recherche. Merci. Mlle Laury, 1 rue de l'Eglise 37260 Monts.

■ Ach. 30 ou 40 euros la VHS originale du film **Blood Diner** de Jackie Kong en version française uniquement. Franck au 06 24 01 75 50 ou edgiou@aol.com. Paris et sa région de préférence.

■ Vds 62 VHS tous genres, neuves ou visionnées une fois, 120 euros + port ou enlèvement sur place. Francis Campos, 8 rue Vincent Scotto 13127 Vitrolles.

■ Ach. affichettes : **Terminator**, **Mondwest**, **Apocalypse Now**, **Aliens**, **Alien³**, **Conan le barbare**, **Outland**, **Mad Max**, **2001**, **Retour vers le futur**, **Barb Wire**, **Les Dents de la mer**, **Elvira**, **Zombie**, **Rocky 3**, **Monty Python sacré graal**, **Rambo**, **Predator**, **Evil Dead**, **Powder**, **Creepshow**, **Mosquito**, **E.T.**, **Gremlins**, **L'Étoffe des héros**, **Les Bronzés**, **20.000 lieues sous les mers**, **Christine**. Et en grand format : **La Guerre des étoiles** (77) et **Mad Max**. Ach. aussi posters de séries cultes US des années 70. Tél. : 01 69 43 85 33. (Avant 17 h 30).

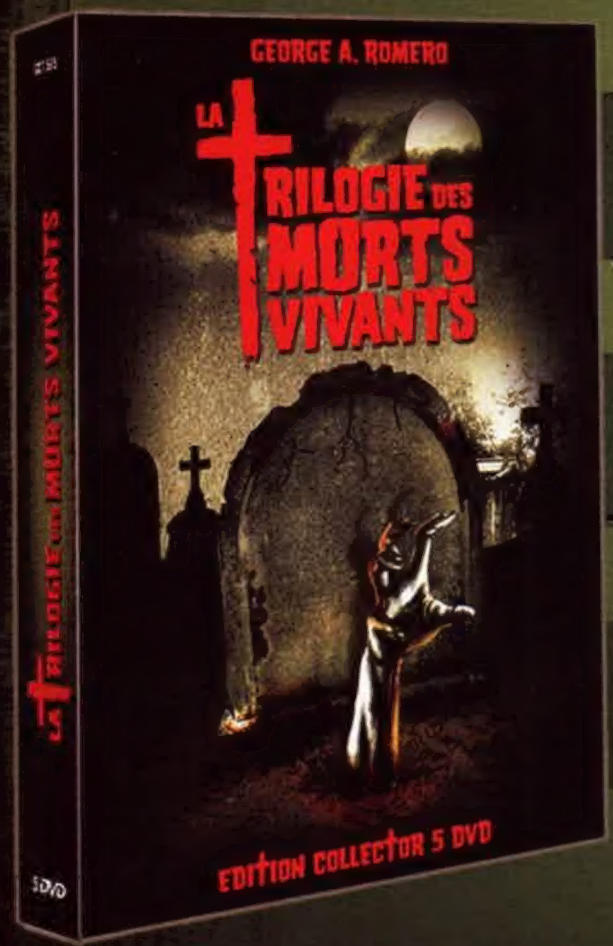
■ Vds DVD Zone 2 à 10 euros pièce (frais de port inclus) : **La Maison de cire**, **Cold and Dark**, **Flesh for the Beast**, **Zombie Honeymoon**, **Calvaire**, **PTU**, **Revolver**, **2LDK**, **Sympathy for Mister Vengeance**. DVD Zone 2 à 7 euros : **Breeders**, **The Sight**, **Délivrance**, **Instinct to Kill**, **Razorback**, **Troie**, **Battle Royale 2**, **Slumber Party Massacre**, **Les Morts haïssent les vivants** *(Encore ? Quels rancuniers ces morts...)*. DVD X à 8 et 10 euros *(Toujours pas de titres ? Si c'est la même le mois prochain, eh ben on la publie pas ton annonce ! Ça te fera les pieds !)*. Vds intégrale japanime 20 euros : ***Gun Frontier***, ***Hellsing***, ***Cosmo Warrior Zero***, ***Robotech Mospaeda***. Plus d'infos et listes au 06 77 07 62 62.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD : **Alphaville**, **Ataragon**, **Le Triangle à 4 côtés**, **Le Train des épouvantes**, **La Vierge de Nuremberg**, **Teenage Monster**, **Six Femmes pour l'assassin**, **Rendez-vous avec la peur**, **Les Poupées du diable**, **NY ne répond plus**, **Le Masque du démon**, **Les Mains d'Orlac**, **L'Homme au masque de cire**, **Le Cerveau infernal**, **La Foire des ténèbres**, etc. Importante liste contre 4 timbres à D. Vanleene, 315 rue Taffin 62730 Les Attaques *(Ils ont été attaqués par 62730 mecs ? Peuchère !)*.

■ Vds films DVD **Snatch**, **eXistenZ**, **The Island**, **Piranha 2**, **Dracula au Pakistan**, **Million Dollar Baby**, **La Nuit du loup-garou**, **Les Maîtresses de Dracula**, **Règlement de comptes à O.K Corral**, **Kuzco 2**, **xXx : The Next Level**. 6 euros le DVD port inclus. Tél. : 01 46 55 62 67. Demandez Jean-Louis.

LA TRILOGIE CULTISSIME DE GEORGE A. ROMERO

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN INTÉGRALITÉ : L'ÉDITION COLLECTOR 5 DVD



LA NUIT DES MORTS-VIVANTS
Le film culte par lequel tout a commencé.

ZOMBIE
Un chef d'oeuvre du cinéma d'épouvante !

LE JOUR DES MORTS-VIVANTS
Le dernier volet de la trilogie en version entièrement remasterisée !

INCONTOURNABLE !

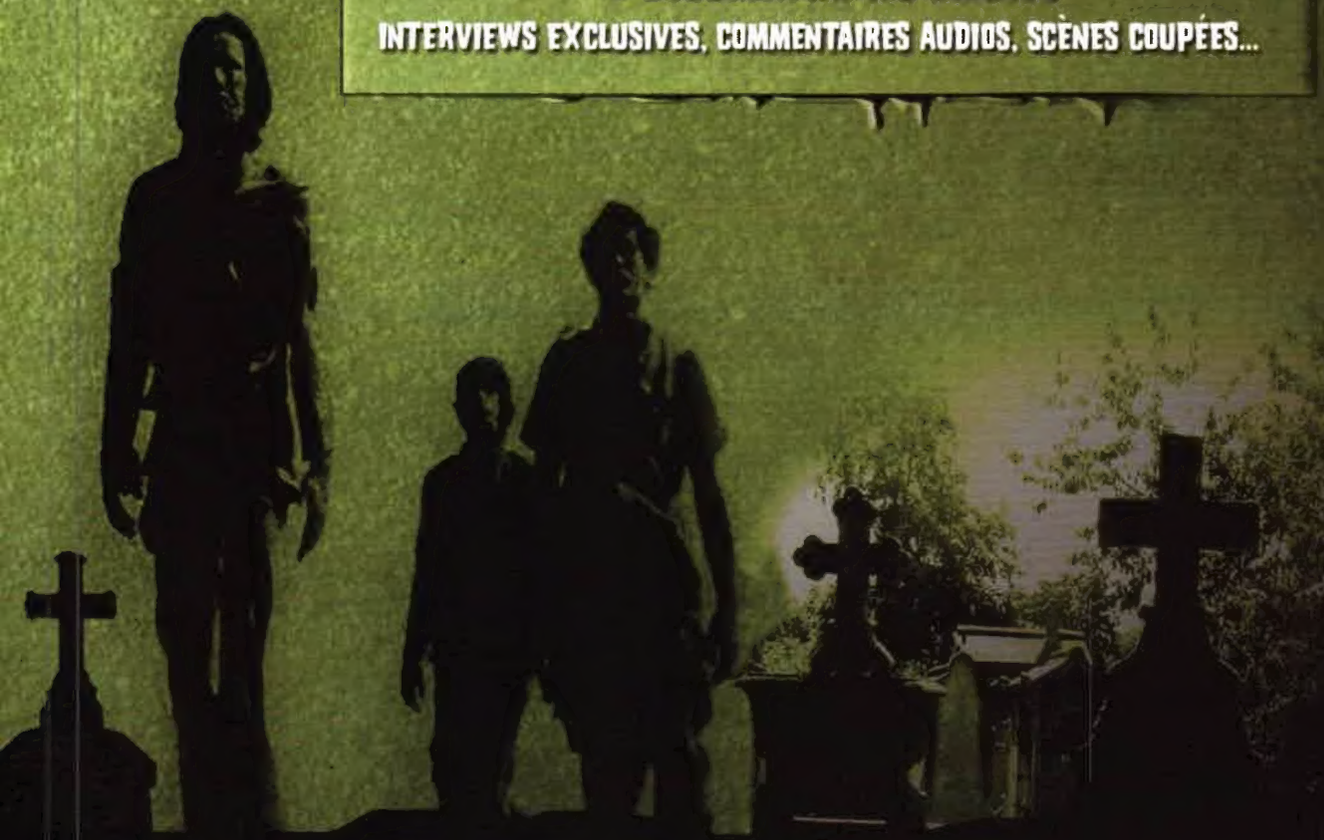
QUAND IL N'Y A PLUS DE PLACE EN ENFER, LES MORTS REVIENNENT SUR TERRE...

DE NOMBREUX SUPPLÉMENTS À DÉCOUVRIR :

2 VERSIONS DE ZOMBIE

2 DOCUMENTAIRES INÉDITS

INTERVIEWS EXCLUSIVES, COMMENTAIRES AUDIOS, SCÈNES COUPÉES...



OPENING

MAD MOVIES

EN VENTE PARTOUT LE 17 NOVEMBRE 2006

le TUEUR au PUZZLE est de RETOUR !
Prêt pour une SECONDE PARTIE ?

LE 9 NOVEMBRE en DVD 2006

SAW III au cinéma le 22 NOVEMBRE

Également disponible : SAW DIRECTOR'S CUT

13ème RUE LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

nouveaux dvd

LYCOS.fr

SKYROCK skyrock.com

ATOMIRA © 2005 LIONS GATE FILMS INC. Tous droits réservés